







3 parties en 1 vol.

hevrier est aussi l'auteur du roman "Le Colporteur", plus connu

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,
ET PUBLIÉS
Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
Deſp. Sat. des F.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.
M. DCC. LXIII.



A MADAME
*MADAME DE P***.*

MADAME,

LES Mémoires d'une Femme qui unissoit le talent de plaire, au plaisir de ne succomber jamais, ne pouvoient paroître que sous les auspices de la beauté & de la vertu ; c'est à ces titres

que j'ai l'honneur de vous adresser cet Ouvrage ; votre modestie ne souffre pas que je la nomme, votre nom seul étant un éloge ; & me forcer à le taire, c'est être au-dessus de l'éloge même.

J'ai l'honneur d'être avec une considération respectueuse,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CHEVRIER.

MEMOIRES



MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

QUI ! moi devenir Auteur ? Y pensez-vous, Madame ? Je connois la force de l'amitié ; mais quelle que ſoit ſa puiſſance, elle ne peut jamais nous donner les talens que la Nature nous a refuſés. Si l'envie d'obliger une amie auſſi généreuſe, ſupléoit à l'eſprit, j'écrirois dans ce moment ; mais je vous avoue que mes aventures ne ſeroient point l'objet de mon travail. Quand on a vécu trente-cinq ans dans le grand monde, on a ſouvent à rougir ; la vertu même forcée de rapeller ſes périls paſſés, voit quelquefois ces images funeſtes avec une ſorte de plaiſir, qui

naît moins de l'avantage du triomphe, que de la vanité qu'il excite dans notre ame : ces inſtans peuvent ſéduire, & s'y laiſſer entraîner à cinquante ans ; c'eſt échouer au port. . . . .

Quoi ! Madame, la ſageſſe de mes réflexions ne vous touche point, & vous exigez que toute entiere à l'amitié, je lui dévoile les événemens de ma vie ? Quel ſacrifice ! & qu'il va me coûter ! Ma modeſtie & mon amour propre vont ſouffrir également. Vanter ſa vertu, c'eſt un ſuplice pour quelqu'un qui n'eſt ſage que par goût ; ſe voir critiquer, quand on n'écrit que pour l'amitié, c'eſt un déſagrément auquel l'Auteur qui a le moins de prétentions, ne s'accoutume point. Ce n'eſt pas que je croie que vous attaquiez mon ſtyle, femme ainſi que moi, vous ſçavez que notre ſexe n'eſt pas fait pour écrire, & que lorſqu'il veut bien prendre la plume, il mérite au moins l'indulgence qu'on doit à des efforts généreux. Tout le monde ne penſe pas ainſi ; & les Ecrivains par état, habitués à cenſurer même ce qui eſt bon, vont ſe déchaîner contre un Ouvrage plus négligé que facile, où le cœur ſenſible, laiſſe à l'eſprit l'art de paroître brillant : on va enfin me juger comme un bel eſprit en titre, & je n'y gagnerai pas. Vous m'aimez, il eſt vrai, & le ſuffrage que j'obtiendrai au moins de votre complaiſance, doit m'enhardir. La voix de l'amitié eſt pour moi celle de l'univers. . . . . Un mo-

ment, je crois que je parle ici d'après quelqu'un.... oui, cette penſée ſe trouve dans preſque toutes les Tragédies, & dans un grand nombre de nos Romans, tant mieux; ce vol eſt fait à tant de monde, que je me flatte que perſonne n'oſera en demander la reſtitution. Je commence.

La Bourgogne eſt ma Patrie; le Marquis de *Malbonne* mon pere, étoit fils d'un Préſident à Mortier au Parlement de *Dijon*; ennemi déclaré de la Robe à laquelle ſa famille devoit tout ſon éclat, il entra à l'âge de ſeize ans dans le Corps des Mouſquetaires Gris. Fixé par ſon état à *Paris*, il y devint amoureux d'une fille de ſpectacle, jeune & ſenſible. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer que ſon cœur fut bientôt ſubjugué par une de ces princeſſes du jour, qui joignent à la facilité de ſéduire le cœur, l'art dangereux d'enchaîner l'eſprit. Mais, ce qu'on ne ſe perſuadera pas ſans peine, c'eſt que le Marquis de *Malbonne* aimoit ſi reſpectueuſement l'Actrice, que, quoiqu'elle auroit dû ſe révolter d'un ton qui lui étoit étranger, elle amena mon pere au point de contracter un mariage clandeſtin avec elle. Peu de gens ont ſçu que la *Duclos* (c'eſt le nom de la fille de ſpectacle dont je parle) ait été amie avec mon pere. *Louis XIV.* informé d'un hymen opoſé aux loix de l'Etat, & contraire aux bonnes mœurs, le caſſa, & la Comédienne reparut ſur la Scène Françoiſe qu'elle avoit abandonnée depuis huit jours; c'eſt-là que

forçant le ſentiment, & outrant la vérité, elle eut l'avantage de plaire ſans en avoir le talent : ſupercherie dont le public eſt encore la dupe aujourd'hui.

Le mariage ſecret du Marquis de *Malbonne*, engagea le Préſident à rapeller ſon fils à *Dijon*. Revenu dans le ſein de ſa patrie, il oublia bientôt la *Duclos*. L'éloignement, ou pour mieux dire, la vanité, ne produiſit pas le même effet ſur le cœur de la Comédienne; elle fit tous ſes efforts pour ramener ſon amant : lettres, prieres, menaces, furent employées, comme on en jugera par cette Lettre; c'eſt la ſeule qu'on a trouvée dans le porte-feuille du Marquis.

Fontainebleau au mois d'Octobre.

Je ſors du Bureau du Miniſtre de la Guerre, où j'ai apris que vous veniez d'obtenir un Guidon; le petit Comte de SEPPEVAL, *qui m'a donné la main pour traverſer la galerie, m'en a fait compliment. Je l'ai reçu plus en femme qu'en amante; puiſſiez-vous ne pas me démentir. Je vous aime, mon cher Marquis; & devez-vous en douter, ſi vous réfléchiſſez que je vous ai ſacrifié tout ce que la Cour & Paris ont de ſéduiſant; uni à moi par des nœuds ſolemnels, vous ne devez point balancer à revenir entre les bras d'une épouſe qui vous adore. Si vous étiez aſſez ingrat pour vous prêter aux idées de votre famille, je jure par vous-même, que livrée à ma juſte fureur, j'emploie-*

rai tout pour vous perdre. Plus le perfide eſt cher, plus il doit craindre ; l'amour qui ſe change en fureur, ne ſe venge pas à demi, penſez-y, Marquis ; vous connoiſſez la tendreſſe de mon cœur, venez la partager, ou craignez que le fer, le poiſon ne me délivrent d'un traître. Quoiqu'il en coûte pour ſe venger de ſon amant, il eſt toujours doux de punir un ingrat qu'on aime.

ROXANE,
Marquiſe de Malbonne.

Il y a aparence que le Marquis fut peu touché des prieres & des menaces de la *Duclos*, puiſque deux mois après ſon retour à *Dijon*, il épouſa la fille du Baron de *Verman*, un des premiers Gentilshommes du Prince de C***, & Capitaine de ſes Gardes en Bourgogne, ſeul fruit de cet hymen. Le jour que je reçus le fit perdre à ma mere ; & mon pere ſenſible à ce malheur, ne ſurvécut que de quelques mois.

Je vous épargnerai l'ennui du détail des premieres années de mon éducation ; vous ſçaurez ſeulement que des mains de Madame de *Verman* mon aïeule, je paſſai dans un *Cloître* où je fus élevée avec cette fauſſe auſtérité qui captive la jeuneſſe, & ne l'inſtruit point. Jouet perpétuel des caprices des Religieuſes, je me voyois tour-à-tour l'objet de leurs triſtes complaiſances, ou de leurs fades plaiſanteries. Haïe ſans humeur, eſtimée ſans plaiſir, le couvent m'ennuyoit ; j'en cherchois la raiſon, & un mouvement

ſecret que je ne pouvois démêler, me diſoit confuſément que le Cloître n'étoit pas fait pour moi. Entre toutes les Nones avec leſquelles l'habitude m'avoit liée, je diſtinguois ſur-tout une jeune perſonne, dont l'eſprit orné & poli prévenoit moins encore qu'un caractere doux & tranquille; amie tendre, je m'attachai à la Mere *Sophie* (c'eſt le nom de cette Religieuſe) & nous devînmes bientôt inſéparables.

Perſuadée de la ſincérité de mes ſentimens, *Sophie* épancha ſon cœur dans celui de ſon amie, & je payai ſa confidence par l'aveu des mouvemens tumultueux qui troubloient ma raiſon, & agitoient mon ame. Que je vous plains, me dit *Sophie*; ou pour m'expliquer mieux, que j'envie votre ſort! Victime de la fureur d'un pere, de la perfidie d'un amant, & d'un crime plus funeſte à mon repos, on m'a traînée dans ce Cloître, où liée par des vœux ſacrés, je n'ai d'autres ſoins que de tâcher d'aſſervir ma raiſon à mes devoirs. Quand vous aprendrez mes malheurs dans l'hiſtoire de ma vie, que je vous raconterai en un tems plus favorable, vous verrez que plus agitée & moins heureuſe que vous, je ſuis forcée de dévorer ici mes chagrins, tandis que le monde va diſſiper les vôtres: *Sophie* m'aprit alors ce que c'étoient que ces deſirs ſecrets, qui ſembloient n'entrer dans mon ame que pour y régner avec tyrannie. Je connus enfin l'amour, & je parus le redouter peu. Le ta-

bleau le mieux imité affecte toujours moins que l'original. La vue d'un homme aimable remue bien plus que les peintures enchanteresses dont nos Romans sont remplis. Emue quelquefois au recit de *Sophie*, je semblois ne penser que pour elle ; ou peut-être mon cœur qui s'ignoroit, n'étoit agité que des sentimens qui devoient le dominer un jour. Je serois sans doute demeurée plus long tems dans cet état, si la Baronne de *Verman*, qui venoit de fermer la paupiere au Président de *Malmonne*, mon aïeul, ne fut venue me tirer du Couvent. *Sophie* seule emporta mes regrets. Je promis à cette bonne amie de venir partager souvent ses alarmes, & je n'oubliai pas de lui rapeller qu'elle me devoit le recit des aventures de sa vie. Le reste du Monastere ne me vit sortir qu'avec envie. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables.

A peine eus-je fait les premiers pas dans le monde, que la Baronne de *Verman* m'annonça que la gloire de mon nom, & des intérêts de famille, exigeoient que je songeasse à me marier ; on me prévint même qu'on ne vouloit point gêner mes inclinations, & que c'étoit dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur, qu'il falloit que j'épousasse le Comte de *Courmont*, que je n'avois jamais vu.

Je sçavois bien que l'intérêt régloit la plupart des mariages, mais je me figurois qu'il n'y avoit que les filles des Princes qui duf-

ſent ſacrifier leurs goûts à la politique, & je ne pouvois croire qu'un ſimple Gentilhomme eut des raiſons d'Etat qui l'obligeaſſent à devenir le tyran d'une jeune perſonne, dont il devoit être l'appui : réflexions vaines qui ne tiennent point contre l'uſage.

Le Comte de *Courmont* qui avoit peut-être à Paris, où il étoit alors, les mêmes ſentimens que moi, étoit attendu de jour en jour pour remplir les conventions de nos parens ; quoique je fuſſe préparée à ce mariage, je ne laiſſai pas de me livrer à un penchant que je combattois ; mais peut-on commander au cœur ? J'éprouvai bientôt que les efforts de la raiſon ne peuvent rien contre le ſentiment.

Le Chevalier de *Nalbour* uniſſoit au charmes de la figure, les agrémens de l'eſprit le plus aimable ; jeune, charmant, plein de qualités eſtimables & modeſte ; ce Chevalier étoit un être extraordinaire que le Ciel avoit créé pour m'enchaîner ; la ſympathie d'où naiſſent preſque tous les goûts, excita dans nos cœurs cette paſſion tendre, qui eſt moins l'effet du caprice, que d'un je ne ſçai quoi, qu'on ne peut définir ; pour tout dire, nous nous aimâmes dans le même inſtant tous les deux, & nous nous aperçumes enſemble de l'impreſſion réciproque que nous avions faite l'une ſur l'autre ; l'amour eſt clairvoyant avec les cœurs vertueux, ſon bandeau ne ſert qu'à couvrir les vices.

Le Chevalier étoit ſans biens ; ſon pere tué

au ſervice ne lui avoit laiſſé que la gloire de ſon nom; fardeau peſant, quand les richeſſes n'aident point à le ſoutenir. Engagé d'ailleurs dans l'ordre de Malthe, il ne pouvoit le quitter qu'en perdant l'eſpoir d'une Commanderie qui étoit toute ſa fortune, raiſon accablante, qui éloignoit l'eſpérance que j'aurois pu concevoir d'être unie avec *Nalbour*. Attaché ſans ceſſe à mes pas, le Chevalier ne me quittoit point, parent du Baron de *Verman*, on ne pouvoit, ſans manquer à la bienſéance, lui refuſer le plaiſir de faire ſa cour à une petite fille qu'on aimoit tendrement. Comme la douceur de mon caractere faiſoit penſer que mon cœur, ſe pliant aux loix de ma famille, ne pourroit répondre aux ſentimens qu'on ſoupçonnoit que le Chevalier auroit pour moi, on me laiſſa avec lui une liberté dont les ſuites ne ſont que rarement dangereuſes pour les ames bien nées; le Chevalier dans ces momens heureux faiſoit tous ſes efforts pour m'engager à refuſer la main du Comte de *Courmont*. Auſſi reſpectueux dans ſes procédés, que ſincere dans ſes propos, il ſçavoit unir l'amour avec la ſageſſe, talent eſtimable que la complaiſance des femmes a fait tomber en diſcrédit.

Vouloit-il m'éloigner du *Courmont*? il n'employoit point, ainſi que les hommes que j'ai vus depuis, ces diſcours odieux dont l'indécence retombe preſque toujours ſur ceux qui ont la baſſeſſe de s'y abandonner. Ja-

loux, mais honnête homme, *Nalbour* sçavoit que la probité ne permet point qu'on avilisse un rival dans l'esprit de sa maîtresse, en lui prêtant des vices qui lui sont étrangers. Le sentiment peut tout sur le cœur d'une femme estimable ; la coquette seule se laisse emporter par la méchanceté : facilité dangereuse, dont elle devient la victime à son tour !

Indépendamment du goût que le Chevalier m'avoit inspiré dès le premier moment, son caractere généreux me le rendit plus aimable encore ; la crainte où il étoit, que je n'épousasse un rival dont il louoit le mérite & l'esprit, me le rendoit plus cher ; & dans le portrait flatteur que *Nalbour* me faisoit de *Courmont*, je ne voyois que le Chevalier ; ce n'étoit pas assez de l'aimer, je l'estimois, & ma passion n'en étoit que plus vive. L'estime ne rend l'amour légitime, que pour en accroître les bornes.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre, je balançois entre mon cœur & mon devoir, mais assez raisonnable pour penser que ce dernier devoit l'emporter, je me contentai de jurer à *Nalbour*, que je ne m'unirois au Comte de *Courmont*, qu'après avoir exposé au Baron de *Verman*, la répugnance que je me sentois pour un époux que je n'aimerois jamais. Le Chevalier parut satisfait de ce parti, l'heure de l'assemblée arriva, & nous nous séparâmes pour nous rendre au cercle. Nous n'y fûmes pas plus

tôt, que le Chevalier qui me donnoit la main, pâlit ; je m'aperçus même que ses genoux tremblans lui laissoient à peine la liberté de se soutenir. Emue de son état, je rougis, & ce symptôme n'échapa pas aux femmes, mais hélas ! quelque vive que fût cette agitation, elle n'étoit que l'avant-coureur d'un trouble bien plus violent. Je n'étois pas encore assise que la Baronne de *Verman*, vint me presenter le Comte de *Courmont* qui arrivoit de *Paris* ; je le reçus avec une politesse ménagée qu'on attribue à la décence, & qui est souvent l'effet de la froideur. Le Comte, que je veux peindre ailleurs, étoit avantageux ; & il crut que mon indifférence n'étoit qu'une timidité, qui flatte toujours ceux qui l'inspirent. Le Chevalier morne & pensif promenoit ses regards sombres sur *Courmont* & sur moi ; mes yeux d'accord avec les siens, sembloient répondre à leur langage, & partager sa douleur.

On proposa une partie de *Manille*, c'étoit alors le jeu à la mode, que les petites maîtresses viennent de renouveller sous le nom de *Cométe* ; je la fis, & l'arrangement de la Baronne de *Verman*, me mit en face du Comte, qui, de la dignité qui ne lui réussit point, passa au plaisant qui ne prit pas plus. Il étala tout cet esprit de jargon qu'un Provincial aporte mysterieusement de *Paris*, pour le répandre avec éclat dans le sein de sa petite Ville ; mais cette affiche fastueuse ne gagna rien : soit prévention, soit justi-

ce, le Comte n'eut ni la force de me persuader, ni le loisir de m'amuser.

La partie finie, le Chevalier uni depuis long-tems avec *Courmont*, le suivit à la maison, & ils y souperent tous les deux ; c'étoit un de ces repas de famille, où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont, & répand même un froid domestique sur les étrangers, qui n'y sont admis que pour partager la confiance & la tristesse.

Les préliminaires de notre union furent réglés après le souper, le Comte qui vouloit être amant avant de devenir époux, s'aprocha de moi, & me débita tous ces propos de convention, qui ne sont que des fadeurs dans la bouche de ceux qu'on n'aime point. Le Chevalier faisoit pendant cette conversation un piquet avec le Baron de *Verman*. Je laisse à penser si, fixé à son jeu, il voyoit d'un œil indifférent l'entretien de *Courmont*; inquiet, agité, il se plaignoit contre la fortune avec le plus beau jeu du monde, & brusque sans raison, ceux qui ignoroient le secret de son cœur, imputoient à l'intérêt ce qui n'étoit que l'effet de l'amour le plus tendre. *Nalbour* fut contraint de se retirer sans me dire un mot : jugez de mes inquiétudes par celles qu'il dût ressentir. Je passai la nuit dans des réflexions singulieres, combattue incessamment par l'amour & le respect ; je murmurois contre la tyrannie de mes parens ; mais que pouvoient

mes plaintes ? trop foible pour les rendre ſenſibles, elles ne ſervoient qu'à me faire voir mon malheur de plus près ! j'étois encore livrée à ces idées, quand *Bernon* (c'eſt ainſi qu'on apelloit ma femme de chambre) vint m'aporter un billet ; je reconnus le caractere du Chevalier, j'ouvris en tremblant, & je lus ces mots, qui ne me remirent point de mon émotion.

J'ai balancé long-tems, Mademoiſelle, ſur le parti que j'avois à prendre ; à la veille de l'événement le plus funeſte pour moi, la fuite alloit m'éloigner de vous, mais j'ai réfléchi que je me vengerois mieux de votre infidélité, en preſentant ſans ceſſe à vos yeux, un homme que vous avez aimé, & que vous aimeriez encore, ſi... pardon, ma chere Julie, *je ſens que ma fureur m'égare, & je ſuis peut-être aſſez malheureux pour t'offenſer dans le tems que je voudrois te plaire, adieu, aime* Courmont, *& déteſte un ingrat qui feroit le malheur de tes jours ; quand tu liras ce billet, je ne reſpirerai plus le même air que toi ; mais en quelques climats que le hazard conduiſe mes pas, je jure que je n'aimerai que toi ; adieu encore une fois, je t'adore aſſez pour te fuir.*

Mille ſentimens partagerent mon ame à la lecture de ce Billet. Irréſolue ſur la réponſe que je devois y faire, j'écrivis dix lettres différentes que je déchirai auſſi-tôt ; & aſſez maîtreſſe de moi-même, pour en

imposer à mon cœur, j'allois suivre mon devoir, si *Bernon* ne m'eût pressée de répondre au Chevalier, qu'elle me peignit prêt à quitter sa Patrie pour toujours. Quelque défiance que j'eusse des femmes de l'espece de *Bernon*, je me laissai aller. Aimant le Chevalier, pouvois-je, sans cruauté refuser un mot à un homme qui m'aimoit lui-même assez, pour chercher dans la fuite les moyens de me procurer une tranquillité que sa presence m'auroit toujours enlevée ? Cette réflexion apuyée par les conseils de ma femme de chambre, & affermie par l'imprudence attachée à mon âge, m'arracha cette réponse :

Y pensez vous, Chevalier, puis-je jamais vous haïr, connoissez mon cœur, avant de le juger, & soyez sûr que ne pouvant se partager entre deux objets, il est à vous. Courmont *n'est pas flatté dans cette réponse mais c'est mon cœur qui me l'a dictée ; & mon cœur est sincere. Adieu. Réfléchissez sur vos devoirs, & sur les miens, & pensez qu'il n'y a d'infidélité réelle que celle que nous faisons de notre propre mouvement.*

Bernon courut avec empressement porter ce billet au Chevalier, qui le lut en pleurant, & partit pour Malthe.

Ma femme de chambre, éplorée de l'état dans lequel elle avoit trouvé *Nalbour*, revint les larmes aux yeux m'aprendre son départ :

devoir auſtere ! C'eſt alors qu'accablée ſous ton joug, j'oſe t'accuſer de cruauté & d'injuſtice! Quoi, donc, me diſois-je, eſclave du caprice de nos parens, ne pourrons-nous ſans crime nous livrer à un penchant fondé ſur la raiſon & la vertu?

Remarques inutiles ! la raiſon eſt muette, quand le devoir parle, tout lui céde juſqu'à la vertu même.

J'étois encore abſorbée dans ces réflexions funeſtes, quand le Baron de *Verman* entra dans mon cabinet; il fit ſortir *Bernon*, & après m'avoir tendrement embraſſée, il demanda ſi le Chevalier de *Nalbour* m'avoit aimée; je rougis; ne réponds point, ma chere fille, dit le Baron : je ſçais tout, ton viſage ſatisfait ma curioſité, & juſtifie ton innocence; ſi tu étois coupable, le Chevalier ne ſeroit point parti; on ne fuit point une femme qui nous a rendu heureux. J'avouai alors au Baron l'amour que j'avois pour *Nalbour*; & heureux de voir mon inclination aſſervie à l'obéiſſance, il me quitta en m'annonçant que notre mariage, que le pere de *Courmont* venoit d'avancer, étoit remis au lendemain matin. Le Comte remplaça M. de *Verman*, ſa converſation auſſi ſinguliere, & plus inſipide que celle de la veille, fut un enchaînement de plaiſanteries ſur le départ du Chevalier, dont graces à la vanité de *Courmont*, perſonne n'ignoroit le motif.

Le jour ſe paſſa dans ces arrangemens tumultueux, qui ennuient ceux mêmes qui s'y

prêtent de bon gré. Je me retirai dans mon apartement à l'entrée de la nuit ; *Bernon* ſourit en me voyant entrer ; ſa gaieté me donna de l'humeur ; la joie de ceux qui nous environnent augmente nos ennuis. Je congédiai *Bernon*, & je cherchai la Lettre du Chevalier que je relus avec cette douce inquiétude qui ne me quittoit point, quand je le rapellois à mon imagination. ...... *Je t'adore aſſez pour te fuir.* Ah ! cruel Chevalier, m'écriai-je en répétant les derniers mots de ſon Billet ! où êtes-vous donc ? ... à vos genoux, adorable Julie, dit *Nalbour*, en ſe précipitant à mes pieds. Moins ſurpriſe qu'offenſée d'un procédé auſſi déplacé, je ne daignai pas même demander au Chevalier par quel hazard je le trouvois dans mon apartement. Il tenta en vain d'obtenir ſa grace : je brûlai ſa Lettre à la bougie qui étoit ſur mon ſecrétaire, & je lui défendis de me voir jamais. *Bernon* qui vint au bruit, s'aviſa de vouloir excuſer *Nalbour*, & ſon congé fut le prix de ſa témérité. Que la jeuneſſe eſt malheureuſe quand on confie les ſoins de ſa conduite & de ſon éducation à ces ames baſſes, qui, toujours corrompues par l'intérêt, nous précipitent dans le crime que leur état doit nous faire éviter !

Le Chevalier fut à peine ſorti que je me couchai, mais ma ſituation étoit trop critique pour que je puſſe jouir du repos que j'attendois, & je fis en vain des efforts pour me rendre l'idée de *Courmont* familiere, & me

me faire *au moins* un devoir ſuportable d'une triſte néceſſité : je ne pus y parvenir, le jour me retrouva dans la perplexité où il m'avoit laiſſée ; ce n'eſt pas que le Comte fût ſans mérite ; vous jugerez de ce qu'il valoit par le portrait que je vais vous en faire. L'impartialité va tracer le tableau.

Le Comte de *Courmont* joignoit à une figure ordinaire, tout l'eſprit d'un homme du monde. On ſçait en quoi conſiſte cet eſprit, je ne le définirai pas ; ſingulier d'ailleurs dans ſa conduite, il n'étoit ridicule & biſarre qu'avec les gens de bon ſens ; toujours raiſonnable avec les étourdis ; il ſembloit prendre le caractere opoſé des perſonnes avec leſquelles il ſe rencontroit ; généreux & ſenſible, il ſçavoit reconnoître & rendre un ſervice ; tendre avec excès, il n'avoit que le point de jalouſie que la bienſéance veut que l'on affecte, pour n'être pas confondu au rang de ce qu'on apelle, dans la ſociété, *des bonnes gens*.

Tel étoit *Courmont* avec lequel je fus unie ſous des auſpices marqués par la douleur. Mon mari ne put cependant s'apercevoir de mon état ; & je fus aſſez prudente pour lui cacher & ma paſſion, & mes dégoûts. Le Comte étoit mon époux, ce titre ſacré m'attachoit à lui ; ſi l'amour n'entroit pour rien dans cette union, je n'en étois pas moins ſa femme ; le devoir commande aux paſſions, mais il ne les éteint pas. Je pou-

vois encore aimer le Chevalier ; mais je ne devois être attachée qu'au Comte : ſituation équivoque que peu de femmes ſurmontent !

Quoique mon époux, comme je viens de le remarquer, ne fût pas un jaloux décidé, il eut, dans les commencemens de notre mariage, ces inquiétudes qu'on peut permettre à un homme qui ſe défie qu'un autre regne dans un cœur qui doit être à lui ; mais elles ne vinrent jamais juſqu'à moi, tranquilles l'un & l'autre, nous avions au moins l'air de nous eſtimer.

La revue de la Gendarmerie, qui étoit alors en *Champagne*, apella le Comte à *Vitry*, où ſa brigade étoit en quartier ; notre ſéparation fut tendre, la raiſon & l'habitude avoient ſupléé chez moi aux ſentimens de tendreſſe, & *Courmont* partit avec la bonne foi d'un mari qui ne doit les regrets qu'il laiſſe qu'à l'amour le plus vif.

Le départ du Comte ramena près de moi la Baronne de *Verman*, que l'humeur de *Courmont* avoit éloignée dès les premiers jours de notre mariage ; & reprenant ſur ſa petite-fille l'autorité que le ſang lui donnoit, elle voulut m'obliger à revenir dans ſa maiſon, ſous prétexte que jeune & aimable, il n'étoit pas convenable que je demeuraſſe ſeule. Madame de *Verman* pouvoit penſer juſte ; mais elle ne devoit pas être écoutée, parce que *Courmont*, à qui j'avois propoſé ce parti, l'avoit rejetté, & les volontés de mon

mari m'obligeoient à ne pas ſuivre celles de la Baronne, quelque reſpectables qu'elles fuſſent pour moi.

Je ne fus pas plutôt libre, que *Bernon*, qui vint ſe jetter à mes genoux, obtint ſa grace; je la lui accordai avec d'autant moins de peine, que j'avois apris que le Chevalier de *Nalbour* étoit réellement arrivé à Malthe, & que cette fille d'ailleurs m'avoit extrêmement été attachée. Le mois de Juin annonça l'Aſſemblée des Etats de Bourgogne, le *Prince de C**** les tint avec cette grandeur, & cette dignité héréditaire aux Héros de ſon nom. Le ſexe le plus brillant de la Province vint à Dijon pour profiter des fêtes. Entre toutes les femmes qui ſixoient les yeux de la Cour du Prince, on diſtingua Madame la Marquiſe de *Ferval* & moi. Paſſez-moi ce trait; plus ſincere que vaine, vous me verrez me louer, ou me condamner ſuivant les circonſtances.

Parmi les jeunes Seigneurs, qui compoſoient la Cour du Prince, j'avouerai que je diſtinguai le Duc d'*Amerville*; ſa figure n'en impoſoit point, elle rebutoit même au premier coup d'œil, pour peu qu'on eût de délicateſſe; mais la Nature qui ſçait réparer ſes torts, lui avoit donné un eſprit vif & ſolide, qui ſçavoit plaire & perſuader tout à la fois; ſans prétentions d'ailleurs, le Duc diſoit les choſes les plus jolies, ſans avoir l'air de le dire; indolent ſur l'expreſſion qui étoit toujours choiſie, il ſembloit ne la

négliger que pour apuyer ſur le ſentiment ; & le peu de cas qu'il faiſoit de tout ce qui partoit de lui, y ajoutoit un nouveau prix ; complaiſant & ingénieux dans la ſociété, il ſçavoit donner à tout le monde l'eſprit de ſon état ; habile à ramener la converſation qui vous plaiſoit, il vous mettoit dans le cas de dire ſouvent des choſes qu'il créoit à l'inſtant, & que vous penſeriez de bonne foi avoir imaginées ; il donnoit des conſeils aux gens d'eſprit, avec le ton modeſte d'un homme qui en exige d'eux, & on ſuivoit ſes avis dans le tems même qu'on croyoit ſe donner pour modele ; doux avec les ſots, il jettoit ſur eux un vernis qui les rendoit ſuportables, & qui faiſoit quelquefois penſer, qu'on les avoit condamnés trop tôt.

Je vous laiſſe à croire ſi un homme d'un caractere auſſi eſtimable, ſçut m'attacher ; liée d'abord avec le Duc par l'amitié qui régnoit entre lui & mon mari, avec lequel il avoit été à l'Académie, j'aurois voulu ne voir en lui qu'un ami ſage, dont le commerce tranquille eſt préférable aux plaiſirs tumultueux que l'amour entraîne avec lui ; mais le Duc qui s'aperçut que ſon caractere heureux avoit ſubjugué mon eſprit, crut que ces premieres impreſſions portant bientôt ſur mon cœur, je paſſerois de l'eſtime à l'amour ; le croira-t-on ? la réflexion de d'*Amerville* ne fût point démentie, & je l'aimai ; certain de ma façon de penſer, il

tint dès-lors la conduite de tous les amans, je veux dire qu'il voulut devenir heureux. Mes devoirs que j'opofois fans ceffe aux empreffemens du Duc, ne tinrent point contre fon penchant, & fi fa probité le força de convenir qu'ils étoient refpectables, ce ne fut que pour les anéantir. Lié, comme je viens de le dire, avec mon mari, ils étoient en relation depuis très-long tems, & *Courmont* s'épanchoit avec plaifir dans le cœur de d'*Amerville*; trifte confidence dont le Duc abufa! Le Comte épris à *Vitry* d'une certaine Madame *Niel*; vantoit à fon ami les bontés que cette femme avoit pour lui; d'*Amerville* crût la circonftance avantageufe, & il fe perfuada que mon attachement à mon devoir finiroit auffi-tôt que je ferois convaincue que mon mari manquoit au fien; je fçais que beaucoup de femmes trouvent dans l'infidélité de leurs maris un prétexte à la perfidie; mais revenues des premieres fureurs du dépit, peuvent-elles ignorer qu'elles ne font pas moins coupables, que fi leurs époux étoient vertueux? La raifon peut fe faire illufion pendant quelques momens, mais s'y arrêter c'eft l'effet du crime.

Ces idées puifées dans mon cœur, ne paroiffent au Duc qu'une morale fade, entée fur un préjugé ridicule, & il fit tout au monde pour les détruire. Que le cœur eft foible, quand le goût & le mérite l'ont fubjugué! en vain je rapellois mes premiers fentimens, prefque éteints dans mon

ame, je n'y trouvois que le triomphe du Duc. Seuls, dans mon apartement, je confiai ma ſituation à *Bernon*, qui, depuis l'aventure du Chevalier gardoit une ſage circonſpection. Cette fille que je ne conſultois que pour trouver des armes contre d'*Amerville*, me déplut dans l'inſtant même qu'elle prit mon parti contre lui : en vain elle me paignit les deſordres d'une paſſion malheureuſe, dont les ſuites étoient d'autant plus terribles, que le Duc étoit un homme de Cour, & on ſçait que l'étiquette de ce pays-là, c'eſt de ſe picquer d'indiſcrétion; je n'écoutai rien, & la ſoupçonnant de s'intéreſſer toujours à l'amour du Chevalier que je commençois à nommer ſans émotion, j'allois la congédier pour la ſeconde fois, ſi cette pauvre fille, docile à mes deſirs, n'eût chanté la palinodie, en me repreſentant d'*Amerville*, comme le ſeul amant qui put rendre une foibleſſe excuſable. *Bernon* louoit encore le Duc, lorſqu'un de ſes gens m'aporta un billet qui acheva de me décider, comme on va le voir par la réponſe ſuivante.

Etes-vous content ; mon cher petit Duc ; vous triomphez, j'oublie tout pour ne penſer qu'à vous ; venez ce ſoir recevoir les gages heureux de l'amour le plus tendre.

Ma honte étoit écrite dans ce billet, il ne s'agiſſoit pour achever de me rendre cou-

pable, que d'y joindre le sceau du plaisir, moment funeste dont je commençai à redouter l'aproche ! l'avantage de la vertu, est de rentrer aisément dans un cœur, où les remords la rapellent toujours. Je sentis mon égarement, au moment même que j'y tombai ; mais que faire ? le Duc étoit aimable, mon cœur étoit sensible, mon mari infidèle ; c'en étoit trop pour m'arrêter encore. Cependant, me disois-je, en réfléchissant sur le rendez-vous que je venois de donner ; de quel front oserai-je me soustraire aux traits satyriques, dont le monde accable les femmes qui ont secoué le joug du devoir & de la pudeur ? (remarquez en passant que je vivois alors en Province, que j'ignorois les progrès de la corruption générale :) le mérite & la discrétion du Duc venoient détruire ces réflexions, & me persuadant qu'en ne lui cédant qu'une fois, je pourrois réparer une faute unique par une conduite mesurée. Je me livrois à une illusion pernicieuse qui perd les trois quarts des femmes.... J'en étois-là quand d'*Amerville* entra ; le mystere & le plaisir peints sur son visage, me causoient de l'ennui. A peine se fut-il placé près de moi, que j'exigea qu'il me remit le billet que je venois de lui écrire, il m'obéit. Je relus ce malheureux billet, & le déchirant en versant des larmes, je m'emportai contre d'*Amerville*. Quoi, l'ui dis-je, avec cette vérité que la vertu seule peut rendre, quoi vous auriez été assez cruel

pour profiter d'un inſtant de foibleſſe qui eût répandu l'amertume ſur le reſte de ma vie ! ah ! que vous m'aimez peu, puiſque vous êtes aſſez lâche pour m'engager à violer des devoirs ſacrés ! fuyez, d'*Amerville*, ou ſoyez aſſez généreux pour me prêter des armes contre vous-même. Le Duc interdit de ce diſcours, balança pendant quelques minutes ſur le parti qu'il avoit à prendre ; ſes yeux mouillés de ſes larmes, annonçoient un cœur vertueux, & ſa conduite le juſtifia. Qui, moi, s'écria-t-il, en arroſant mes mains de ſes pleurs, moi vous trahir ? ah ! ſi l'amour m'a prêté des armes contre la vertu, elle-même m'en fournit aujourd'hui pour triompher de l'amour, & je ne veux les employer qu'à réprimer des deſirs impétueux auxquels ma probité va commander. Que deux cœurs enivrés l'un de l'autre, ſe livrent aux accès de la volupté, j'y conſens ; mais qu'un amant ſoit aſſez lâche pour trahir ſon ami, en lui enlevant le cœur d'une femme vertueuſe qui combat, c'eſt une perfidie dont votre ſageſſe vient de me ſauver la honte. Que l'amitié & l'eſtime nous uniſſent ſeuls ; je renonce pour toujours à l'amour.

Enchantée des ſentimens généreux du Duc, je mêlai mes pleurs aux ſiens, & à nous voir gémir enſemble, on nous eut pris pour deux amans qui pleuroient leurs malheurs, tandis que nous n'exprimions que notre triomphe.

D'*Amerville* me vit, comme nous en étions con

convenus jusqu'au départ du Prince ; mais notre éloignement ne sépara point nos cœurs ; & une correspondance utile & réglée nous unit jusqu'à la mort du Duc, que je pleure encore dans ma solitude.

Immédiatement après les Etats, je reçus une lettre du Comte qui me marquoit de me rendre à *Arnonval* où il devoit me rejoinre incessamment. Cette Terre appartenoit au Trésorier des Etats de Bourgogne ; c'étoit un homme à qui mon mari avoit des obligations essentielles ; généreux, & aimant à obliger, il sçavoit rendre un service avec la maniere aisée d'un homme de condition ; voilà tout ce que j'avois appris en gros du Caractere de M. d'*Arnonval* ; je le connus mieux quatre jours après.

Arrivée à la terre du Trésorier, j'y fus reçue avec cet air pesant qui ne tient ni de la dignité ni de la franchise ; on me fit beaucoup de ces politesses ouvertes qui, n'étant pas préparées, n'en sont que plus sensibles ; & comme on me promit des plaisirs & de la gaieté, je me déterminai à m'ennuyer beaucoup, & je ne fus point trompée. D'*Arnonval* étoit un homme simple, qui avoit plus de probité que d'esprit ; riche sans faste, il se ruinoit en passant pour avare, facile dans le caractére, il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui faire prendte ; une anecdote de sa vie, que peu de personne ont sçu, justifiera cette observation. D'*Arnonval* étoit à *Paris*, un Aven-

turier qui voulut le plaiſanter, lui dit qu'il étoit Commandant des Troupes du Roi de Maroc, & qu'il étoit envoyé en France par le Peuple de ce Royaume, pour chercher un homme qui fût aſſez riche pour détrôner le Roi, & monter ſur ſon Trône. D'*Arnonval* demanda ſi cinq cens mille livres ſuffiſoient à cette expédition, l'Aventurier lui garantit le Trône de Maroc à ce prix, & reçut des avances. Un Neveu d'*Arnonval* inſtruit de la foibleſſe du Tréſorier, fit arrêter le prétendu Général, que le *Prevôt de Paris* envoya aux Galeres: *Voyez la Gazette de Cologne N°. 116. Année 1688.*

Plus d'*Arnonval* avoit été trompé, plus il s'étudioit à trouver d'honnêtes gens; ſoins pénibles, dont ſa facilité groſſiere étoit toujours la victime. Sa maiſon reſſembloit à toutes celles des gens de ſon eſpece; beaucoup de ces oiſifs qui ne deviennent bonne compagnie que quand ils ſont malheureux, quelques prudes, qui ſous le prétexte de prendre l'air, cachent au public des arrangemens qui ne ſont connus que d'eux ſeuls: Muſiciens & des *beaux eſprits*, ſorte de perſonnages bons à connoître, au moins à la campagne; telle étoit la ſociété que nous avions à *Arnonval.* Il y avoit déjà trois jours que j'y étois, & perſonne ne s'étoit d'autant plus piqué de cette indifférence, que je ne comptois de plaiſir réel à *Arnonval*, que celui que je goûterois à m'amuſer des originaux qui y étoient raſſemblés.

Le jeu, la promenade, & les propos triſtement facétieux du Tréſorier, avoient fait juſques-là mon unique agrément; le Poëte compoſoit de mauvais Vers que le Muſicien chauffoit ſur de la vieille muſique, les agréables ricanoient, tandis que d'*Arnonval* criant *bravo*, faiſoit fuir les Prudes qui étoient toujours précédées ou ſuivies de quelques-uns. Ce Tableau étoit bon une fois, mais répété tous les jours il devenoit inſipide à ceux qui n'y entroient pour rien. Impatiente de voir arriver le Comte, je reçus une ſeconde Lettre, qui différoit cet inſtant de quinze jours; excédée d'un délai auſſi long, je pris le parti de me divertir de la ſuffiſance du Poëte, & du ridicule du Muſicien. Mais croira-t-on que des gens qu'on n'admet dans les maiſons que pour y divertir une compagnie, ſe donnent pour ſociété, & veulent être tendres en dépit du préjugé de leur état? Rien n'eſt ſi vrai, Madame, ces petits Meſſieurs oſerent m'aimer, & vous allez voir de quelle maniere je répondis à leurs feux.

Monſieur *Epernel* étoit un bel eſprit clandeſtin, qui étoit prôné dans les maiſons des hommes d'affaires, où il recitoit beaucoup de ces petits Vers *Anodins* qui n'ont que le mérite d'un debit impoſteur; auſſi, obſerverez-vous que ces Auteurs ſecrets, jaloux de conſerver leur réputation, n'ont jamais rien fait imprimer; vanité ſage, que les Sots taxent de modeſtie.

Le Muſicien avoit les vices de ſon état;

ſans en avoir les talens; *Hernoud* (c'eſt ſon nom) jouoit l'homme à bonnes fortunes, quelques femmes qui s'étoient avilies en le prenant, lui avoient preſque conſervé l'air de ſe croire du mérite; ſot & préſomptueux, il n'avoit que l'art de chanter, quand il étoit yvre; & il ennuyoit d'autant plus qu'il chantoit ſouvent. Tels ſont les deux champions qui diſputoient mon cœur. *Epernel* qui étoit moins mauſſade dans ſes ridicules que le Muſicien, fit le myſtérieux; ce début me plût, & je me réjouis en y répondant; *Bernon* étoit dans cette confidence, & vous allez voir qu'elle n'y fut pas inutile. Le Poëte qui crut avoir fait impreſſion ſur moi, hazarda une déclaration; comme elle étoit en vers, je n'y répondis point; *Epernel* qui s'oublioit, oſa me reprocher mon ſilence : cette témérité que je voulois punir dans un autre tems, ne fut point priſe en mauvaiſe part, & je feignis une tendre colere, en attribuant l'aveu du Poëte, à un jeu d'eſprit, dont je ne voulois pas être la dupe.

Epernel prit le change, comme je l'avois deſiré, & le lendemain il m'écrivit une grande lettre pour juſtifier ſon amour; le ſtyle en étoit vil, & l'expreſſion ſinguliere, je voulus que *Bernon* y répondît dans le même goût. Ma femme de chambre qui avoit plus d'eſprit que ces petits Poëtes journaliers, fut contrainte de deſcendre dans le bas, pour ſe mettre à l'uniſſon d'*Epernel*. *Hernoud* vint traverſer la paſſion naiſſante du Poëte; jugez

de ma joie, quand je vis ces deux originaux au point où je voulois les amener. Coquette ſans remords avec ces *eſpeces-là*, j'aimois à me faire amuſement des ſupplices qu'ils eſſuyoient. Le Muſicien plus aſſuré que le Poëte, quoiqu'il valut moins, m'aſſommoit de *Cantates & d'Ariettes ; Armide, Omphale, Cleopatre, Euridice & Galatée ;* je réuniſſois en moi les vertus & les agrémens de ces Princeſſes, & le petit bõn homme avoit l'attention modeſte de ſe comparer aux amans qui les intéreſſoient. Plus ridicule qu'*Epernel*, parce qu'il connoiſſoit mieux le monde, il voulut ſe monter ſur le ton des hautes galanteries ; & pour commencer avec ſuccès, il fit une confidence à ma femme de chambre, qui lui fit eſpérer que ſes vœux ne ſeroient point rejettés. *Hernoud* enchanté de cette prévenance, promit un vaudeville à *Bernon* ; le Poëte lui avoit précédemment fait eſpérer des vers. Voilà des fonds qui paroiſſent peu ſolides, & qui cependant font vivre dans une ſorte d'aiſance ceux qui les produiſent. Ma femme de chambre qui s'étoit engagée pour moi, acheva de porter la joie dans le cœur du Muſicien, en lui écrivant un billet fort tendre. La ſcène étoit bien préparée, je n'attendois que l'arrivée de mon époux pour la dénouer, quand d'*Arnonval* vint me trouver avec l'air bruſque d'un homme lourd qui donne des conſeils. Vous êtes perdue, Madame, me dit le Tréſorier, & je ſuis fâché de l'aventure

pour votre mari que j'ai *l'honneur* d'eſtimer : quoi donc, lui répondis-je, avec un étonnement affecté ; que m'eſt-il arrivé ? les Autrichiens ſont ils enfin parvenus à faire une irruption en Bourgogne, & nos Terres ſont-elles ravagées ? Pis que tout cela, reprit d'*Arnonval* ; il s'agit de l'honneur, & les d'*Arnonval* n'ont jamais plaiſanté là-deſſus. *Epernel* & *Hernoud*, deux hommes d'eſprit qui ne valent pas grand'choſe, & que je ne tiens chez moi, que parce que l'uſage a voulu qu'on ait de ces gens-là, comme on a des porcelaines & des Magots de la Chine ; eh bien, repartis-je, qu'ont de commun ces Meſſieurs avec les diſgraces que vous m'annoncez ? Vous les aimez, Madame, répondit le Tréſorier, & cela n'eſt pas plaiſant. Quelles preuves ? .... vos lettres, reprit bruſquement d'*Arnonval* en m'interrompant, les indiſcrets les lurent hier à tous ceux qui étoient ſur la terraſſe ; je les blâme, mais je ne vous eſtime pas de les aimer tous les deux. Je ſuis aſſez expérimenté pour ſçavoir qu'il faut qu'une femme ait une foibleſſe ; mais aimer deux hommes à la fois .... J'eſtimois feue Madame d'*Arnonval*, elle étoit ſage & vertueuſe, & je manquai un jour de me brouiller avec elle, parce qu'elle s'aviſa de donner un rendez-vous *innocent* à un Gentilhomme de la Province, tandis qu'elle avoit le Marquis de *Gelmaure* ; vous voyez que je ſuis rigide ; oh j'aime la décence ! Votre conduite, repartis-je, ne m'en laiſſe aucun doute ; & c'eſt pour me

juſtifier dans l'eſprit d'un époux ſi auſtere, que je veux bien vous prévenir que ces lettres ſont un jeu de ma femme de chambre, à qui j'ai permis cette ſupercherie, pour éprouver le caractere de ces petits Meſſieurs, & m'en réjouir à leurs dépens. Fort bien, dit d'*Arnonval*, qui revenoit toujours aux derniers ſentimens qu'on lui ſupoſoit ; cette idée eſt d'or, & je veux qu'avant la fin de la journée, nous la mettions à profit ; j'imagine par exemple .... mais non, Madame, imaginez vous-même, je ſuis vif, & je pourrois bien pour prélude de la ſcène renvoyer ces gens-là : cela ne me ſatisferoit point, repris je, le Comte doit arriver ce ſoir où demain matin, payons ſon retour de cette ſcène. Soit, je penſe comme vous, répondit d'*Arnonval*, parce que vous penſez bien. Nous en étions-là, lorſqu'on entendit dans la cour le bruit d'une chaiſe, c'étoit le Comte ; notre entrevue fut tendre, & on eût juré à nous voir que *Courmont* n'avoit pas vu Madame *Niel*, & que je n'avois jamais aimé que lui. Les pauvres enfans, s'écria bourgeoiſement le Tréſorier, en ſe jettant à notre cou, c'eſt ma foi le tableau de l'amour conjugal.

Après les premieres careſſes, nous n'eûmes rien de plus preſſé que de mettre mon mari au fait de l'aventure, il connoiſſoit préciſément les deux originaux que nous voulions corriger ; & il fut réſolu de leur donner pour le même ſoir un rendez-vous dans mon apartement, où *Courmont* accablé de

fatigues, feroit fupofé ne point coucher. L'objet étoit encore de les ménager fi bien, & avec tant d'adreffe tous les deux, que l'un tout rempli de fon prétendu bonheur, ne put s'occuper de celui de fon rival, qu'on lui peignoit comme un homme méprifable, c'étoit la feule juftice que je leur rendis en plaifantant.

Les rendez-vous furent donnés; la honte que je reffentois de me compromettre avec de pareils perfonnages, me fit rougir, & les fots eurent la vanité d'affermir leur triomphe fur cette pudeur; mais leur efpoir frivole s'évanouit avec le jour. Le Comte, pour écarter toutes les défiances qui auroient pu entrer dans l'efprit des hommes à talens, quitta la table avant qu'on fervit le fruit, fous le prétexte préparé de fe repofer. A ce départ je vis briller la joie dans les yeux des deux champions que j'obfervois avec le manége de la Coquette la mieux concertée. *Hernoud* qui vouloit fe rendre utile, chanta un vieux air qui avoit quelque rapport avec la bonne fortune dont il fe flattoit; le Poëte qui fe croyoit le feul heureux, feignit de fe rendre à des empreffemens qu'on n'avoit pas, & recita des vers dont on ne fe foucioit point; auffi fat que fon rival, c'étoit *Damon*, qui fe préparoit à mourir entre les bras de *Célimene*; lieux communs qui femblables aux harangues des voyageurs, fervent par-tout.

On ne fut pas plutôt forti de table, que

me retirant avec mystere, je passai dans mon Cabinet de nuit, où j'attendois le Musicien, qui avoit reçu avant le souper un billet de la main de *Bernon*, dont voici la teneur.

L'impossibilité où je serai de vous faire entrer par la porte de mon apartement, me met dans le cas de vous prévenir, qu'en vous rendant à minuit & demi dans la petite cour du Jardin, je vous ferai monter par une voie sûre jusqu'à moi. Adieu, je suis heureuse, si votre impatience égale la mienne; gardez-vous sur-tout du Poëte.

Epernel avoit reçu avec le même mystere, un semblable billet au rendez-vous près, qui étoit différé d'une demi-heure. L'instant tant attendu arriva, le Comte qui avoit pris les habits de *Bernon*, étoit dans une Chambre au-dessus de moi, & affectant de montrer sa robe à la faveur d'un flambeau, il descendit dans la cour, où *Hernoud* étoit, un large panier d'osier, dans lequel on dit au Musicien d'entrer; il obéit sans résistance, & porté en l'air par le moyen d'une poulie attachée au-dessus de la chambre où *Courmont* l'attendoit, il le fit entrer dans ce même apartement, le pauvre *Hernoud* interdit à la vue du Comte déguisé en femme, ne sçavoit pas encore la disgrace qu'on lui préparoit; plaisant, comme le sont tous les gens à talens, il tenta de s'échaper par un jeu, mais son adresse ne lui réussit point, & mon mari qui le faisoit observer par deux Laquais,

lui annonça qu'il lui feroit brûler la cervelle, s'il s'avisoit de sortir de son panier. Cette menace auroit fait trembler un homme courageux, jugez de la frayeur que le Musicien dut ressentir.

La demi-heure étoit écoulée, & le Comte impatient de voir le couple rival réuni, se presenta à la fenêtre. *Epernel*, qui reconnut sans doute les ajustemens de *Bernon*, demanda si on avoit une échelle de corde à lui faire passer; & on ne lui répondit qu'en descendant d'une autre poulie qui joignoit la premiere, un second panier d'osier où le Poëte impatient entra avec mystere. *Courmont* qui le montoit, noua la corde & le panier élevé à trente pieds de la terre, presenta *Epernel* aux curieux; surpris d'une aventure à laquelle il s'attendoit peu, son étonnement redoubla, quand il vit un autre panier qu'on descendoit au niveau du sien; frapé de la voix d'*Hernoud*, qui crioit qu'on l'épargnât, il osa lui demander par quelle aventure il se trouvoit-là, la conversation s'engagea insensiblement entre ces deux hommes qui furent en proie aux agaceries de nos gens, en attendant le jour qui devoit nous venger de leur audace.

Nous nous couchâmes, le Comte devint tendre, mais il n'avoit pas cette délicatesse qui devroit être l'ame de la volupté; je n'étois point jalouse, puisque je n'aimois pas, mais j'avois assez de vanité pour exiger de la fidélité. Madame *Niel* me revint dans l'es-

prit, j'en parlai au Comte, qui devina d'abord que d'*Amerville* avoit été indiſcret, & voulant calmer des inquiétudes qui le flattoient, il me dit que Madame *Niel* étoit une de ces femmes de garniſon, qui, apartenant à l'Etat Militaire, ſont en droit d'exiger des viſites qu'elles prennent pour des égards ; & que confondant le plaiſir avec le ſentiment, il eſt d'uſage de leur permettre pour un quartier d'hyver, de s'égarer ſur leurs prétentions. C'eſt une loi écrite, continua le Comte d'un ton ſérieux qui me ſurprit, & nous manquerions à la probité, en ne nous y ſoumettant pas. Quoi, lui dis-je, indignée d'un propos ſi révoltant, vous prétendez que l'homme vous force à deshonorer une femme.... Eſt-ce qu'on deshonore encore, reprit *Courmont* d'un ton fat ? ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre de ce côté là, ce ſeroit nous ; ce ſont les femmes qui nous perdent par leur indiſcrétion, & le peu de ménagemens qu'elles gardent avec les hommes. A-t on rendu une femme heureuſe ? à *Paris* au moins, elle ne jouit de ſon triomphe, qu'autant qu'elle le rend public, il faut qu'un homme qui n'a que des bontés, ou de la complaiſance, joue l'amoureux, & que promenant Madame & ſon ennui par-tout, il aille avec elle de chez l'*Empereur* à l'*Opera*, du *Spectacle* au *Cours* ; & livré par-tout aux agaceries d'une femme aimable, ſi vous voulez, il ait le déſagrément d'entendre dire à ſes oreilles, *M. le Comte eſt amoureux* ; jugés, Madame, combien ce

perſiflage eſt *attérant.* J'ignore, repartis-je, la force de ces grands mots, mais je ſçais que tout ce que vous prétendés qui forme votre honte, doit contribuer à vous faire honneur, ſuppoſé cependant que l'homme le plus préſomptueux puiſſe tirer vanité de l'aviliſſement auquel il réduit une femme... Madame la Comteſſe, répondit *Courmont*, ne connoît pas encore le grand monde ; elle mettra, repris-je, au nombre de ſes plaiſirs, celui de l'ignorer toujours, s'il reſſemble à l'eſquiſſe que vous venez d'en donner. Oh, je l'ai peint en beau, repartit le Comte : fort bien, continuai-je ; quelle idée flatteuſe pourrois-je en concevoir, quand vous me peignez des hommes qui, ſans obéir au devoir, vivent avec des femmes qu'ils n'aiment point ? car après ce que vous venez de me dire de votre beauté de *Vitri*, je ne ſçaurois me perſuader qu'elle vous ait été chére ; rien moins que cela reprit *Courmont*, & aprenez d'abord que, quand même l'amour ne feroit pas banni du commerce de la vie, il ne réſideroit jamais dans des Villes de garniſon ; les femmes n'y étant à nous que par convention ; ne peuvent y prendre ce goût délicat qui n'eſt autre que l'amour. Nous remplacions à *Vitri* le Régiment du Roi, c'eſt le ſeul de l'Infanterie avec lequel nous vivons ordinairement ; le Capitaine le plus intrigant de ce Régiment, nous donna la liſte des femmes *du Corps*, c'eſt ainſi qu'on apelle celles qu'on a eues pendant le quartier d'hyver ;

désignées toutes avec les épithetes qui marquent leur figure & leur caractere, Madame *Niel* me plut, le Commandant de ma brigade avoit aussi jetté les yeux sur elle ; mais comme il n'y a point de préséance en amour chez nous, nous suivîmes l'usage ancien, & Madame *Niel* sçavoit qu'elle m'apartenoit avant que je l'eusse vue, il en est de même de toutes les femmes, & de tous les Régimens. . . je vous avouerai, Madame, que je frémis à ce recit horrible, & je fus vingt fois tenté de croire cette vile partie du sexe plus méprisable que les hommes qui la gagnoient au sort. Puissent les femmes qui liront cet endroit de mes Mémoires, revenir des écarts qu'elles ne se pardonnent que parce qu'elles les croient cachés.

Je ne vous parlerai ni de mon sommeil, ni des autres réflexions qui le précédoient, je vous dirai seulement qu'à huit heures du matin *Courmont* fit éveiller tout le Château, & les environs ; d'*Arnonval* qui étoit prévenu, amena son monde dans la cour, où l'on voyoit les deux hommes à talens, modestement tapis dans leurs loges à bonnes fortunes, exposés aux plaisanteries les plus cruelles ; ils eurent la bassesse de demander grace, mais on ne répondit à leurs cris que par des méchancetés. Deux laquais qui avoient de la mémoire, montoient dans l'apartement qui faisoit face aux paniers, & là ils recitoient alternativement les Vers & la Chanson qu'*Epernel* & le Musicien avoient

donnés la veille ; comme l'avant-coureur de leur aventure ; le Comte qui vouloit rendre la ſcene complette, nous fit remplacer dans la cour par des Payſans qui, moins délicats & auſſi méchans que nous, tourmentoient violemment les deux amoureux. Pendant, ces nouvelles perſécutions, on tint conſeil au Château, & d'*Arnonval* qui penſoit toujours d'après les autres, fut d'avis qu'à l'entrée de la nuit on les renvoyât à *Dijon* où ils ſeroient aſſez punis ſi cette aventure qu'on ſe préparoit à y divulguer, les éloignoit des maiſons, ou la mode, plus encore que la commiſération, leur avoit ouvert un aſyle. Puiſſent à l'avenir être traités ainſi tous amants téméraires, tout homme à talent qui oſe ſortir de ſon état!

Nous paſſâmes le reſte de la belle ſaiſon à la terre du Tréſorier ; ma groſſeſſe dans laquelle j'avançois heureuſement, me contraignit de retourner à la ville au commencement du mois de Septembre ; j'accouchai ſur la fin d'Octobre d'un fils qui fut tué à la bataille de *Fontenoi*; journée heureuſe, qui, en nous faiſant trembler pour l'auguſte Monarque qui nous gouverne, nous fit voir un vainqueur, pere de ſes ennemis, comme il l'eſt de ſes Sujets. Cet enfant eſt le ſeul que le Ciel m'ait accordé, ſes vertus, ſon mérite, & ſa valeur ont mérité mes regrets ; plus ſenſibles encore ſont les meres qui dans la perte d'un fils pleurent un ami, c'eſt à ce dernier trait que j'ai regretté le Marquis de *Courmont*.

Je fus à peine rétablie de mes couches, que le Comte ennuyé du séjour de *Dijon*, prit la résolution d'aller demeurer à *Paris*. Je ne cacherai point que je frémis, quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avoit donnée de cette Ville, allarmoit ma raison, & je ne pouvois pas m'imaginer qu'on pût vivre heureux dans un pays, où l'effronterie, marchant avec un front d'airain, en impose à la vertu modeste ; où le libertinage remplaçant le plaisir délicat, confond tous les hommes. Je témoignai mes craintes à mon mari, mais en homme aguerri, il traita mes défiances d'*enfantises*, & me dit, en jouant la fausse raison, que le seul parti qu'une femme prudente pouvoit prendre, étoit de suivre les mœurs des climats qu'elle habitoit : raisonnable en *Bourgogne*, ajouta-t il en finissant, vous serez étourdie à *Paris*, vous serez bien par-tout ; conseils dangereux qui ne laissoient dans mon cœur que l'horreur de les avoir entendus.

Nous quittâmes *Dijon* au commencement de l'hyver ; c'est la saison où Paris, plus varié dans ses plaisirs, offre des amusemens de toute espece. Le Comte loua un Hôtel garni dans la rue de Tournon, au-dessous de celui qui sert aux Ambassadeurs Extraordinaires. *

* Cette erreur est pardonnable à la Comtesse de Courmont, qui, n'ayant pas vu Paris depuis quinze ans, peut ignorer que l'Hôtel des Ambassadeurs Extraordinaires est actuellement à la

Courmont qui avoit été fort répandu dans Paris, me preſenta dans toutes les maiſons où ſa naiſſance & l'amitié lui avoient donné accès. Mon mari ne me vit pas plutôt attachée à une ſociété, qu'il la quitta ; je ne murmurai pas contre lui, mais je déclamai ſecrettement contre l'uſage qui autoriſoit cette conduite. La maiſon où je me plaiſois le plus, étoit celle de la Préſidente d'*Obricourt ;* cette Dame joignoit dans un âge tendre, un eſprit mûr à des connoiſſances variées, qui la rendoient eſtimable ; modeſte quoique belle, elle n'avoit rien d'affecté dans ſes propos, ni dans ſon maintien, & quand elle ne ſe trouvoit pas bien, c'eſt que réellement elle ne croyoit pas l'être, le tableau du mari étoit exactement le contraſte de celui-ci. Le *Préſident* avoit à quarante ans l'étourderie minaudiere d'un fat qui débute à la Cour; ennemi de ſon métier, il laiſſoit à un Secretaire le ſoin de faire ſes extraits, & toujours de l'avis de ceux qui opinoient avant lui, il penſoit bien ou mal ſuivant les connoiſſances de ceux qui le précédoient dans la gazette du jour, il ſçavoit mieux que perſonne ſi *Cidaliſe* avoit quitté le petit Marquis, ou ſi le Commandeur avoit repris *Euphémie*; merveilleux pour les ajuſ-

rue Neuve des Petits-Champs. Cette remarque n'eſt placée ici que pour aſſurer les eſprits foibles, qui trouvant une erreur dans un ouvrage, révoquent tout ouvrage en doute.

ajuſtemens, il n'y avoit pas de *Caillette* dans le Royaume, qui ſçut aſſortir une parure avec plus de goût. *La Maſter & la Gillon*, n'eſſayoient une mode nouvelle que d'après lui ; ces deux femmes étoient les *Boutrai* & les *Duchaps* de leur ſiécle. On prétend que c'eſt d'*Obricourt* qui retrancha les galons qui bordoient les jupons des femmes, & qui leur faiſoient un tort infini, comme celles qui vivoient de mon tems, ont pu l'éprouver.

Mon entrée chez le *Préſident* dérangea l'harmonie qui régnoit dans ſa maiſon ; quoique je n'euſſe pas de part à ce trouble, il ne laiſſa pas que de m'inquiéter : d'*Obricourt* amant heureux de Madame *Quetel* me la ſacrifia, & le Chevalier de *Pervaux*, qui devint le rival du *Préſident*, abandonna Madame d'*Obricourt* qui avoit la foibleſſe de l'idolâtrer. Comme Madame *Quetel & Pervaux*, ont été les principales cauſes des malheurs dont la moitié de ma vie a été remplie, il eſt important que je montre ici ces deux perſonnages, tels qu'ils étoient.

Madame *Quetel* étoit une femme fauſſe, qui, ſe piquant de n'avoir aucun préjugé, affectoit ſur tous les objets une indifférence qu'elle portoit juſqu'à s'eſtimer peu elle-même. Ce point eſt le ſeul ſur lequel elle auroit penſé juſte, ſi elle avoit été ſincere. Outrée dès qu'on humilioit ſon amour-propre, elle mettoit tout en œuvre pour perdre ceux qui ne l'aimoient plus ; méchante avec mé-

thode, ſon expérience dans le genre des noirceurs, avoit ſupléé à l'eſprit que les femmes adroites font preſque toujours entrer dans leurs tracaſſeries; montée d'ailleurs ſur un ton fade & imité, elle n'avoit ni l'adreſſe de ſe cacher, ni le talent de vouloir être quelque choſe. Un homme d'eſprit ſe maſque long-tems; mais le ridicule perce bientôt chez les ſots. Du caractere paſſons à la figure.

Madame *Quetel* étoit d'une taille énorme, qui la rendoit d'autant plus inſuportable, qu'elle jouoit l'*enfant*; des yeux plus hardis que vifs annonçoient un caractere dur, & ne prévenoient point pour ſes mœurs: joignez à ces premiers traits une grande bouche, des dents cendrées, & deux joues épaiſſes qui marquoient un embonpoint bourgeois. Voici le Chevalier, pourquoi faut-il que la Préſidente, une des femmes les plus reſpectables de ſon ſiecle, ait eu la foibleſſe d'aimer un monſtre; jugez ſi j'exagere.

Pervaux étoit un homme dont le courage étoit auſſi ſuſpect que la naiſſance; brave, tous les fanfarons le ſont, il effrayoit par le détail des gens qu'il avoit tués: Gentilhomme du premier ordre, il parloit beaucoup des croiſades, & de ſes ayeux qui ne les avoient jamais vues; faux & modeſte avec les femmes qui n'étoient point affichées, il avoit l'art dangereux de les ſubjuguer, & la baſſeſſe de les ruiner; car *Pervaux* convenoit de bonne-foi, qu'il n'avoit jamais eu

d'autre patrimoine ; audacieux avec les *Caillettes*, il obtenoit, par des menaces ce que le ſentiment ne donne qu'à la délicateſſe ; méchant quand il échouoit ; indiſcret dans le triomphe, la vertu & le libertinage étoient également l'objet de ſes noirceurs ; habitué à profiter de la foibleſſe des femmes pour les ſacrifier à leurs maris, il s'étoit fait un jeu du crime le plus affreux ; ſa réputation enfin dans le monde où il étoit connu, étoit telle, que les femmes qu'il reſpectoit étoient perdues, & on ne reconnoiſſoit le mérite & la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeoit.

Vous devez juſqu'ici m'avoir aſſez connue, pour penſer que l'homme que je viens de peindre, ne me causât d'autres impreſſions que celles qui naiſſent plus encore de l'horreur que du mépris ; auſſi outré de mes dédains, que Madame *Quetel* étoit piquée de l'inconſtance du *Préſident* ; ce couple, ſi digne d'être aſſorti, s'unit pour me perdre, & le malheur voulut qu'il y réuſſit ; ſituation funeſte à mon repos, puiſqu'elle me força de haïr mon mari ! fatiguée d'*Obricourt* & de *Pervaux*, j'avois réſolu de ne plus revenir chez la *Préſidente*, mais ſon caractere de douceur, joint à la crainte de me répandre dans une ſociété nouvelle, me retint auprès d'elle : le Chevalier, qui l'avoit quittée bruſquement, n'avoit plus pour elle les égards que l'on doit au ménagement, plus encore qu'à la politeſſe, & Madame d'*Obri-*

court en paroiſſoit révoltée. Mais différente de ces femmes qui croient que le plaiſir de punir un perfide n'eſt rien, ſi l'on n'a pas une rivale à humilier avec lui, elle tâchoit de s'étourdir ſur ſes chagrins, ſans compromettre même celui qui les lui cauſoit. Madame *Quetel* abandonnée du *Préſident* qu'elle s'étoit donnée, parce qu'il lui falloit quelqu'un, & que d'*Obricourt* faiſoit depuis aſſez long-tems des honneurs dont perſonne n'auroit voulu ſe charger; cette femme qui pardonnoit tout, ôtez le mépris de ſes charmes, traita durement le *Préſident*, & celui-ci inſenſible aux propos de ſon Amante, jouoit le ſentiment, en feignant de n'être occupé que de moi. Cette ſituation qui n'avoit pas échapé à la Préſidente, exigeoit une confidence, & je la lui fis. Moment critique, que j'apréhendois d'autant plus que je le connoiſſois peu. La raiſon & l'amitié triomphoient de mon embarras. Je m'ouvris enfin à Madame d'*Obricourt*, qui reçut cet épanchement avec tout le plaiſir que la tendreſſe inſpire. Je vous eſtime trop, Comteſſe, me dit-elle, pour vous cacher que j'ai aimé éperdument le Chevalier, peut-être même eſt-il cher encore à mon cœur; ſous le maſque de la diſcrétion & de la probité, le traître a abuſé d'une femme foible, que ſa figure avoit déjà ſéduite; toute à l'Amour, je n'ai vu que l'Amant, & ma raiſon s'eſt égarée ſur l'homme; vous m'ouvrez les yeux aujourd'hui, & je commence à profiter de la

ſageſſe de vos conſeils, en vous promettant de ne plus voir le Chevalier. C'eſt le ſervir, lui repliquai-je, il vous croira jalouſe, & ſon amour-propre triomphera. Que m'importe, reprit la *Préſidente*, qu'il trouve dans ce qui doit l'humilier, des reſſources pour ſa vanité ? j'y conſens, mais qu'il ne me voie plus. Je ne me fais point illuſion ſur la foibleſſe de mon cœur : ſi je revoyois *Pervaux*, je pourrois peut-être me rappeller que je l'ai aimé, & j'aurois trop à rougir de ce ſouvenir : pour Madame *Quetel*, continua la *Préſidente*, je l'avois crue juſqu'ici trop bête pour être méchante, vous m'éclairez ſur ſon caractere, & dès ce ſoir ma porte lui ſera fermée; ſeule avec une amie tendre, je trouverai dans un cœur vrai des conſolations que le grand monde n'offre jamais. Senſible aux éloges que Madame d'*Obricourt* me prodiguoit, je lui propoſai de la mener chez la Marquiſe *de Riancé*, c'étoit une femme que le Duc d'*Amerville* m'avoit fait connoître, & où j'avois trouvé une compagnie aſſez bonne; la *Préſidente* accepta ma propoſition avec d'autant plus de plaiſir, que ſans manquer ouvertement à des gens qu'elle craignoit, elle goûtoit l'avantage de s'en débarraſſer; le *Préſident* qui n'étoit pas dans notre ſecret, ne nous ſuivit point, & je me vis heureuſement délivrée de deux importuns; mais hélas ! tandis que je travaillois à aſſurer le repos de mes jours, des ennemis ſecrets avoient juré d'en altérer la douceur

Madame d'*Obricourt*, dont le nom étoit connu, fut reçue de la Marquiſe de *Riancé* avec tous les égards qu'on accordoit alors aux femmes de Robe, qu'on ne prenoit point comme aujourd'hui pour des Etres déplacés dans le grand monde; éloge plus flatteur que les prévenances que l'on accorde aux *Caillettes*, & qui humilie celles qui en ſont dignes, parce que la corruption du ſiecle eſt telle, que le ſexe eſt convcnu de préférer des ridicules impoſans à la vertu modeſte.

Madame de *Riancé* n'étoit plus d'un âge à plaire, & cependant elle plaiſoit; les reſtes d'une figure charmante, beaucoup d'eſprit, une célébrité galante, & un nom fameux dans l'Etat, lui attiroient encore des adorateurs : ſon mari facile vivoit à la campagne chez une fille de Spectacle qui le ruinoit avec économie. La Marquiſe avoit le goût de ſon âge; prévenue pour tous les jeunes gens, elle ſe décidoit au premier coup d'œil, & ſe troublant ſur les mouvemens d'un cœur trop actif, elle croyoit réſiſter à une paſſion, qu'elle s'efforçoit elle-même d'inſpirer; facile en voulant être prude, elle reſſembloit à ces femmes, qui, ſurpriſes de tomber ſi fréquemment, s'excuſent ſur leurs chûtes, en diſant qu'elles croient *qu'on leur a donné un ſort;* propos rebattu qui ne prend pas même dans la Bourgeoiſie. Le Vicomte de *Sanville* étoit un de ces mortels heureux qui avoit *charmé*

la Marquiſe ; & qui l'auroit peut-être aimé, s'il avoit fait des impreſſions moins vives ſur mon ame ; *Sanville* uniſſoit aux agrémens de ſon âge, toutes les vertus qu'une femme prudente peut deſirer dans un amant, c'étoit un ſage ſous les traits de l'amour ; mon cœur vainement combattu ne put réſiſter au Vicomte ; maître de mes ſentimens, avant même qu'il l'eût deſiré, il ſembloit me regarder avec une indifférence qui augmentoit mon trouble & ma paſſion, vingt fois j'aurois voulu lui ouvrir mon ame, & vingt fois mon époux & mon devoir, rendoient, en m'arrêtant, le Vicomte plus aimable à mes yeux.

La Marquiſe qui avoit une loge retenue aux *François*, nous mena au ſpectacle. On donnoit ce jour-là une Tragédie nouvelle, dont le titre m'eſt échapé ; je ſçai ſeulement que c'étoit une piece imitée de l'illuſtre *Racine*. La Cabale, toujours outrée dans ſa critique, crut trouver dans le choix du ſujet une ample matiere à l'exercice d'un métier odieux. Sans vouloir convenir des beautés réelles qui étoient répandues dans cet ouvrage, on refuſa d'aplaudir à des vers que les grands maîtres du ſiecle n'auroient pas déſavoués. On fut juſqu'à reprocher à l'Auteur ſon peu de génie, en l'accablant d'un tas de *petites lettres* clandeſtines qui n'ont jamais obtenu l'eſtime des honnêtes gens, lors même qu'elles ſont bien faites ; pour moi, plus indulgente, je ſoutins que ſes ta-

lens mieux accueillis pourroient un jour lui faire honneur ; j'ignore ſi ma prédiction a été remplie.

Le Vicomte qui répondoit machinalement aux agaceries de la Marquiſe, ſembloit moins indifférent qu'il ne l'avoit été à la maiſon, & ſes yeux ſurpris vingt fois ſur les miens, me firent juger que nos cœurs alloient être d'intelligence ; la crainte que Madame de *Riancé* ne s'en aperçut, m'agitoit un peu ; mais l'amour naiſſant qui ſe plaît dans les alarmes, rioit de ſes propres terreurs. Nous ſoupâmes chez la Marquiſe, qui retint *Sanville* que nous voulions reconduire ; le Comte que je n'avois pas vu depuis trois jours, liſoit dans mon appartement ; ſurpriſe de le voir, je lui demandai quelle bonne fortune me l'amenoit ; en doutez-vous, me dit-il, en affectant un ton tendre ? l'Amour ſeul me conduit ici ! je vous aime véritablement, & vous en ſerez convaincue par le ſacrifice que je vais vous faire ; j'adore *la Lecouvreur*, cette Actrice célebre, qui fait l'admiration de l'Europe m'*idolâtre* ; je l'ai priſe il y a quatre-jours, & je la quitte aujourd'hui ; elle en mourra demain ; *Paris* m'imputera en vain la mort d'une Comédienne, que les graces de *Zenéide*, & les emportemens d'*Ariane*, ne remplaceront jamais : mon excuſe eſt dans vos yeux, & je braverai toute la terre ſous de tels auſpices. J'ignorois, répondis-je froidement, que le ſacrifice que vous voulez

me

me faire fut d'une si grande importance ; & j'avois cru jusqu'ici qu'il y avoit des especes de femmes, qui ne pouvoient plus être sacrifiées pour l'avoir trop été. *La Lecouvreur* a des talens que j'admire, je conçois même qu'à votre âge on peut se laisser séduire par une Actrice aimable ; mais on doit cacher un goût qui est avili * ; un ridicule cesse de l'être dès qu'il est ignoré. Vous voyez que vous vous manquez essentiellement, en affichant une passion que la décence proscrit ; mais c'est me manquer encore plus, que de vouloir me faire partager une faute qui vous humilie. Que pensera-t-on de vous à la Cour, quand on sçaura que livré au char d'une Comédienne, vous vous donnez pour rivaux . . ? Je m'arrête ; votre air consterné me répond de vos sentimens, & je ne veux point profiter de mes avantages, en vous reprochant une conduite que vous semblez désavouer. *Courmont* répandit des larmes ; moment heureux ! sembliez-vous m'annoncer le plus grand des malheurs ? Li-

* Les tems varient, & chaque siecle a ses usages ; ce qui étoit capable de perdre un honnête homme il y a quarante ans, l'illustre aujourd'hui ; un Seigneur prend une fille de spectacle qui le ruine & qui le hait, dans la seule vue de se faire un nom. On a une maîtresse, uniquement pour que le public le sçache ; les Actrices sont des affiches publiques qui annoncent l'état de la fortune des particuliers.

vrée aux careſſes de mon époux, je ne pus perdre de vue le Vicomte : ſon image preſente ſans ceſſe à mes yeux, ajoutoit au ſuplice de mon cœur : que faire dans une poſition auſſi perplexe ? Mes conſeils avoient déterminé Madame d'*Obricourt* à ne plus voir *Pervaux*, quoique *Sanville* fut auſſi eſtimable que l'autre l'étoit peu ; je penſois trouver dans le cœur de cette amie des armes contre moi-même, c'eſt dans cette idée que je pris le parti de lui écrire un billet, dont voici les termes :

Préparez-vous, ma chére Préſidente, à combattre un penchant dangereux, qui deviendroit l'oprobre de mes jours, ſi j'oſois m'y arrêter ; j'aime le Vicomte de Sanville, *& je crois que les vœux de mon cœur n'ont fait que prévenir les ſiens : il m'aime ou je m'abuſe ! mais quoi qu'il puiſſe être, c'eſt à vos conſeils à réprimer une ardeur criminelle, l'amitié doit nous ſauver des dangers de l'amour. Adieu.*

Ce billet étoit à peine parti, que je reçus une lettre de Madame d'*Obricourt* ; quel fut mon étonnement d'y lire ce qui ſuit !

C'eſt dans le ſein de l'amitié que je veux dépoſer les ſecrets de l'amour ; vos ſages avis m'ont fait triompher d'une paſſion qui me deshonoroit ; n'en parlons plus je déteſte Pervaux *autant que j'aime* Sanville *; le mot eſt lâché, & je ne rougis pas d'un goût dont je n'ai point de ſuites fu-*

nestes à craindre. Je pense avoir assez pénétré les sentimens du Vicomte pour croire qu'il m'aime, si ce n'est point une illusion, ma chere Comtesse, venez me vanter mon bonheur, & aplaudir à des feux qui seroient purs, si la vertu pouvoit les avouer. Bonjour.

Il faut connoître, la vertu, l'amour & l'amitié pour sentir à quel excès de douleur la lettre de la Présidente me livra ; inquiete pour moi, alarmée pour elle-même ; la crainte & le désespoir entroient tour à tour dans mon ame quand je confrontois le billet de Madame d'*Obricourt* avec celui que je venois de lui écrire, je trouvois une rivale dans une amie, & la Présidente, redoutable à mes yeux sembloit me percer le cœur, en m'arrachant un homme que je voulois fuir il y avoit un quart-d'heure ; & qui ne me devenoit cher que par des sentimens de jalousie. Revenue de ces premieres idées, je m'occupai de la réponse que je ferois à la Présidente ; mais sa position qui avoit sans doute été égale à la mienne, ne lui ayant pas permis de me répondre, je suivis son exemple, & je renvoyai son laquais.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre l'après midi, je voulus rester chez moi ; mais quand je pensois que la Présidente jouiroit sans crainte du plaisir de voir le Vicomte, je changeois cette résolution, & prête à lui disputer sa conquête, mon devoir me retenoit ; cette perpléxité étoit trop cruelle

pour que j'y réfiftaffe plus long-tems ; j'envoyai un de mes gens à l'Hôtel d'*Obricourt*, & on me raporta que la Préfidente venoit de fortir avec le Vicomte. A cette nouvelle fatale la fureur dont j'avois jufqu'ici ignoré les mouvemens, fe fit connoître dans mon cœur ; Madame d'*Obricourt* me parut une femme odieufe, qui ne s'étoit mafquée jufqu'ici que pour me tromper mieux ; & me livrant contre elle à des mouvemens impétueux, j'aurois voulu l'immoler dans les bras même du Vicomte ; tantôt tournant ma rage contre *Sanville*, je m'efforçois de me le repréfenter comme un monftre odieux ; mais plus je voulois le haïr, plus fon mérite prenant le deffus, forçoit mon cœur à lui céder, & ma colere faifoit bien mieux fon éloge qu'un état tranquille ; j'ordonnai qu'on mit mes chevaux, & qu'on me menât chez la Marquife de *Riancé*, que je trouvai feule occupée à faire un piquet avec d'*Amerville*. Mon trouble n'échapa point au Duc, me croyant peu fufceptible des fentimens qui me dévoroient, il l'attribua aux chagrins qu'il penfa que *Courmont* me caufoit ; la Marquife qui étoit femme, jugeoit toutes fes amies à la rigueur, elle foupçonna que l'amour avoit part à mon trouble, & la crainte qu'elle avoit que je ne lui enlevaffe fa conquête, lui perfuada que le Vicomte étoit l'objet de mes inquiétudes. Le nom de *Sanville* qui lui échapa vingt fois, me fit rougir, & elle s'en aperçut ; la crainte d'être troublée me

jettoit dans une ſituation embarraſſante qui me rendoit la femme du monde la plus gauche. Plus j'affectois d'être tranquille, moins je le paroiſſois ; inquiéte & déconcertée, je faiſois à d'*Amerville* cent queſtions ridicules ſur ſon jeu. La Marquiſe, auſſi émue que moi, ſourioit malignement, en me reprochant des diſtractions, dont elle m'annonça qu'elle pénétroit la cauſe. Le Duc interdit de ma ſituation eſſayoit de me remettre ; & il alloit y réuſſir, quand le Chevalier de *Pervaux* entra avec Madame *Quetel* à qui il donnoit la main. Plus troublée de la vue de ces deux perſonnages, que des mouvemens ſecrets de mon cœur, je voulus ſortir ; mais le *Duc* me retint, & me fit eſſuyer l'ennui de la converſation la plus impudente. Eh bien, dit le *Chevalier*, en ſe jettant ſur un fauteuil, le pauvre *Vicomte* eſt donc mort ? quoi mort ! s'écria la *Marquiſe* effrayée ; autant vaut, répondit *Pervaux*, puiſqu'il aime Madame d'*Obricourt*, & qu'il n'en rougit point ; ce propos me paſſe, repartit d'*Amerville*, la Préſidente n'eſt-elle pas votre amie ? *Comme cela*, reprit le *Chevalier*, mais pas aſſez pour que je taiſe des choſes qui peuvent devenir très-plaiſantes par la tournure que je leur donnerai. Eh, où avez-vous apris cette paſſion nouvelle dont vous nous parlez ici, repartit la *Marquiſe* ? où Madame, répondit le *Chevalier* ? à *l'Opéra*, exactement où ce couple heureux eſt actuellement en bonne fortune, dans une des troiſiemes ; vingt

lorgnettes fixées ſur eux, leur annonce la ſurpriſe de tout *Paris*, mais le Vicomte tranquille, oublie les bontés que des femmes du premier mérite ont eues pour lui, & ne voit que ſa reſpectable Préſidente d'*Obricourt*; ſi j'en crois Madame *Quetel* qui le connoît exceſſivement, il verra cela ſans étonnement; mais le public qui n'aime point à voir perpétuer les foibleſſes d'une femme qui ne dévroit plus avoir que des arrangemens de convenance, va médire à ſon aiſe; je ſortois à peine du Théâtre Italien, où les plaiſanteries ont commencé, que volant aux foyers des François, j'ai entendu un nouveau *perſiflage*, qui démonta le pauvre Vicomte; & feroit mourir la Préſidente; ſi elle n'étoit pas éternelle; le Vicomte eſt aimable, reprit la peſante Madame *Quetel*, mais s'il vouloit faire une infidélité, il devoit mieux choiſir, des femmes plus jeunes & plus jolies que la *Préſidente* l'auroient occupé avec plaiſir : Madame de *Courmont* ne penſe-t-elle pas comme moi? Non, Madame, lui répondis-je ſéchement, une femme vertueuſe n'a point de paſſion de la nature de celles dont vous parlez; vous traitez fort mal ces deux Dames, répartit impudemment le Chevalier, ſi vous faites conſiſter la vertu à n'aimer qu'un triſte mari ou ce qui revient au même à n'aimer rien; je vous croirai, puiſque vous l'exigez, la ſeule femme reſpectable du Royaume, je ſuis même ſûr que la Marquiſe parieroit pour moi, ſi je diſois du monde entier; ma-

réputation, repris-je, qui ne dépend que de mes actions, ne sera jamais flétrie par des propos indécens ; je crois toutes les femmes soumises à leurs devoirs, & je n'en excuse aucune ; il en est de fort vertueuses, qui peuvent avoir une foiblesse ; mais rentrées dans leurs devoirs au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir, elles ne sont que plus estimables ; il en est aussi, & je le dis à regret, qui, livrées sans honte à un penchant criminel, ne comptent leur bonheur que par la liste de leurs amans ; accoutumées à sacrifier la décence au plaisir, le sentiment les gêne, & un amant délicat les fatigue. Vous convenez qu'il est de ces femmes, répondit le Chevalier en fixant Madame *Quetel ;* je conviendrai seulement, reprit-elle, qu'une conversation morale m'excede, & que les réflexions ne vont qu'à une femme de cinquante ans ; elle est singuliere, répondit *Pervaux*, en déclamant contre les réflexions, elle veut nous prouver qu'elle tombe dans ce ridicule ; car enfin, je me picque d'avoir une mémoire... très-ingrate, reprit Madame *Quetel.* Mais sur-tout, Chevalier, rien qui ait l'air d'une Epigramme contre ses amies ; c'est pour vous obéir, que je ne dis pas que vous êtes extrêmement sensée, repartit *Pervaux*, je vous aime d'ailleurs prodigieusement, & vous le sçavez ; vous ne devez l'estime que j'ai pour vous, repartit Madame *Quetel*, qu'à la bonté de votre caractere ; doux & indulgent,

vous n'êtes ni médiſant ni cauſtique, & c'eſt par-là que vous me plaiſez; il eſt vrai, reprit *Pervaux*, que je hais la ſatyre, & que je me ſuis fait dans tous les tems un devoir de reſpecter l'Univers; on s'en aperçoit, dit la Marquiſe, & je trouve l'eſtime de Madame, placée on ne peut pas mieux. Le Duc, ennuyé d'une converſation où le bon ſens & la vertu ſouffroient également, propoſa une partie de jeu; on alloit ſe placer, quand on annonça la *Préſidente* & le *Vicomte*; je rougis en entendant prononcer leurs noms, le Chevalier s'en aperçut, & il alloit ſe diſpoſer à m'en faire une mauvaiſe plaiſanterie, ſi je ne lui euſſe impoſé ſilence par un regard où le mépris étoit peint.

Madame d'*Obricourt* vint m'embraſſer en me faiſant des reproches de ce que j'étois ſortie ſans elle; le Vicomte, les yeux fixés ſur moi, dit beaucoup de mal de l'Opéra, langage rebattu ſur le genre lyrique, que j'attribuai plus à l'ennui général, qu'à des ſentimens particuliers: *Pervaux* qu'on agaçoit devint modeſte; ce qui étonnera, c'eſt qu'il n'en fut que plus ſot; le Vicomte ſur lequel il s'étoit aviſé de parler jadis, lui avoit impoſé ſilence d'une façon aſſez diſgracieuſe, & le brave *Pervaux* étoit tranquille, au moins quand il étoit ſous les yeux d'un homme qu'il devoit reſpecter. Contraint de faire treve à ſon *perſiflage* il s'aprocha de moi, & il eſſaya de me dire des choſes tendres que je reçus avec dédain: Madame *Quetel* qui ne

craignoit perſonne, le badina ſur ſon ton, & je les mépriſai tous les deux.

La Marquiſe qui regardoit *Sanville* avec indignation, propoſa d'aller aux *Tuilleries*, nous montâmes en carroſſe, à peine eûmes-nous paſſé le Quai, que nous nous reſſouvînmes que cette promenade n'étoit point celle du jour ; nous paſſâmes au Cours : ennuyés de n'y voir perſonne, le Vicomte nous engagea d'aller à *Auteuil*, ſous le prétexte de voir quelques embelliſſemens qu'il venoit de faire dans ſa petite maiſon ; *Pervaux* & Madame *Quetel*, que *Sanville* avoit invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande, refuſoient ſous le prétexte qu'ils alloient ſouper à *Vaugirard* dans la petite maiſon de mon mari, que je ne connoiſſois point, ce couple odieux nous quitta, & le calme rentra dans la ſociété. On a beau dire que les méchans ne ſont point à craindre, victime de leurs traits, j'ai toujours eu lieu de les redouter ; le mépris dont la voix publique les charge, peut les humilier, mais il ne les corrige pas, & ſi leurs noirceurs ne portent pas atteinte à notre réputation, elles troublent du moins le repos de notre vie. Dégagée du ſoin de m'obſerver devant des gens que je craignois, je n'en eus d'autres que de tâcher de démêler les ſentimens de la Préſidente & du Vicomte, les regards de *Sanville* toujours attachés ſur les miens, ſembloient m'aſſurer que je l'avois rendu ſenſible ; & l'air ſerein de Madame d'*Obricourt*,

qui me fixoit en fouriant, vouloit me dire ; que, maîtreffe d'elle-même, elle me cédoit l'objet de fes vœux ; arrivés à *Autéuil*, nous trouvâmes un foupé fin que le Vicomte avoit fait préparer dans fa petite maifon ; occupé à donner des ordres, nous faisîmes l'inftant que d'*Amerville* fe promenoit dans le Parc avec Madame de *Riancé*, pour nous entretenir la Préfidente & moi ; eh bien, me dit, en foupirant Madame d'*Obricourt*, qu'allez-vous penfer d'une amie qui devient votre Rivale ? depuis ce matin j'ai fait tous mes efforts pour dompter une paffion qui m'alarme ; mais toute à l'aimable *Sanville*, j'ai ofé oublier que vous m'étiez chere pour ne penfer qu'à lui ; *je l'idolâtre*, que dis-je ? *je l'idolâtre*, & votre amour pour lui n'a fervi qu'à augmenter un feu qu'il auroit dû éteindre ... Outrée d'un aveu qui me perçoit le cœur, je feignis d'aprouver fon goût, & je voulus lui perfuader que, pouvant commander à des feux indifcrets, j'avois réprimé une flamme dont les fuites m'avoient effrayé ; le ton avec lequel je me défendis, ne fit pas illufion à la Préfidente, elle s'aperçut que j'aimois le Vicomte ; mais affez adroite pour perfuader qu'elle me croyoit, elle fe jetta à mon cou, en me jurant que rien ne manquoit au bonheur de fa vie, puifque fans déplaire à l'amitié, elle pouvoit aimer le Vicomte. *Sanville* nous rejoignit après cette confidence, & nous nous promenâmes tous les trois, jufqu'à ce que le Maître-

d'Hôtel annonçât qu'on étoit ſervi ; le Vicomte, en me donnant la main pour deſcendre de la terraſſe, me laiſſa un billet que je lus dans l'antichambre, c'étoit une déclaration tendre qui confirmoit mes premieres idées : tranquille alors ſans affectation, j'eus un plaiſir ſecret de l'erreur dans laquelle la Préſidente étoit ; une ſeule réflexion venoit m'alarmer ; le Vicomte, me diſois-je, eſt peut-être un fourbe qui trompe la Marquiſe, la Préſidente & moi ; ce ſentiment injuſte ne tenoit point contre mon cœur, ou pour mieux dire encore contre le caractere de *Sanville* ; incapable d'abuſer une femme, il m'aimoit puiſqu'il me l'avoit dit.

On n'étoit pas encore à table qu'un laquais demanda ſi M. *de la Turmelle* pouvoit entrer ; très-volontiers, ſi ces Dames le trouvent bon, répondit le Vicomte ; l'homme qu'on nous annonce eſt un bel eſprit qui nous amuſera peut-être. Ah, je connois fort *la Turmelle*, repartit le Duc, c'eſt un Auteur très-agréable quand il a digéré. Le Poëte entra avec l'air aiſé d'un homme de bonne compagnie, il embraſſa le Vicomte qui s'éloigna en en vain, & prit la main du Duc qui ne la lui preſenta pas.

Aſſis près de Madame de *Riancé*, il lui dit avec un air diſtrait de fort jolies choſes, & mangeant avec attention, il laiſſa pendant une heure un champ libre à la compagnie. D'*Amerville* qui connoiſſoit le Poëte, voulut s'en divertir, & pour le faire ſans l'offenſer,

il mit adroitement la converſation ſur le *Théâtre*. Cet inſtant fut ſaiſi de la part du Poëte avec un enthouſiaſme qui ne contribua pas peu à nous procurer l'amuſement que le Duc avoit imaginé.

La Turmelle nous demanda la permiſſion de lire le premier Acte de ſa Tragédie, intitulée *le Débordement du Nil*, que l'Auteur utile & laborieux des *Tablettes Dramatiques*, a oublié d'inſérer. Voyez *Beauchamps*, édition de *Veniſe*, 1724.

Cette Piece commence par un monologue fort intéreſſant, où le Nil apoſtrophant les digues qui l'environnent, veut forcer ſon lit pour aller inonder l'Armée du *vieux la Montagne*, qui couvroit la campagne de *Damiette*. Je n'ai retenu de cette tirade ingénieuſe qu'un ſeul vers, dont la vérité & l'harmonie m'ont frapée.

Digues qui m'enfermez, fendez-vous à mes cris.

Après la lecture de cet Acte, qui nous amuſa autant qu'une Tragédie moderne, nous reprîmes le chemin de *Paris*, où nous arrivâmes à une heure.

D'*Amerville* me remit chez moi, je penſai que le Comte, qui n'étoit point rentré, coucheroit dans ſa petite maiſon, & je me retirai dans mon apartement, où le Vicomte, toujours preſent à mon eſprit, me tint occupée juſqu'à l'inſtant que mes ſens apeſantis ſe plongerent dans un repos tranquille.

Heureuſe ſécurité ! devois-tu m'annoncer le moment le plus affreux de ma vie !

Je dormois depuis une heure, quand le Comte entra dans ma chambre, le bruit de mes rideaux, tirés avec violence, m'éveilla en ſurſaut ; mais que vis-je ? mon mari les yeux étincellans de colere, m'ordonna de me lever ; je vous obéirai, lui dis-je, mais calmez au moins mes alarmes, en m'aprenant d'où peut naître le courroux qui éclate dans vos regards ; une perte conſidérable vous oblige-t-elle à fuir, où forcé de quitter *Paris*, pour vous ſouſtraire aux fuites d'une affaire malheureuſe, allez-vous chercher ſous un autre Ciel le repos que vous ne connoiſſez pas ici ? Non, Madame, vous ſeule troublez la tranquillité de mes jours, & c'eſt à vous ſeule à expier vos fautes ; je reſte & vous partez... Ah ciel ! lui dis-je, en l'interrompant, quelle faute ai-je donc commiſe, parlez & aprenez-moi mon crime ; vous le connoiſſez, ingrate, reprit *Courmont* ; & je voudrois, qu'enſéveli avec une épouſe perfide, il me cachât ma honte & mes ennuis ; plus de propos, un fiacre vous attend à la porte de cet Hôtel, habillez-vous & fuyez pour toujours un mari que vous avez deshonoré. Immobile à ce diſcours, je tombai évanouie, le Comte apella *Bernon*, & tous les deux me rapelloient à la vie : hélas ! que ne me laiſſoient-ils plutôt périr dans ma foibleſſe ! pitié cruelle, que tu vas me cauſer de larmes ! mes yeux rendus à la

lumiere ſe jettoient ſur mon époux; mais le cruel, inſenſible à mes prieres, ne vouloit jamais m'aprendre le motif de ſes plaintes. *Bernon*, qui m'habilla, eut ordre de me ſuivre. Prête à quitter le Comte, je me jettai à ſes genoux, que je baignai de mes pleurs; cette démarche humiliante n'émut point ſon cœur, & livré à ſa ſeule fureur, il eut la barbarie de me refuſer d'embraſſer mon fils qui, depuis deux mois, étoit arrivé de *Dijon*; inquiete & tremblante, je traverſai la cour de l'Hôtel, eſcortée par quatre hommes armés, qui me jetterent avec dureté dans un fiacre où *Bernon* monta; où ſuis-je, juſte ciel, m'écriai-je en pleurant! où me conduit-on? clameurs inutiles! la dureté de mon mari avoit paſſé dans l'ame de mes conducteurs; & ces Barbares me refuſoient juſqu'à la liberté de me plaindre.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME,

ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME,

ET PUBLIÉS

Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
Deſp. Sat. des F.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez H. CONSTAPEL, Libraire.

M. DCC. LXIII.



MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FEMME.

SECONDE PARTIE.



Eſeſpérée & mourante, j'arrivai après un quart d'heure de marche au *Bon-Paſteur*, ſéjour odieux où l'innocence eſt confondue avec le crime; l'Exempt de l'eſcouade qui m'avoit accompagnée, remit à la ſupérieure de cette maiſon une lettre de cachet; je frémis quand j'entendis prononcer mon nom, juſques-là j'avois pu me perſuader que le caprice ou la jalouſie du *Comte*, me reléguoit dans un Cloître, où ſon projet étoit que je paſſaſſe mes jours, mais l'Ordre du Roi, le nom de ſes Miniſtres me firent naître d'autres idées, & je m'imaginai que quelque en-

nemi ſecret m'avoit noircie dans le cœur de mon époux.

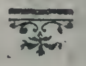
Une des filles de cette maiſon me conduiſit dans une chambre obſcure, & me fit ſentir avec beaucoup de dureté, qu'elle étoit d'une complaiſance extraordinaire. *Bernon*, qui ſembloit accablée ſous le poids de mes malheurs, demanda la Supérieure ; mais on lui fit entendre qu'une grace pareille s'accordoit difficilement, & je fus forcée d'eſſuyer tous les mauvais traitemens auxquels le libertinage eſt expoſé dans ces ſortes de maiſons.

Je me rapellai en vain la conduite que j'avois tenue pendant mon ſéjour à *Paris* ; je n'avois aimé que le *Vicomte* ; la Préſidente d'*Obricourt* avoit été la ſeule qui fut informée de mes ſentimens pour *Ranville*, & peut-être ſa propre tranquillité l'avoit engagée à me trahir ; idée fauſſe qui tomboit d'elle-même, quand je réfléchiſſois que le Roi étant alors à *Villers-Cotteret*, dans la maiſon de ce grand Prince, l'ami des Arts & le ſoutien de l'état, mon mari n'avoit pu obtenir dans ſix heures la Lettre de cachet qu'on avoit remiſe au *Bon-Paſteur*, & qui d'ailleurs m'avoit parue datée de la veille. Que faire ? que penſer ? l'inſenſibilité & le déſeſpoir m'alarmoient également. Souffrir mes maux avec indifférence, c'étoit afficher un Stoïciſme dont mon cœur n'étoit pas capable de ſoutenir l'idée ; me livrer aux fureurs qui ſuivent ordinairement une douleur vio-

lente & inattendue, c'étoit chercher une consolation dans l'excès des maux. *Bernon* employa vainement tous ses soins pour remettre le calme dans mon ame agitée : incertaine, je passois avec une rapidité égale, du trouble à la fureur, & de la fureur à la crainte. Ma Femme de Chambre alarmée de cet état, exigea que je me couchasse ; je me rendis à ses instances, mais je n'en fus pas plus heureuse ; des songes lugubres vinrent déranger mon sommeil, & je passai la nuit la plus affreuse ; le jour ne fut pas plus heureux pour moi, confondue avec toutes ces femmes dont le crime gravé sur leur front, annonce l'infâmie, on me crut aussi coupable qu'elles, & je fus contrainte de mener le même train de vie ; j'étois, à la Priere publique, apuyée sur *Bernon*, qui n'avoit d'autre soin que d'essuyer mes larmes, quand une jeune personne, qui vit que je me trouvois mal, vint m'offrir ses secours. Quelle fut ma surprise de reconnoître la mere *Sophie* ! cette même Religieuse à laquelle j'avois été attachée aux *Ursulines de Dijon*, *Sophie* éperdue, tomba entre les bras de *Bernon*, je ne revins de mon évanouissement, que pour la tirer de celui dans lequel elle étoit ; je la rapellai par mes secours à une vie que nous aurions été heureuses de perdre alors. Occupées à nous arroser mutuellement de nos larmes, nous eûmes la consolation d'intéresser les témoins de ce spectacle touchant ; la Supérieure même, informée que *Sophie*

méritoit par sa naissance une sorte de considération, quitta la dureté attachée à son état, & permit au sortir de la Priere, que nous nous entretinssions ensemble. Arrivées dans ma cellule, mon premier soin fut de calmer les inquiétudes de *Sophie*, en lui annonçant que vertueuse encore, je ne devois l'ignominie, à laquelle j'étois exposée, qu'à la rage d'un mari insensé, ou à la fureur de mes ennemis; en effet, je cherchois en vain le motif de cette retraite indigne; inflexible pour moi-même, je me jugeois à la rigueur, mais je ne trouvois que le *Comte* de coupable.

Sophie, l'infortunée *Sophie*, me rapella, en gémissant, la promesse qu'elle m'avoit faite, il y avoit deux ans, de me raconter les événemens sinistres de sa vie; croyois-je alors, s'écria-t-elle, en se jettant dans mes bras, que je m'en acquitterois dans cette demeure affreuse? quel destin odieux m'a traînée dans ce cachot? suis-je coupable? ou mes parens sont-ils criminels? jugez-moi, Madame, mais que l'amitié ne prononce point; l'innocence n'a pas besoin de l'apui de la prévention.



✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

HISTOIRE DE SOPHIE.

MOnſieur *de Verbois*, mon pere, étoit Grand *Sénéchal de Beaune*, deux freres & moi formions toute ſa famille, veuf à trente ans, notre éducation fut confiée à une vieille gouvernante, c'eſt-à-dire, que nous fûmes très-mal élevés ; mon pere qui n'avoit jamais aimé ſa femme, ne ſentit point pour ſes enfans cette tendreſſe que le ſang & la nature doivent inſpirer : du moins le Chevalier de *Verbois* & moi, fûmes les victimes de ſon indifférence ; l'aîné parut ſeul jouir de ſon amitié, avantage heureux, plus précieux à mon cœur qu'une vaine fortune que je ne lui enviois point ! Mon frere cadet, que j'ai nommé le *Chevalier*, porté dès l'âge de cinq ans dans la maiſon d'un Curé de campagne, où, ſous le prétexte de l'inſtruire, on travailla à l'oublier, ne reparut plus à la maiſon paternelle ; époque funeſte qui entraîna les malheurs de ma vie. Seul avec le Baron de *Verbois* (c'étoit mon frere aîné) je me flattois de partager le cœur de mon pere, mais mon eſpoir étoit frivole ; la nature chez lui étoit muette, c'étoit moins la tendreſſe que la vanité qui le portoit à regarder mon frere

avec plus de bienveillance : les aînés de famille, à qui le ſoin de ſoutenir l'éclat des Maiſons eſt confié, profitent ſouvent de la fortune de leur pere, ſans avoir joui de leur amour. Le *Baron*, que M. de *Verbois* vouloit revêtir de ſa charge, fut élevé auſſi-bien qu'on peut l'être dans une petite Ville de Province ; il eut un Précepteur plein de probité & de bêtiſe ; mon frere prit l'eſprit de ſon maître, & le *Baron* a toujours été le plus vertueux, le plus dur & le plus ſtupide de tous les hommes ; qualités préférables à un eſprit brillant & corrompu ! Eſclave de ma gouvernante, je ne penſois que par elle ; peut-être même me ſerois-je toujours aſſujettie à ce maître, ſi un fier tyran n'eût uſurpé ſes droits. Le jeune d'*Argis*, c'eſt ainſi qu'on nomme celui qui fit le premier connoître l'amour à mon cœur, triompha de mes ſentimens, & me fit oublier les préceptes de ma *Duegne* : accoutumée à voir d'*Argis* chez une de ſes parentes, qui étoit mon amie intime, je me fis une néceſſité de ce plaiſir, & mon cœur ſéparé de l'objet de ſes vœux, étoit en proie aux alarmes ; jugez par mes ſentimens de ceux de d'*Argis* ; plus épris que moi-même, il ſembloit ne vivre que pour m'aimer, & ſon amour pur & reſpectueux ne tendoit qu'à le rendre heureux, en faiſant le bonheur de mes jours. D'*Argis* étoit le fils unique d'un Négociant qui jouiſſoit, avec une fortune brillante, de la réputation rare d'honnête homme ; ſon bien qui pou-

pouvoit le raprocher de moi, l'enhardit à ſolliciter ſon pere à demander ma main; d'*Argis* aimoit ſon fils, & la démarche qu'il ſouhaitoit eut lieu; le *Sénéchal*, outré de la prétendue témérité du Négociant, mépriſa ſa recherche, & me déclara qu'il ne falloit pas que je ſongeaſſe à me marier; ignorez-vous, me dit M. de *Verbois*, que chez nous autres Gens de condition, les cadets doivent être ſacrifiés à l'aîné? le *Chevalier* qui n'a pas beaucoup d'eſprit ſera Abbé, un peu de fauſſeté & d'intrigue ſupléra au mérite; pour vous qui, de tous les états de la vie, n'en avez qu'un à prendre, vous ſçavez que le Couvent eſt votre patrimoine, mais comme je ſuis un bon pere, je vous laiſſe le choix du Monaſtere; le cloître, indépendamment de la néceſſité qui vous y attache, eſt le ſeul parti qui vous convienne, & vous y ferez un grand chemin, ſi les Religieuſes ont toujours le même goût pour le babil & la curioſité. J'imputai ce trait de critique au peu de tendreſſe de mon pere, & je lui aſſurai, en pleurant, que, ſoumiſe à ſes ordres abſolus, je n'attendois que l'inſtant de les exécuter. Mon départ pour *Dijon*, où l'on devoit me conduire, malgré le choix qu'on m'avoit laiſſé, fut fixé au l'endemain; d'*Argis*, qui en fut informé par ſa parente à qui j'avois été faire mes adieux, ne prit conſeil que de ſon amour, & livré tout entier à la violence de ſa paſſion, il forma une réſolution qui, en juſtifiant la tendreſſe de ſes ſen-

timens, devoit faire le malheur de son amante; un laquais de mon pere qu'il avoit gagné, lui facilita l'entrée de la maison, caché dans l'armoire d'une chambre, où j'avois coutume de me retirer pour régler la dépense de la maison, il attendit l'instant que j'y fusse arrivée, & se jettant à mes genoux, il me peignit, avec les couleurs les plus vives, la tyrannie du *Sénéchal*, l'horreur du cloître, & l'excès de son amour. Son discours qui n'avoit fait que trop d'impression sur mon cœur, fut terminé par un mariage clandestin qu'il me proposa. Malgré l'excès de mon amour, je rejettai ce projet avec indignation. Quoi, lui dis-je ! seriez-vous assez bas pour souffrir que, livrée aux erreurs d'une passion dangereuse, je cherchasse dans un nœud secret, l'ignominie qui suit le crime ? je vous aime, d'*Argis*, & j'ose l'avouer, mais si, pour vous rendre heureux, il falloit sacrifier les bienséances, je sçaurois en imposer à mon cœur, ou s'il vouloit devenir le maître, j'immolerois sans crainte une vie odieuse; aimons-nous, mais qu'une conduite criminelle ne nous fasse point rougir de nos feux !.... Aimons-nous, reprit d'*Argis* ? ingrate ! qu'osez-vous dire ? séparée demain pour toujours de l'amant le plus tendre, penserez-vous à moi dans votre solitude ? & quand vous pourriez me justifier que je vous occuperois uniquement, que retirerai-je d'un sentiment infructueux ? les regrets, le suplice de vos jours & des miens, en seroient

les ſeuls fruits; croyez-moi, chere *Sophie*, ajouta-t-il en ſerrant tendrement mes mains, qu'il baignoit de ſes larmes, fuyez avec moi, une démarche ſuſpecte eſt rectifiée par une union ſacrée, c'eſt à ce prix ſeul que je veux vous poſſéder ; c'en eſt trop, repartis-je, connoiſſez-moi mieux, d'*Argis*, & ſçachez que je ne ſuis point de ces filles qui, voulant ſe faire illuſion ſur une conduite hazardée, cherchent dans l'avenir une excuſe aux dangers preſens, tout enlevement eſt criminel ; celle qui s'y livre n'a jamais connu que l'ombre de la vertu ; toute à ſon penchant, elle n'a diſtingué pour le ſatisfaire, ni le crime, ni les moyens permis, en vain un mariage autoriſé vient paſſer l'éponge ſur ſa démarche, les premieres impreſſions demeurent, & l'aurore de nos jours décide du reſte de notre vie ; eſt-ce injuſtice ? eſt-ce raiſon ? non, c'eſt un préjugé reçu, & les préjugés ſont les tyrans de l'homme.

D'*Argis* ſe leva en me jettant un regard furieux & ſortit ; le *Sénéchal* qui ne l'avoit pas vu deſcendre, monta dans mon apartement, il m'annonça que ſes ordres étant donnés pour partir demain à la pointe du jour, il falloit que je me retiraſſe de bonne heure. L'envie que j'avois de cacher mon trouble, me fit ſaiſir ce conſeil avec avidité : & toute occupée de d'*Argis*, je paſſai la nuit à douter ſi la démarche qu'il venoit de faire, ne devoit pas l'éloigner de mon cœur, le jour parut, je montai en chaiſe avec mon

pere qui vouloit lui-même me remettre entre les mains de la Supérieure du Monaſtere qu'il avoit choiſi : impatiente de dévorer mes chagrins au fond du cloître que je déteſtois, cependant je demandois à chaque inſtant ſi nous arrivions bientôt, mais le deſtin qui me pourſuivoit, avoit réſolu qu'avant mon entrée au couvent, je paſſerois par des épreuves cruelles ; nous ſortions à peine de *Nuits*, quand, pour racourcir notre route, nous prîmes le chemin d'un bois qui eſt à gauche de la chauſſée : il y avoit une demie heure que nous marchions dans cette Forêt, lorſqu'un homme à cheval & maſqué, tira à quinze pas de notre chaiſe, un coup de piſtolet au cocher, qui tomba ſans vie, & ce fut le ſignal de l'effroi ; cinq hommes, dans le même équipage que le premier, nous entourerent : mon pere les prit pour des voleurs, leur offrit ſa bourſe, un d'eux s'en ſaiſit, mais ſon camarade, indigné ſans doute de cette action, lui brûla la cervelle à l'inſtant, & rendit l'argent au *Sénéchal*; revenu de ſa premiere idée, M. de *Verbois* qui ne doutoit plus que ces hommes ne fuſſent des raviſſeurs, leur demanda ce qu'ils ſouhaitoient ; votre fille, répondit un d'eux, je l'aime, je veux l'épouſer, conſentez à mon bonheur, ou renoncez à la vie ; l'alternative alarma l'auteur de mes jours : mais j'oſe le dire, auſſi ſenſible à la vie qu'à l'honneur de ſa fille, il répondit qu'il alloit me livrer pourvu que j'y conſentiſſe ; il connoiſſoit mes ſentimens ; d'*Argis* qui crut ſon bon-

heur assuré se démasqua, mais indignée de la bassesse de son action, je lui déclarai que, quand même mon pere ne voudroit point risquer ses jours pour sauver ma vertu, je me verrois immolée avant que de la perdre. D'*Argis* qui ne se laissoit guider que par une fureur opiniâtre, me fit descendre le pistolet à la main de ma chaise, tandis qu'un de ses complices suivoit le *Sénéchal* avec les mêmes précautions : enfermés tous les deux dans une caverne obscure, j'avois pris vingt fois la résolution d'attenter à mes jours, si l'espoir de sauver mon pere ne m'eût arrêté.

Après une heure de séjour dans cette demeure affreuse, les ministres du crime de d'*Argis* nous traînerent dans l'endroit le plus épais de la Forêt, & là j'apris la sentence odieuse, que le plus infâme & le plus abominable des hommes venoit de prononcer. Pardonne, ô ciel ! si j'ai pu aimer d'*Argis* ; je le croyois vertueux : ces brigans qui, en partageant la fureur de l'auteur du complot, avoient pris ses sentimens, venoient de déterminer que je ne pouvois sauver les jours de mon pere, qu'en me livrant..... Ah, Dieu ! continua *Sophie*, d'une voix basse, la douleur me suffoque, & la respiration qui me manque, ne me permet point de vous achever le recit funeste d'un évenement dont je frémis encore.... A ces mots *Sophie* immobile eut besoin de mes secours pour être rapellée à la vie : revenue déjà de son évanouissement, elle alloit continuer le détail

d'une hiſtoire qui m'intéreſſoit, quand une des Religieuſes vint lui dire que la Supérieure la demandoit ; *Sophie* me promit à la premiere entrevue la fin de ſes triſtes aventures.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois vu *Sophie*: & qu'en proie à mes douleurs, j'aurois deſiré que la Religion d'accord avec mes ſentimens, m'eut permis de mettre un terme à ma vie. *Bernon* vouloit en vain me conſoler, en me raprochant de ma malheureuſe amie ; mais la crainte que j'avois de trouver *Sophie* coupable, l'idée où j'étois qu'elle avoit immolé l'honneur à la nature, écartoit la conſolation qui auroit pu naître du raport de notre ſituation : j'étois dans cet état d'inquiétude, quand on vint m'avertir qu'une Dame me demandoit au Parloir : quoi donc m'écriai-je ! ſerois-je aſſez heureuſe pour m'entretenir avec quelqu'un ? Avec toute la terre, répondit la Religieuſe, quand on aura comme cette Dame un Billet de votre époux. Je deſcendis avec l'eſpoir d'embraſſer la *Préſidente*; mais que vis-je, juſte Ciel! La Baronne de *Verman* éplorée, venoit irriter mes douleurs : eſt-ce bien vous, ma chere fille, eſt-ce vous *Julie*, que je vois dans cet état ; oprobre de mon ſang, avez vous juré de me porter le dernier coup ? Senſible à ce reproche cruel, je n'y répondis que par un torrent de larmes, on a beau dire que l'innocence eſt tranquille, je n'étois point coupable, & je tremblois cependant. La

Baronne touchée de mon état croyoit que mes pleurs venoient du repentir, & voulant me ramener à la vertu, elle me representa le Chevalier de *Pervaux*, comme un monstre odieux que je n'avois pu aimer sans me deshonorer : pourquoi nommez-vous, repris-je, ce scélérat ? & qu'a-t-il de commun avec la barbarie de mon époux ? Je conçois, repartit Madame de *Verman*, que vous devez le haïr, puisque son indiscrétion vous perd ; mais le Comte n'est pas moins autorisé dans la conduite qu'il a tenue avec vous, un mari méprisé se venge, & le nombre de ceux qui sont dans ce cas est si grand, que l'Acteur a toujours raison, les femmes mêmes les plus coupables s'élevant contre le crime, déclament contre celles qui les imitent ; mais encore un coup, repris-je, que peut avoir de commun ce *Pervaux* avec la circonstance presente ; il vous a trahi, vous dis-je, & le Comte a maintenant entre les mains votre Lettre qu'il a eu la noirceur de lui remettre ; une Lettre de moi, m'écriai je, avec cette vivacité que donne l'innocence, une Lettre de moi, ce scélérat est un imposteur que je puis confondre ; j'ignore s'il a eu l'art d'imiter mon caractere, mais je proteste par tout ce que les Cieux & la Terre ont de plus sacré, que je n'ai jamais écrit à cet infâme : je vous aime, ma fille, repartit la Baronne de *Verman*, & ma tendresse pour vous, exigoit plus de franchise : que la foudre écrase l'imposture, répondis-je, tremblez, re-

prit Madame de *Verman ;* je connois votre écriture, & je ne vous ai condamnée qu'après l'avoir ſcrupuleuſement examinée ; croyez-moi, ma chere *Julie*, avouez-moi un penchant qu'on peut pardonner au feu de votre âge, ſûre de votre ſincérité, je ſolliciterai votre grace auprès du Comte ; & je tâcherai d'obtenir de lui l'agrément de vous reconduire en *Bourgogne*, où cette funeſte aventure ſera toujours ignorée ; le prétexte poli de m'accompagner, deviendra à *Dijon* le motif de votre retour, voyez, ouvrez-moi votre cœur, & ſoyez perſuadée que je ſuis digne de votre confiance, je la mérite à deux titres ſacrés : mere & amie, puis-je vous trahir? des ſentimens auſſi généreux, repartis-je, m'arracheroient l'aveu du crime le plus noir, mais je ſuis innocente, & je périrai plutôt dans cette maiſon auſtere, que d'avouer une faute que je n'ai point commiſe : je prononçai ces derniers mots avec tant de vérité, que la Baronne en fut touchée ; & preſque convaincue alors de mon innocence, elle m'annonça qu'elle viendroit le lendemain munie de la piece qui avoit cauſé mes malheurs. Jugez avec quelle impatience j'attendis ce moment ! il vint enfin, & Madame de *Verman* parut au parloir à neuf heures du matin ; tenez, ma fille, me dit-elle, en paſſant ce Billet fatal, par un des jours de la grille ; liſez & jugez-vous vous-même, votre déciſion ſera mon oracle, & je vous excuſerai, ſi vous ne vous trouvez pas coupable...... les yeux

attentivement fixés ſur le billet, je rougiſſois, & je pâliſſois tour-à tour ; la Baronne qui crut que mon trouble étoit l'aveu de mon crime, alloit me condamner, lorſque levant mes regards vers le Ciel, je demandai où étoit le Chevalier de *Nalbour* ; qu'attendez-vous de lui, reprit Madame de *Verman* ? ma juſtification, & ſa honte repartis-je : *Nalbour* eſt donc encore un ſcélérat ; ah ! qui peut après ce trait horrible, croire qu'il eſt un honnête Homme ſur la terre ? oui, Madame, ce Billet eſt de la main de votre fille, & je ſuis trop ſincere pour le déſavouer, c'eſt à *Nalbour*, que je n'ai pas caché que j'aimois avant mon mariage, c'eſt à ce traître que ce Billet a été adreſſé il y a près de trois ans ; mais dites-moi de grace par quel haſard eſt-il tombé entre les mains de *Pervaux*, qui, abuſant du titre de *Chevalier*, & du défaut d'adreſſe & de date, veut me deshonorer, en me faiſant ſoupçonner d'une paſſion odieuſe ? Vous m'étonnez, reprit Madame de *Verman*, *Nalbour* eſt à Paris depuis dix jours ; lié étroitement avec le Chevalier de *Pervaux*, auroit-il eu la baſſeſſe de lui faire un ſacrifice qui deshonore un honnête Homme ? J'ai peine à en douter, & cependant je ne puis croire que vous ſoyez coupable, ſoyez tranquille, je vole vers le Comte, il me parle quelquefois de *Nalbour* dont il ſçaura ſans doute l'adreſſe, j'irai le trouver & perçant la vérité, je ne perderai les coupables, que pour ſauver l'innocence : adieu,

eſſuyez vos larmes, & n'accuſez point votre époux, le mari le moins jaloux auroit proſcrit ſa femme ſur une preuve moins claire encore. La Baronne ſortit; je montai dans ma chambre où je priai la Supérieure de m'envoyer *Sophie;* je brûlois d'aprendre le reſte de ſon hiſtoire, & de lui découvrir la ſituation embarraſſante dans laquelle je me trouvois, mais cette femme me fit dire que *Sophie*, étant en retraite pour huit jours, ne pouvoit parler à perſonne avant l'expiration de ce délai; j'attendois l'après midi la Baronne, & je me flattois que la perfidie de *Nalbour*, une fois reconnue, on ne balanceroit pas de me faire ſortir d'un aſyle qui ne m'étoit odieux, que parce qu'il étoit deſtiné pour le crime. Le jour ſe paſſa ſans que je reçuſſe la moindre nouvelle; *Nalbour* étoit un ſcélérat, & *Pervaux* un malheureux, qui, rempliſſant mes ſens d'horreur & d'effroi, portoient le trouble & l'inquiétude au fond de mon ame agitée: que *Pervaux*, diſois-je, qui eſt un malheureux que j'ai mépriſé, ait cherché les moyens de me perdre, je n'en ſuis point étonnée, c'eſt au crime à noircir la vertu; mais que *Nalbour*, que je n'ai aimé que parce qu'il m'a paru honnête homme, que *Nalbour* me trahiſſe, ſe deshonore, & me ſacrifie, voilà un coup inattendu dont je ne puis revenir! Le lendemain ſe paſſa encore ſans que je viſſe perſonne; toute entiere à ma douleur, je ne pus douter que Madame de *Verman*, ſéduite par mon mari trop crédu-

le, ne m'eût abandonnée ; quel état ! qu'il faut de fermeté pour ne pas y ſuccomber ! C'en eſt donc fait, m'écriai-je, en ſortant des réflexions les plus funeſtes, victime de la trahiſon d'un perfide, je deviens l'oprobre de ma famille ; innocente au fond de mon cœur, le Public va me juger coupable ; & malheureuſe pour toujours, je vais terminer ma carriere dans ce ſéjour affreux ? Ah Ciel ! manifeſte ta puiſſance en confondant le crime, ou donne-moi le courage de réſiſter aux chagrins que l'injuſtice me cauſe ! Prête à ſuccomber ſous le poids de mes maux, je reçus une lettre ; l'adreſſe étoit de la main de mon mari, je rougis en la décachetant, & je ne pus la lire qu'en tremblant.

Pourrez-vous voir de ſang froid l'auteur de vos peines ? & pardonnerez-vous à votre époux un procédé que l'amour ſeul a paru autoriſer, les circonſtances vous condamnoient, Pervaux *en expirant dévoile le myſtere odieux qu'il avoit préparé pour vous perdre dans mon eſprit, & le Chevalier de* Nalbour *m'écrit du ſein de ſa retraite une Lettre qui fait ma conſolation, votre éloge & le ſien ; peu digne de fixer un cœur tel que le vôtre, je n'exigerai jamais que vous m'aimiez ; mais ſenſible à mes remords, rendez-moi la vie, en oubliant une démarche, que je déteſte, un mot va décider mon ſort ; je l'attends avec autant d'impatience que j'en ai d'expier à vos genoux une imprudence qui fera toute la vie le ſuplice d'un cœur*

qui ne vous a offensé, que parce qu'il vous adoroit.

Le retour du Comte me fit tout oublier ; je perdis le ſouvenir de mes malheurs, & je ne vis que ſon repentir ; la mort de *Pervaux* & la retraite de *Nalbour* portoient dans mon cœur des idées funeſtes, qui altéroient ma ſituation. J'entrevoyois dans cette image un combat ſingulier, qui, en perdant ceux qui en ſont les acteurs, avilit les femmes qui en deviennent les objets ; je craignois que le Public inſtruit de cette cataſtrophe, ne me confondit avec ces femmes perdues, qui ſacrifiant un amant à un autre, cherchent une célébrité indigne dans une action qui les deshonore ; j'ai vu même au ſein du grand monde, de ces Coquettes audacieuſes qui oſent compter leurs triomphes par le nombre des rivaux qu'elles ont fait immoler ; qu'une femme votre amante, & votre amie tout à la fois, vous menace de ſes mépris, ſi vous ne vous vengez d'un affront qui vous avilit, c'eſt e devoir de l'amitié, & celui de l'honneur. Le Marquis de *Belvaux* avoit le malheur d'être lâche, Madame de *Cormel* qu'il aimoit éperdument, le força à tirer raiſon d'une inſulte qui le deshonoroit ; perſonne n'a blâmé Madame de *Cormel*, quoique le Public n'ait pas plus eſtimé *Belvaux* ; mais que la jeune Comteſſe d'*Orvany* engage le Chevalier d'*Eſtival* à ſe battre avec un honnête homme qui l'aime de bonne foi, c'eſt

une horreur dont on ne voit que trop d'exemples en France.

Après cette petite digreſſion dans laquelle je ne ſuis entrée que pour l'intérêt de mon ſexe, je dois mettre ſous vos yeux la réponſe que je fis à mon mari.

Votre faute eſt expiée, Monſieur, puiſque vous la connoiſſez, n'attendez ni reproches ni dédains de votre épouſe, elle connoît ſes devoirs, & jamais elle ne s'en écartera; heureuſe de poſſéder votre cœur, elle n'enviſagera d'autre bonheur que celui de plaire à un mari qu'elle eſtime aſſez pour l'aimer.

Cette réponſe fit ſur le *Comte* l'effet que j'en avois eſpéré; Madame de *Verman*, qui vint paſſer l'après midi avec moi, me prévint qu'à l'entrée de la nuit mon époux viendroit me chercher dans une voiture de campagne, où toutes mes connoiſſances me croyoient depuis que j'étois au *Bon-Paſteur*; & que le même ſoir, je devois ſouper chez la Marquiſe de *Riancé*, qui m'attendoit avec impatience. La Baronne acheva de diſſiper mes ſoupçons, en m'avertiſſant que le Miniſtre qui avoit ſigné la Lettre de Cachet, avoit été le ſeul de toute la Cour qui ſçut mon aventure, & que mon mari lui ayant fait part de mon innocence, il avoit donné des ordres très-prompts pour mon élargiſſement; reſte, continua la Baronne, à vous aprendre de quelle façon la vérité eſt venue juſqu'à nous. *Nalbour*, conſumé par ſon amour, avoit quitté Malte pour retourner

dans sa Patrie, instruit à *Dijon*, que vous étiez à *Paris*, le même projet qui l'avoit engagé à passer les Mers, lui fit entreprendre ce voyage. *Pervaux* qu'il avoit connu, j'ignore en quel Pays, s'empara de lui, & obtint sa confiance sous le sceau sacré d'un secret inviolable; *Nalbour* avoua qu'il vous aimoit, il lui lut même le malheureux Billet qui nous rassemble dans cette maison; deux jours se passerent sans que *Pervaux* parlât de vous à *Nalbour*, à qui il avoit persuadé que vous étiez à la campagne; logés tous deux dans le même Hôtel, leurs apartemens étoient communs; & *Nalbour* qui ne se défioit point d'un homme qu'il croyoit son ami, laissoit ses papiers à la discrétion de *Pervaux*; ce scélérat abusant de la facilité de son ami, prit dans son porte-feuille la Lettre en question, & la sacrifia à votre mari, comme une déclaration que vous veniez de lui faire. *Nalbour* informé par moi-même du sacrifice de cette Lettre, a été trouver *Pervaux*; celui ci a fait difficulté de se battre, & peut-être auroit-il eu la bassesse de vivre encore, si maltraité par *Nalbour* en public, il ne s'étoit vu forcé de paroître brave; frappé de deux coups, il n'a vécu qu'autant de temps qu'il lui en a fallu pour vous rendre justice: *Nalbour*, que le Châtelet poursuivoit, vient de se retirer à la Chartreuse de *Paris*; le *Comte*, à qui il écrivit, a fait tous ses efforts pour le détourner du dessein qui l'arrache au monde; mais le *Chevalier* in-

ſenſible à ſes inſtances, eſt entré dans le Noviciat, d'où il ne veut ſortir que pour s'attacher à la ſolitude par des vœux éternels.

De quel étonnement, juſte Ciel ! fus-je frappée au recit de Madame de *Verman* ; en vain j'étois convaincue de mon innocence vis-à-vis de mon mari, les reproches ſecrets que je me faiſois de l'imprudence que j'avois commiſe en écrivant à *Nalbour*, faiſoient naître dans mon cœur des remords qui le déchiroient ; je m'imputois la mort du malheureux *Pervaux*, & les chagrins que j'avois donnés à mon mari : le *Comte* arriva dans ces entrefaites, deſcendues la Baronne & moi dans un parloir extérieur où il nous attendoit, je volai entre ſes bras, où je demeurai évanouie pendant un quart-d'heure ; revenue de ce premier tranſport, je le ſerrai tendrement ſans pouvoir proférer une parole, mes ſoupirs exprimoient mon état, & ſes pleurs me répondoient. Quel moment ! qu'il fut précieux à mon cœur ! oui, je crois que j'aimai alors mon mari. Sur le point de quitter le *Bon Paſteur*, je demandai à la Supérieure la permiſſion de voir *Sophie*, elle deſcendit, je la preſentai à Madame de *Verman* qui connoiſſoit ſon nom, & nous promîmes de travailler de concert à ſa liberté.

J'arrivai chez Madame de *Riancé* avec la *Baronne* & mon mari, nous y étions attendus, & la *Marquiſe* me reçut de façon à me perſuader, qu'elle ignoroit ce que l'intérêt même du *Comte* exigeoit que je cachaſſe à

toute la terre ; le ſouper fut gai ; jamais mon mari ne fut ſi aimable , jamais je ne parus ſi contente. *Sanville* & Madame d'*Obricourt*, qui étoient de la partie , me firent des reproches agréables ſur ma déſertion, c'eſt ainſi qu'ils traitoient mon départ précipité pour la campagne. Une anecdote concertée avec mon mari , & que je détaillai de bonne-foi ne leur laiſſa pas l'ombre d'un ſoupçon ; le *Vicomte* fit tout au monde pour me parler en particulier, mais intéreſſée à fuir un entretien dont je craignois les ſuites , je ne parlai preſque qu'à mon mari : *Sanville* qui vint m'offrir une glace ; lâcha mille plaiſanteries ſur notre converſation bourgeoiſe : mais une abſence de huit jours excuſa un entretien que le ton de la bonne compagnie réprouve. Le *Vicomte* déconcerté me vit partir avec regret, & la priere que je lui fis de donner une place à la *Préſidente* , mit le comble à ſon trouble : le *Comte* partit deux jours après pour ſe rendre à *Arras* , où la Gendarmerie devoit paſſer en revue ; notre ſéparation fut tendre , & un commerce de trois mois n'altéra ni l'amour de mon mari , ni l'eſtime que j'avois pour lui. Madame de *Verman* , qui devoit paſſer ce tems avec moi , m'avoit déterminée à changer la réſolution que j'avois priſe de retourner en *Bourgogne.* Mon époux fut à peine parti , que *Sophie* me vint à l'eſprit ; j'engageai la *Baronne* à tenir la parole qu'elle lui avoit donnée , & toutes deux nous
nous

nous unîmes pour la tirer de l'afyle affreux où elle étoit. *Sophie* m'avoit informée le jour même que j'étois fortie du *Bon-Pafteur*, que le Baron de *Verbois*, fon frere aîné, la détenoit dans cette maifon ; j'écrivis à *Beaune*, & ce frere cruel me répondit qu'il abandonnoit *Sophie* dès l'inftant qu'elle avoit ofé dire qu'elle lui appartenoit ; il finiffoit fa Lettre en me laiffant la maîtreffe de tout employer pour lui rendre la liberté, dont il la difoit indigne, & que pourvu qu'il ne la vit jamais en *Bourgogne*, il confentoit à tout ce que je lui demandois. Quelque mortifiante que cette Lettre fût pour la trifte *Sophie*, je ne pus la lui cacher, & tandis que cette malheureufe fille me prioit de lui laiffer terminer fes jours dans cet afyle, je me donnois tous les mouvemens imaginables pour la fervir contre elle-même ; le fuccès remplit mes foins, & les paya ; les Adminiftrateurs de cette maifon m'accorderent la liberté de *Sophie*, que j'allai chercher en triomphe au *Bon-Pafteur* ; un appartement que je lui avois deftiné chez moi, la mit dans le cas de ne rien défirer.

Sophie jouit peu de fa liberté ; malade prefque au fortir du Couvent, elle me demanda la permiffion de fe retirer à la Campagne fous le prétexte d'y refpirer un air pur ; j'allois me rendre à fes inftances, fi Madame de *Verman* ne m'eût fait fentir qu'il ne convenoit point que j'abandonnaffe mon amie dans l'état où elle étoit ; en effet, accablée

d'une inquiétude mortelle qui la minoit incessamment, ce ne fut qu'après un long-tems qu'on parvint à rétablir sa santé, sans qu'on pût cependant dissiper les alarmes qui l'agitoient ; toujours occupée de son état, préparée même à finir l'histoire de ses malheurs elle alloit satisfaire à ma curiosité impatiente, si la crainte de lui causer une révolution ne m'eût engagée à la prier de remettre ce recit après son rétablissement.

Les bienséances & les devoirs m'arracherent de mon Hôtel, pour me répandre dans le grand monde ; *Sanville* instruit du départ de mon mari, pria Madame de *Riancé* de le presenter chez moi, la démarche me parut singuliere ; la *Marquise* aimoit le *Vicomte*, quelle croyoit que je ne haïssois point, & s'ouvrir à elle, c'étoit donner dans une maladresse insoutenable ; Madame de *Riancé* me demanda la permission de m'amener le *Vicomte*, comme je me persuadai quelle ne doutoit point que ce ne fut un piége qu'elle me tendoit, je lui répondis que je verrois toujours M. de *Sanville*, mais que l'absence du *Comte* me mettant dans le cas de ne point tenir Maison, je ne pouvois décemment recevoir le *Vicomte*, sans ouvrir ma porte à quantité d'honnêtes gens que j'avois refusés ; d'ailleurs, continuai-je en souriant, je ne voudrois point rendre *Sanville* infidèle : à qui, demanda la *Marquise*? à une femme aimable, repris-je, ne la devinez-vous pas? Ah, vous me flattez, Madame, répartit mal-

adroitement la *Marquise*, & je crois que le *Vicomte* pense peu à moi, il est mon ami, & rien que cela ; c'est tout ce que j'entends, repris-je, & nous sommes toutes deux trop raisonnables pour aimer. *Sanville* entra dans le même instant, nous ne voulons point de vous, lui dit la *Marquise*, Madame, que je presse de vous recevoir, refuse de m'entendre, & vous êtes de trop ici. Je vous connois sincere, répondit le *Vicomte*, mais permettez que je doute de ce compliment jusqu'à ce que Madame la *Comtesse* ait la cruauté de me le répéter ; la sincérité de la Marquise, répartit-je avec un froid affecté, devoit m'épargner ce soin : je vous entends, Madame, reprit *Sanville* vraiment pénétré, & c'est pour écarter un objet odieux que je prends congé de vous ; mais on ne vous hait point, lui dis-je en le rappellant, & vous mettez de l'humeur que vous voulez donner pour la dignité, où il n'y a que de la plaisanterie : m'aimeriez-vous, s'écria le *Vicomte*, en se jettant à mes genoux ; non, repris-je, étonnée d'un procédé aussi imprudent, je vous méprise trop pour vous voir jamais. Ah, *Marquise*, je suis perdu, s'écria *Sanville*, si vous n'avez la complaisance de faire ma paix avec la *Comtesse* ; je l'adore, & mon amour qui me transporte hors de moi même, me laisse à peine l'usage de mes sens. Madame de *Riancé*, que cette commission flattoit peu, se mit en colere, & le pauvre *Vicomte* fut contraint de se retirer.

Seule avec la *Marquiſe*, je réfléchis ſur la démarche de *Sanville*, & je ne pus la concevoir : eſt ce-là, lui diſois-je, cet homme raiſonable, qui s'eſt fait dans tous les tems un devoir ſacré de reſpecter les femmes ? quelle fureur ! dites quel amour, reprit Madame de *Riancé* ; la paſſion violente qu'il a conçue pour vous a troublé ſa raiſon ; égaré par ſon penchant, il ignorera demain, s'il rentre en lui-même, l'excès d'imprudence auquel il vient de ſe porter, & s'il s'en ſouvient, ce ne ſera que pour le déteſter ; j'en accepte l'augure, repartis-je, mais je vous avoue que je ne ſuis point encore remiſe de l'émotion que ſon étourderie m'a cauſée ; & c'eſt pour me diſtraire un peu que je vous prierai de m'accompagner chez Madame de *Fouanges*, dont j'ai trouvé hier le nom ſur la liſte des viſites ; vous la connoiſſez aſſez, je penſe, pour la voir, répondit la *Marquiſe*, & je vais vous y mener dans mon équipage ; nous montâmes en caroſſe. Madame de *Fouanges* qui ſe diſpoſoit à aller au cours, étoit à ſa toilette : environnée d'une foule d'Abbés, de Robins & de beaux-eſprits, elle donnoit le ton à cet eſſain galant ; les Abbés tailloient ſes mouches, & aſſortiſſoient les couleurs qui devoient entrer dans la compoſition de ſes graces, les Robins la friſoient, tandis que le chef du Bureau, c'eſt-à-dire, le bel-Eſprit en titre liſoit une brochure nouvelle dont il diſoit du bien, quoiqu'il ne l'eût pas faite. Madame de *Fouan-*

ges, dont nous ne voulions partager ni interrompre les plaiſirs, nous pria de paſſer dans un cabinet de jour, où nous trouvâmes ſon mari les larmes aux yeux; ce ſpectacle m'étonna, & j'étois prête à l'interroger ſur la cauſe de ſes pleurs, quand cet époux ſingulier & malheureux m'aprit qu'il aimoit ſa femme. Quoique la corruption du ſiecle ne m'eût pas accoutumée à des confidences de cette eſpece, je compris combien il devoit en coûter à M. de *Fouanges*, pour m'avoir fait cet aveu, & je m'intéreſſai vivement à ſa ſituation; aimer ſa femme, lui dis-je, n'eſt point encore un ridicule établi, d'ailleurs quand le ton de nos jeunes étourdis prendroit, le mérite de Madame de *Fouanges* vous mettroit à l'abri de ſa critique; une perſonne qui unit les charmes de la figure aux agrémens du caractere, & dans laquelle on trouve

Les graces d'une femme, & l'ame d'une amie *.

Cette femme enfin peut obtenir juſqu'à l'hommage de ſon époux; & vous avez tort de

* Un homme connu par ſes ouvrages autant que par le rang qu'il tient parmi les Littérateurs célébres, me dit, il y a quelques mois, que ce vers ne ſignifioit rien; que le Parterre à qui les beautés de la piece dans laquelle ce vers ſe trouve, ſont échapées, n'ait pas conçu cette penſée, je paſſe cette inattention au peuple; mais je ne la ſuporte pas dans un Auteur qui a d'autant plus de tort, qu'il ne le critique qu'après l'avoir peſée.

vous croire humilié par la paſſion que vous reſſentez pour elle : Ah ! que dites-vous, reprit *Fouanges*, je ne me ſens offenſé que de ſes travers ; répandue dans une ſociété d'étourdis & de fats, ma femme ne ſemble reſpirer que pour me fortifier : je l'aime, elle me mépriſe, & je trouve le malheur de mes jours dans les ſentimens de celle qui devoit faire ma félicité. Madame de *Fouanges* entra dans ce moment, ſes Courtiſans qu'elle avoit éconduits, la rendoient plus aiſée ; fort aimable, lorſqu'elle n'étoit qu'avec deux ou trois perſonnes ſenſées, elle ne paroiſſoit ridicule que dans la cohue du grand monde : mais ſa converſation démentit ſon caractere ; *Monſieur* ſe plaint ſans doute, dit Madame de *Fouanges*, en montrant ſon mari avec ce mépris contre lequel l'habitude a empêché qu'on ne déclamât aujourd'hui, comme on le faiſoit alors ; ſes clameurs finiront heureuſement, & je ſuis l'uſage, je me ſépare, mais très-exactement, je reprends mes *pactions*, & on me *réintegre* dans la ſucceſſion de mon pere, dont Monſieur de *Fouanges* s'eſt emparé ; Madame eſt inſtruite, reprit le mari, & les termes du Barreau lui ſont familiers ; un Avocat habile, repartit Madame de *Fouanges*, vient de me mettre au fait, & j'ai apris qu'il ne me reſteroit que l'uſage de votre nom, dont je vous permets de me priver ; ingrate, qu'oſez-vous dire, reprit le mari ; n'allez-vous pas devenir ten-

dre ou jaloux, la conduite seroit nouvelle, & j'en aurois l'obligation à ces Dames, répondit Madame de *Fouanges*; adieu, Monsieur, poursuivit-elle, en nous amenant dans une chambre voisine; réfléchissez à votre aise sur le malheur qui va fondre sur vous, vous auriez pu le prévenir, mais non, un mauvais naturel ne se rectifie jamais. Le Commandeur d'*Humicourt* entra dans ce moment, & l'on substitua un quadrille à la promenade; Madame de *Fouanges* reprit son caractere, & elle devint aimable & sensée tout à la fois; le *Commandeur* étoit un galant déterminé, qui portoit avec lui la liste de toutes les femmes qu'il avoit subjuguées, il la montroit même pour peu qu'on l'en pressât; soumis à tout ce qu'on exigeoit de lui, il étoit vicieux & indiscret par complaisance, jamais dangereux de son propre mouvement, il ne faisoit du mal que lorsqu'on le prioit d'en faire; empressé à demander à toutes les femmes la permission de les aller voir, & n'y allant jamais, il se formoit un agrément du désespoir dans lequel il croyoit les plonger, & s'il revoyoit ces mêmes femmes dans un cercle, ce n'étoit que pour faire remarquer son impolitesse en proposant avec hauteur une excuse plus outrageante que la faute même: d'*Humicour* m'étoit connu, & les efforts qu'il fit pour me persuader, devinrent inutiles. Piqué de ce que je refusois de recevoir un homme *comme lui*, car, avec beaucoup d'esprit, il avoit la ma-

nie des Sots, il résolut de se venger de mon indifférence, & le fourbe n'y réussit que trop bien. Après notre partie on alla se promener; Madame de *Riancé*, qui croyoit racommoder *Fouanges* avec sa femme, voulut nous donner à souper, mais celle-ci avoit pris les devants, & nous revînmes chez elle; son mari qui craignoit un éclat, étoit seul dans le même cabinet où nous l'avions trouvé l'après-midi; son ton doux & persuasif n'émut que nous; Madame de *Fouanges*, insensible, annonça une scene éclatante pour le lendemain, & elle tint parole; mais pensoit-elle alors donner au public un spectacle dont elle seroit la victime? époque odieuse que la décence me défend de rapeller.

Cette scene me sépara de Madame de *Fouanges* que je ne vis plus, & bientôt deux circonstances qui me touchent de plus près, vont me faire prendre la résolution de m'éloigner pour toujours de la société. Le Vicomte de *Sanville*, qui s'étoit éloigné, comme je l'ai remarqué plus haut, après l'esclandre qu'il avoit fait en se jettant à mes genoux aux yeux de la *Marquise*, venoit de concevoir le projet le plus affreux: falloit-il qu'il s'accomplit chez moi? En quittant Madame de *Fouanges*, je rentrai à mon Hôtel; Madame de *Verman* étoit dans l'appartement de *Sophie*, j'y passai sur le champ, & j'eus la satisfaction de trouver mon amie aussi bien qu'elle pouvoit être; j'embrassai la *Baronne*, & je me rendis dans mon cabinet

net de nuit, où *Bernon* me ſuivit ; à peine y fus-je entrée, que *Sanville*, qui s'étoit caché ſous ma toilette, parut à mes yeux ; ma femme de chambre jetta un cri affreux, & détourna, par une ſurpriſe qui me parut trop naturelle pour être jouée, les ſoupçons que j'aurois pu concevoir contr'elle : le *Vicomte* à mes pieds, tenoit un poignard d'une main, & apuyant l'autre ſur le fauteuil où j'étois aſſiſe, il m'annonça, les regards troublés & le délire dans l'ame, qu'il alloit ſe poignarder à mes genoux, ſi je ne lui jurois de l'aimer toujours. L'état déplorable dans lequel le *Vicomte* étoit, me fit hazarder tout ce qu'il voulut, mais *Sanville*, qui ne s'en tint pas à mes propos, exigea des preuves moins équivoques de mon amour. Révoltée de ce diſcours, j'allois lui arracher ſon funeſte poignard, quand l'infortuné *Vicomte*, ſe refuſant au ſervice que je voulois lui rendre : ſe perça de deux coups, & tomba à mes pieds, où il mourut en prononçant ſes mots, dont le ſouvenir me glace encore : *L'amour que vous ſeule m'avez fait connoître, troubloit le repos de mes jours, & je ne meurs aujourd'hui que pour me ſouſtraire à un pouvoir tyrannique; trop heureux ſi j'emporte au tombeau un de ces regards favorables, que vous pouvez jetter ſans crainte ſur un malheureux qui ne meurt que pour vous laiſſer vivre tranquille.* A ces mots *Sanville* expira : jugez de ma ſituation ; *Bernon* étendue ſur le plancher, avoit perdu l'uſage de ſes ſens, & je ne la rapellai que pour la

conſulter ſur cet évenement ſiniſtre. Incertaines ſur le parti que nous devions prendre dans une conjonɛture auſſi critique, nous allions faire tranſporter le *Vicomte* dans la rue de Vaugirard ; mais l'idée où nous étions que quelqu'un avoit pu l'introduire chez moi, nous retenoit, parce qu'il étoit dangereux que ce quelqu'un nous trahit. Que faire enfin ? quel parti prendre ? En informant Madame de *Verman* de cette cataſtrophe, c'étoit la jetter dans un trouble qui, joint à ſon âge, auroit pu altérer ſa ſanté languiſſante ; cependant le jour aprochoit, & les momens étoient chers ; *Bernon*, dont les conſeils avoient acquis des droits ſur mon cœur, me détermina à mander un commiſſaire, auquel il falloit que je détaillaſſe tout uniment ce qui venoit de ſe paſſer. J'allois ſoucrire à cet avis, quand le bruit d'un carroſſe annonça quelqu'un dans la Cour ; je me figurai que ce pouvoit être le Médecin de *Sophie* ; & charmée déjà d'avoir un témoin de cette ſorte, je deſcendis pour le prier de monter dans mon apartement, mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je reconnus mon époux ; je ne l'embraſſai qu'en tremblant, & ma frayeur qui ne lui échapa point, porta l'émotion dans ſon cœur. Qu'avez-vous, Madame, me dit-il, vous paroiſſez inquiete & troublée : je voulus en vain cacher mon inquiétude ; le *Comte*, que des ſouçons jaloux agitoient, crut que j'étois infidelle, & tout à cet injuſte ſentiment, il entra dans ma

chambre, ou *Sanville*, baigné dans ſon ſang, vint fraper ſes regards ſurpris : Ah, ciel ! pourſuivit mon époux, c'eſt *Sanville*, c'eſt mon ami ! un rival vient ſans doute de l'immoler à ſa fureur, ce rival ſera ſacrifié à la mienne, & voilà votre ouvrage, allons, Madame, imaginez quelque ſtratagême adroit pour ſauver encore une fois votre réputation ; vous vous êtes échapée du *Bon-Paſteur* par une manœuvre dont je m'aperçois que j'ai été la victime, je ne ſerai plus la dupe d'une phiſionomie trompeuſe, ni d'une confiance aveugle ; épargnez-vous des détours qui ne vous réuſſiront pas, tout bien imaginés qu'ils puiſſent être, & ſoyez vraie une fois. Je vous obéis, repris-je, en faiſant à mon époux un détail ſincere & exact de ce qui venoit d'arriver ; *Bernon* qu'il voulut intéreſſer par des prieres & par des menaces, fut inflexible, & confirmant mon recit avec cette bonne foi qui eſt attachée à la vérité, elle parvint preſque à perſuader le *Comte*.

L'arrivée de *Courmont* avoit éveillé quelques-uns de nos gens, la plupart étoient d'anciens domeſtiques dévoués à mon mari ; il détermina de prendre les deux qui lui étoient le plus attachés ; & de les engager à mettre dans une chaiſe à porteur le *Vicomte*, qu'ils avoient ordre de laiſſer à l'entrée de la rue d'Enfer, quartier très-dangereux alors. Ce projet fut exécuté ; & nos gens revenoient fort contens de n'avoir pas été

aperçus, quand un Efcouade du Guet à Cheval les arrêta & le conduifit chez le Commiffaire du Quartier: ces Laquais intimidés déclarerent ce qu'ils fçavoient, & le Commiffaire les fit mener tous les deux au grand Châtelet, tandis que cinquante hommes du Guet, répandus daus la rue de Tournon, inveftiffoient notre Hôtel. Le *Comte*, inquiet de ne point voir revenir fes Domeftiques, eut l'imprudence de fortir feul pour examiner par lui même fi le cadavre du malheureux *Sanville* étoit dans la rue d'Enfer; mais à peine eut il aproché du Luxembourg, que fix des Cavaliers du Guet le forcerent de s'arrêter en le couchant en joue; le *Comte* intrépide en tua un, & cette victime n'eût pas été la feule, fi, précipité fous les chevaux d'une nouvelle Efcouade qui accourut au bruit, il n'avoit été obligé de recevoir des fers. Le Comte de *Courmont* entre les mains du Guet! quelles affreufes idées cette image ne porte-t elle pas avec elle?

Hélas! que faifois-je alors? Inquiete & tremblante j'attendois le retour du *Comte*, efpoir fuperflu! mon mari étoit dans les fers, & quoique victime innocente de ce trifte évenement, je fus contrainte de me croire coupable quand je n'étois que vertueufe; quel avantage, difois je, retire-t-on de la fageffe, fi la vertu eft toujours pourfuivie? Sentiment injufte qu'on ne doit attribuer qu'au défefpoir.

La *Baronne* à qui je ne pus taire tout ce

qui s'étoit paſſé, tomba dans une foibleſſe que je pris pour un évanouiſſement, mais qui étoit le ſymptôme de la mort ; pourſuis, grand Dieu ! c'eſt à ces coups redoublés que je reconnois ta puiſſance. Pourquoi la Parque cruelle reſpecte-t-elle mes jours ? Que n'ajoute-t-elle une troiſieme victime aux deux que ſa fureur vient d'immoler ?... Cependant le *Comte* ne venoit point, prête à ſortir pour le chercher par-tout, je ne fus malheureuſement que trop informée de ſon funeſte ſort ; le Commiſſaire qui l'avoit interrogé, arriva chez moi pour prendre ma déclaration & celle de ma femme de chambre ; leur conformité avec celle de mon mari, me valut ſans doute la liberté qu'on venoit de m'enlever, on ne m'arrêta point, & je n'uſai de cette liberté que pour voler dans les bras du *Comte*, dont il étoit important que je détruiſiſſe les ſoupçons qu'il pouvoit avoir encore ; mais j'ignorois les formalités ſcrupuleuſes de la juſtice ; le *Comte au ſecret* ne parloit qu'à ſes Juges ; déſolée & plaintive, je vins rendre les derniers devoirs à Madame de *Verman*, dont la mort précipitée faillit à enlever *Sophie*, la ſeule amie qui me reſtoit : ce cérémonial funèbre ne fut pas plutôt achevé, que je me rendis chez le Lieutenant Criminel ; il joignoit à l'intégrité d'un Migiſtrat la dureté d'un homme incorruptible. Après bien des inſtances il me promit que je pourrois parler à mon mari en preſence du Commiſſaire qui

inſtruiſoit ſon procès ; cet inſtant tant deſiré fut remis à l'après-midi du même jour. J'allai au Châtelet dans le tems même que le Commiſſaire y arriva ; mais que vis-je, juſte ciel ! ſi j'ai eu la force de ſoutenir un ſpectacle auſſi touchant, j'ai à peine celle de me le rapeller aujourd'hui : le *Comte*, pâle & tremblant, étoit dans un ſombre cachot, l'aſyle odieux des plus fameux ſcélérats ; couché ſur la paille, il reſſembloit à ces malheureux qui, confondus par le crime, & abattus par les remords, n'ont la douleur de vivre que pour avoir l'ignominie de périr. Eſt-ce vous, cher époux, lui dis-je, en tombant à ſes genoux ? Ah, Madame ; reprit-il, voyez l'état dans lequel vous me réduiſez : mots terribles, qui n'ont que trop porté ſur le malheur de ma vie ! le *Comte* eût à peine achevé cette phraſe funeſte, que le Commiſſaire ordonna qu'on nous ſéparât ; deux Guichetiers, c'eſt-à-dire, deux barbares qui ne connoiſſent ni l'humanité, ni la nature, m'arracherent des bras de mon époux, & me traînérent dans une priſon auſſi affreuſe que la ſienne ; je ſuportai ce dernier trait avec une patience que je n'attendois point de mes ſens abattus, l'idée que je reſpirois le même air, que j'habitois ſous le même toît que mon mari, adouciſſoit ma ſituation ; & ſi quelquefois elle m'arrachoit des murmures, ſi je ſouffrois avec moins de courage, c'étoit quand je réfléchiſſois que mon état m'ôtoit la liberté de travailler à la juſtification du *Comte*.

Je subis deux interrogatoires dans trente-six heures, & il y aparence que la vérité de mes réponses émut mes Juges, puisque ma liberté me fut rendue : occupée sans cesse à les solliciter pour mon époux, il falloit que je les visse au moins une fois par jour ; la sollicitation n'étoit point regardée, comme aujourd'hui avec indifférence, c'étoit alors un devoir duquel le Plaideur ne s'écartoit pas impunément.

Quatre mois étoient écoulés depuis la détention du *Comte*, & le Châtelet, prêt à le juger, m'avoit laissé entrevoir une sévérité dont je craignois les suites : l'innocence dans les fers n'est point à l'abri de la frayeur ; mon mari étonné du tour que cette affaire avoit pris, conçut le dessein de se soustraire aux poursuites de la Justice ; l'amour de la liberté aide à l'industrie, le *Comte* parvint à briser ses fers, & les débris lui servirent d'armes pour creuser avec succès, & se faire une ouverture assez grande pour se sauver : Cette fuite me porta de nouveaux coups aussi sensibles que ceux qui avoient précédé, & ce ne fut qu'après des instances réitérées que j'obtins un ordre supérieur pour suspendre la contumace que l'activité des Juges se préparoit à instruire.

Les recherches que je fis pour découvrir la retraite du *Comte*, furent inutiles ; le Commandeur d'*Humicourt*, qui étoit sur le point de passer en *Hollande*, vint m'offrir ses services, je les acceptai sans balancer ; toute

à mon mari, j'ignorois quel motif pouvoit le faire agir ; d'*Humicourt* eut l'imprudence de me rapeller ſes premiers ſentimens, ce qui m'avoit été indifférent dans un tems, excita alors mes mépris ; je priai le *Commandeur* de ne paroître jamais à mes yeux : le perfide ne s'en eſt que trop vengé, & dans quelles circonſtances ; ô Ciel ! Ah, Madame, ſouffrez que je reſpire, il n'eſt pas encore tems d'ajouter cet outrage aux malheurs qui m'accablent.

Après la cataſtrophe cruelle dont je venois d'être l'actrice moins encore que la victime, il eſt aiſé de penſer que *Paris* m'étoit odieux, mon fils me reſtoit, & *Sophie*, en partageant mes maux, en adouciſſoit l'amertume ; c'eſt avec ces deux objets que je me déterminai de paſſer mes jours dans une maiſon de campagne de ma Province ; l'éducation qu'il convenoit que je donnaſſe à mon fils, ſembloit exiger que je le laiſſaſſe à *Paris* : mais quand je réfléchiſſois que l'air contagieux que la jeuneſſe reſpire dans cette Ville, alloit gâter le naturel le plus heureux, je déteſtois un pays dangereux, où l'on ne poliſſoit l'eſprit qu'en riſquant de le corrompre, & je préférois une éducation bourgeoiſe à des connoiſſances brillantes, qui, en emportant l'eſtime du grand Monde, entraînent la perte de ceux qui les poſſédent, & de ceux mêmes qui les admirent ; c'eſt à ce ſujet qu'un homme de beaucoup d'eſprit a dit :

⁂. *Et le plaisir des cœurs tels que les vôtres,*
Est de perdre les uns pour amuser les autres.

Mes affaires réglées à *Paris*, je partis; la Marquise de *Riancé* & la Présidente d'*Obricourt*, qui avoient pris parti dans cette affaire, tantôt pour, tantôt contre moi, vinrent me faire leurs adieux, je les reçus avec cette indifférence que j'avois pour toutes les choses de la vie, & je voulus leur épargner la honte de leurs procédés; une véritable amie ne condamne jamais qu'en secret; occupée à excuser les défauts de celle qu'on attaque, elle doit laisser au public le soin de prononcer, & si quelquefois elle se livre à des excès, ce ne doit être que pour faire triompher l'innocence.

Sophie entiérement rétablie, n'avoit plus que les alarmes inséparables de son état, je fis tout ce que je pus pour la consoler, mais cette amie sévére pour elle seule, se persuadoit que ses malheurs indignes d'excuses, devoient la plonger dans un chagrin, qu'elle ne perpétuoit que pour se punir.

Nous arrivâmes à *Dijon*, où mon affaire avoit fait beaucoup plus de bruit qu'à *Paris*, j'y arrangeai quelques intérêts domestiques, après quoi je partis pour *Issurtile*, petit Bourg de Bourgogne, auprès duquel j'avois une Maison de campagne; ce fut-là qu'entre les bras de mon fils, & dans les douceurs de l'amitié, je priai *Sophie* de con-

tinuer le détail de ſon hiſtoire ; cette amie complaiſante le fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE *DE SOPHIE.*

VOUS vous rapellez ſans doute que le perfide d'*Argis*, & les infâmes Auteurs du complot qu'il avoit formé, décidérent que je ne pouvois ſauver les jours de mon pere qu'en me livrant... devinez le reſte, Madame, & épargnez-moi une image odieuſe : quelle cruelle alternative ! je promis en vain que mon pere libre, je me ſoumettrois à tout ce que la fureur ou le libertinage exigeroient de moi ; les barbares, qui ne ceſſoient de me preſenter l'auteur de mes jours baigné dans ſon ſang, vouloient que je me décidaſſe ſur le champ, en immolant mon pere ou mon honneur ; jamais fille ne s'eſt trouvée dans une ſituation plus critique ; le *Sénéchal*, en homme généreux, m'engageoit à repouſſer ces traitres, & le courage qu'il avoit alors de ſe ſacrifier pour moi, ſembloit m'ordonner de ne lui point obéir ; déjà le crime ſe montroit moins affreux à mes yeux, & l'obligation de conſerver les jours de mon pere, paroiſſoit juſtifier tout ; mais que la voix de l'honneur eſt puiſſante ſur un cœur vertueux ! elle ſe fit entendre de nouveau, &

mes premiers ſentimens reprenant le deſſus, je déclarai à ces ſcélérats que mon pere m'étoit cher, que pour épargner ſon ſang, je conſentois de bon cœur qu'on verſât juſqu'à la derniere goutte du mien, mais que je me croirois indigne de lui, s'il falloit le ſauver par une lâcheté criminelle. A peine ces mots furent prononcés, qu'un de ces brigands firent tomber M. de *Verbois* à ſes pieds; mon pere à demi mort, ſe leva avec précipitation, & perça le premier d'entre eux qu'il put joindre. Deſtin tu fus juſte pour cette fois, c'étoit d'*Argis*; la mort du chef redoubla le courroux des complices, un ſecond coup porté à mon pere le priva de la vie : j'ignore ſi quelqu'un peut ſe peindre l'horreur de ma ſituation. Séparée pour toujours de l'auteur de mon être, & livrée à des monſtres odieux, qui vouloient que l'ombre ſanglante de mon pere fut témoin d'un crime affreux, j'étois abandonnée à des idées horribles, dont la moins cruelle me preſentoit l'image d'une mort prochaine; tantôt me jettant ſur mon pere, que j'arròſois de mes pleurs, je me laiſſois emporter par une tendre illuſion, & mes maux ſembloient s'adoucir en m'entretenant avec lui; tantôt tournant mes regards furieux ſur ſes lâches aſſaſſins, je les chargeois d'imprécations, & je voulois venger ſur eux la mort de M. de *Verbois*. D'*Argis*, l'infâme d'*Argis*, étendu ſur la pouſſiere teinte de ſon ſang, m'offroit un ſpectacle dont mon cœur jouiſ-

ſoit avec une ſorte de plaiſir ; je voyois en lui l'Auteur de mes malheurs, & cruelle par excès de vertu, j'aurois ſouhaité qu'il reſpirât encore pour lui porter le coup fatal ; cependant les brigands qui m'environnoient, croyant enſévelir leurs crimes avec mon pere, ſe diſpoſerent à l'enterrer au lieu même où leur rage venoit de le maſſacrer ; d'*Argis* fut jetté dans la même foſſe. Après cette horrible cérémonie, la troupe meurtriere voulut jouir du fruit de ſes forfaits ; le plus téméraire d'entr'eux fut repouſſé avec violence, mais mes forces affoiblies par les fatigues du voyage, & par les douleurs auxquelles j'étois en proie, me permettant à peine de me défendre, il ne me reſtoit que mes pleurs, foibles armes contre des ſcélérats qui ne reſpiroient que la cruauté & le libertinage ! Inanimée & tremblante, je n'avois plus que la force d'élever mes bras vers le Ciel & d'implorer ſa puiſſance ; priere heureuſe alors, elle fut exaucée ; mais hélas, à quel prix ! Je ne me ſauvai d'un crime que pour frémir ſur un autre, bien plus affreux ; j'allois devenir la proie de mes raviſſeurs, quand le bruit d'un fouet leur annonça que quelqu'un aprochoit ; effrayés de cet incident, ils délibéroient déjà ſur le parti qu'ils avoient à prendre, quand ils aperçurent un homme qui venoit à eux à toute bride ; les brigands ſont naturellement timides, la crainte s'empara de l'eſprit de ces aſſaſſins, & ils n'eurent que le tems de

monter à cheval & de s'enfuir. Celui à qui je devois ma liberté, & un bien plus précieux à une ame vertueuse, étoit un Domestique qui précédoit le Marquis d'*Ivieres*, (il m'aprit que son Maître se nommoit ainsi.) Le *Marquis* informé de mon malheur par son Laquais à qui j'en avois tracé une esquisse legere, descendit de sa chaise avec précipitation; un air noble, doux & poli me prévint en sa faveur, & je ressentis une satisfaction secrette d'avoir pour Libérateur un homme qui me paroissoit mériter beaucoup; la chaise du *Marquis* étoit à deux, pressée de prendre place à côté de lui, je m'excusai long-tems, mais son ton respectueux, sa candeur, & ce que je lui devois, ne tinrent point contre mes répugnances; je consentis à suivre d'*Ivieres*, & en m'attachant à lui, je croyois remplir mon inclination plus encore qu'un devoir que la nécessité m'imposoit: à peine fûmes-nous en marche, que, sollicitée par le *Marquis* de lui détailler les circonstances de mes disgraces, je lui apris par quel événement je me trouvois entre ses mains; mais soit raison ou fausse délicatesse, je lui déguisai & mon nom & le lieu de ma naissance; funeste prudence tu allois entraîner tous mes maux! Arrivés à *Dijon*, le *Marquis* me fit entendre que des affaires importantes l'apellant à *Langres*, il étoit indispensable qu'il s'y rendit; respectée par d'*Ivieres* plus encore que je n'en étois aimée, je ne balançai pas à le

ſuivre dans cette Ville, où il m'avoit promis de me créer un ſort heureux, en m'y faiſant entrer en Couvent; c'eſt ſous cet eſpoir qui flattoit ma douleur même, en m'allarmant, que j'arrivai à *Langres*; j'ignore ſi le *Marquis* y avoit des affaires comme il me l'avoit dit, mais je ſçais que ſans ceſſe auprès de moi, & toujours occupé du ſoin de me plaire, il ne me quittoit que lorſqu'il y étoit forcé pour me laiſſer prendre un repos dont mon ame ne jouiſſoit guere; je l'aimois avec *idolâtrie*; mais ma raiſon qui triomphoit de mon penchant m'engagea à le ſolliciter vivement de tenir la parole qu'il m'avoit donnée de me mettre en Couvent; le *Marquis* plus affligé que ſurpris de ma demande, ſe jettant à mes genoux, en jurant par tout ce qu'un amour ſincere reconnoît de plus ſacré, qu'en reſtant avec lui, je ne riſquois ni mes mœurs, ni ma vertu; je le crus, & le penſera t-on d'un jeune homme amoureux, & maître de l'objet qu'il aime! je ne fus point trompée: mais le deſtin ne me laiſſoit jouir du calme que pour me faire eſſuyer l'orage le plus affreux: le *Marquis* avoit fait connoiſſance avec un Chanoine de la Cathédrale, homme eſtimable, qui aimoit ſon devoir & les plaiſirs: il avoit à deux lieues de la Ville une Maiſon de Campagne où nous paſſions de tems en tems quelques jours. Une indiſpoſition légere qui m'avoit retenue à la maiſon, m'ayant empêché d'y ſuivre d'*I*-

vieres, je restai seule avec la Femme de chambre qu'il m'avoit donnée en arrivant à *Langres*. Tranquille au milieu de la nuit, je rêvois à l'horreur de la situation dont j'étois échapée, & je me plaisois à la comparer aux agrémens que je goûtois dans la compagnie d'un homme généreux qui m'adoroit, mais dont le respect surpassoit toujours la tendresse ; enyvrée de ces douces idées, j'en fus arrachée par un bruit affreux qui se fit entendre à la porte de la rue ; le *Marquis* avoit emmené son laquais, & je n'avois que ma femme de chambre avec moi ; je balançai long-tems, si je ferois ouvrir, mais le doute où j'étois que ce fut d'*Ivieres*, m'engagea à presser ma fille de descendre, elle courut en tremblant à la porte ; funeste pressentiment, tu ne fus que trop bien confirmé !

Ma femme de chambre eut à peine ouvert, qu'on l'arrêta ; les auteurs de cette action montérent à ma chambre qui étoit fermée en dedans, & après quelques prieres que je ne voulus pas entendre, ils passerent aux menaces qui ne me déterminerent pas davantage ; tremblante cependant, j'apellois le *Marquis*, mais comme si ce nom m'eût rendu plus coupable, la fureur de ceux qui étoient à la porte de mon apartement redoubla, & sur les nouveaux refus que je fis de leur ouvrir, les cruels enfoncerent ma porte ; mais quelle fut ma surprise, quand je reconnus parmi les bri-

gands qui empliſſoient ma chambre le Baron de *Verbois* mon frere aîné : le barbare ſans daigner même me regarder , donnoit ordre qu'on m'enlevât promptement ; je voulus me diſculper des ſoupçons odieux qu'il avoit pu concevoir contre moi , mon hiſtoire ſeule aſſuroit mon innocence , mais le cruel refuſa de m'entendre , ſous le prétexte qu'il n'aimoit point les Romans : on me traîna de ma chambre comme une criminelle ; ma fille que je demandai ne parut point , & je fus contrainte de partir ſans que je trouvaſſe un moyen pour inſtruire le *Marquis* des traitemens odieux que je venois d'eſſuyer.

Enfermée dans une chaiſe avec deux Cavaliers de la Maréchauſſée , on me fit prendre le chemin de *Dijon* ; mon frere que je demandai vingt fois pendant la route , avoit diſparu , & le traître alloit ſans doute prendre les devans pour préparer mon malheur. Arrivée à *Dijon* au milieu de la nuit , on me conduiſit à la porte du Monaſtere de l'*Annonciade* où j'entrai ; c'eſt là que perſécutée par les Religieuſes , & par ma famille , je n'ai trouvé le moyen de me delivrer de leurs obſeſſions , qu'en faiſant des vœux éternels prononcés par le cœur , je me fis Religieuſe ; moment terrible , qui me raprochant du tumulte de mes paſſions , me repreſenta le *Marquis* comme l'homme le plus aimable ! Penſionnaire dans notre Couvent je me liai avec vous , & je me ſouviens

viens que je vous fis part du trouble de mon cœur, ſans vous nommer l'objet qui l'agitoit ; vous ſortîtes du Cloître pour paſſer dans les bras du *Comte*; je tais les chagrins que vous avez eſſuyés depuis ce jour; mais mille fois plus à plaindre que vous, la malheureuſe *Sophie* s'eſt vue en bute aux diſgraces les plus affreuſes ; jouet d'un penchant funeſte, je n'ai vécu que dans les douleurs les plus ameres. Forcée de cacher les mouvemens de mon cœur dans le tems même qu'ils ſe ſoulevoient contre moi avec plus de violence, j'ai joint au malheur d'aimer le tourment de paroître inſenſible : quelle ſituation ! il faut en avoir ſubi les horreurs pour la ſentir.

Née vertueuſe, j'avois des devoirs à remplir, & leur néceſſité me preſſoit ; d'un autre côté j'aimois, & mes goûts, incompatibles avec les loix de mon état, jettoient dans mon ame une ſéchereſſe qui, en rejailliſſant ſur mes devoirs, me rendoit le cloître odieux ; contrainte de finir ſes jours dans un état qu'elle déteſte, c'eſt le comble de l'infortune pour une jeune perſonne qu'on vient d'arracher au monde ; toutes ſes réflexions la condamnent ſans la rendre plus fortunée ; l'oprobre de ſon état, & la victime de ſes penchans, elle vit malheureuſe pour mourir déſeſpérée : leçon utile aux filles que le dépit attire dans le cloître, plus utile encore aux parens qui forcent leurs enfans d'y entrer.

Un an se passa depuis votre départ dans ces alarmes continuelles ; le *Marquis* que je ne perdois point de vue... pouvois-je hélas ! oublier un homme qui travailloit à ma liberté ? d'*Ivieres* avoit gagné une Tourriere de l'extérieur du Couvent, c'est par elle qu'il me fit remettre un Billet par lequel ce mortel vertueux m'assuroit que dans peu il me rendroit à moi-même ; instruit du lieu de ma retraite, sans sçavoir par qui j'y avois été conduite, le *Marquis*, qui avoit craint de se confier à quelqu'un, avoit suspendu son projet jusqu'à ce qu'il eût pu trouver une personne affidée à laquelle il lui fût permis de se confier en sûreté. La Tourriere étoit une de ces filles qui, n'embrassant aucun parti, vous servent ou vous nuisent pour de l'argent ; fidelle au dernier qui la payoit, elle ne trahissoit jamais qu'au poids de l'or ; comblée des bienfaits du *Marquis*, elle le servoit avec exactitude ; & comme d'*Ivieres* n'avoit ni ennemi ni rival à combattre, il fut fidèlement servi jusqu'au bout.

Le jour heureux qui devoit m'éloigner d'un asyle que je détestois, & qui n'est pas toujours celui de la vertu pour celles-mêmes que leur propre mouvement y a conduites, le *Marquis* fut introduit dans le Couvent par la Tourriere qui, l'ayant revêtu d'un habit de Maçon, le confondit avec une foule de ces ouvriers qui travailloient alors dans le jardin du Couvent ; aucun n'étoit prévenu, & d'*Ivieres*, qu'on ne remarqua peut-être pas, de-

voit passer pour un nouveau garçon que l'Entrepreneur qui étoit absent avoit envoyé. Le *Marquis*, après avoir paru occupé pendant quelque tems, passa dans un soûterrein qui lui avoit été indiqué, & où j'étois prévenue qu'il devoit se rendre; je l'attendois avec inquiétude, & je le vis avec plaisir, notre reconnoissance fut tendre sans être criminelle. D'*Ivieres* me remit un habit pareil au sien, qu'il avoit apporté dans son sac; & tandis que j'étois occupée à me déguiser, il étoit sur la porte du souterrain à épier l'instant favorable pour notre sortie; j'étois à peine habillée, que le moment arriva; nous partîmes du soûterrein à petit bruit, & nous nous tinmes près d'un mur du Jardin, où nous feignimes de travailler jusqu'à l'heure que le dîner forçoit les ouvriers de sortir du Couvent; pour profiter de la confusion, nous nous mêlâmes dans la bande des Maçons, & déjà nous avions traversé deux portes; quand, arrêtés à la derniere par la Religieuse qui observoit exactement tous ceux qui sortoient, je fus reconnue pour la Mere *Sophie*; on m'arrêta avec éclat: le *Marquis*, que sa fureur trahissoit, voulut en vain m'arracher des bras des Religieuses qui secondérent bientôt la portiere: saisi lui-même par les Maçons qui l'environnoient, il ne put s'échapper qu'en tirant en l'air un coup de pistolet qui mit la bande en fuite; les Religieuses rentrérent avec leur proie, & je devins la victime des punitions les plus sévé-

res. Mon châtiment dura trois mois, après lequel un repentir au moins apparent me rendit à mes compagnes & à mes devoirs. La Tourriere, inftruite que j'étois libre, avertit bientôt d'*Ivieres* qui, fe reprochant les nouvelles difgraces que j'avois effuyées, crut qu'il ne pouvoit m'en faire perdre le fouvenir, qu'en travaillant efficacement à me procurer la liberté : tous fes foins fe tournérent vers cet objet ; & le fort, qui fembloit me réferver un crime, ne les rendit pas toujours inutiles.

Le Marquis informé qu'un Marchand de vin de *Dijon* devoit reprendre chez les *Annonciades* une certaine quantité de tonneaux vuides, alla trouver cet homme qu'il perfuada avec de bonnes raifons, & de l'argent comptant ; inftruite par la Tourriere de l'arrangement que le Marquis avoit pris avec le Marchand, je trouvai le moyen de me gliffer dans la cave où étoient les tonneaux, quelques minutes avant que le Marchand y arrivât ; un numéro en craie blanche, jetté au hazard fur le tonneau dans lequel j'étois entrée en enfonçant les douves du derriere qui touchoit la muraille, étoit le fignal convenu. Les Nones introduifirent le Marchand & les Maneuvres qui le fuivoient dans la cave ; témoins affidus des opérations de ces Ouvriers, elles auroient fans doute empêché l'exécution du projet, fi le Marchand de vin impatient ne fe fût emporté contre fes gens ; fa colere peu tranquille fe manifefta par des

mots grossiers qui mirent les surveillantes en déroute : libres alors, les ouvriers prévenus travaillerent à mettre en place des douves qu'ils avoient aportées exprès pour substituer à celles que j'avois été obligée d'enlever. La manœuvre ne fut pas longue, on transporta doucement le tonneau dans lequel j'étois, & le bondon qu'on avoit eu soin d'ôter, m'empêchoit de suffoquer, en me permettant de respirer l'air ; les opérations finies on sortit, & j'arrivai peu fatiguée dans la maison du Marchand de vin, où le *Marquis* m'attendoit avec des habits convenables à mon sexe, & plus conformes à mon goût. La crainte d'être découvert pour l'Auteur de ce second enlevement, l'obligea de partir le même jour; nous quittâmes *Dijon* pour nous rendre au *Val-de-Suzon*, où un ami particulier d'*Ivieres* lui avoit prêté une petite maison ; la mode commençoit alors à les mettre en vogue, & tout jusqu'aux Gens de Robe se piquoient d'en avoir. Arrivés à cette campagne, nous n'eûmes d'autres soins que de nous témoigner par les caresses les plus tendres & les moins indécentes, combien nous nous devions l'un à l'autre ; le *Marquis* n'étoit point un de ces hommes présomptueux & ingrats, qui, ne vous vantant que les services qu'ils vous ont rendus, oublient qu'une femme n'a pu les recevoir qu'en exposant souvent son honneur & sa vie.

D'*Ivieres* aussi amoureux, mais plus pressant qu'il ne l'avoit été à *Langres*, me parla

de ſon amour avec des expreſſions qu'il n'avoit pas employées juſqu'alors ; ſes vertus m'avoient toujours été cheres ; ſon attachement me fut ſenſible, & ſous l'eſpoir d'une union ſacrée, j'allois me plonger dans le crime.... à ce mot les femmes vont ſe récrier ; accoutumées à voir leurs goûts conſacrés par la mode, elles penſent que c'eſt une erreur de taxer de crime un penchant qu'elles veulent qu'on prenne pour une foibleſſe qu'un mortel généreux autoriſe, je ſçais ſéparer le vice d'avec une paſſion ; mais un goût eſt en vain fondé ſur le ſentiment, quand le crime ſuit, je ne le diſtingue point de ces viles complaiſances qui, en deshonorant celle qui les prodigue, aviliſſent celui qui en eſt l'objet. Lorſque je dis que j'allois me plonger dans le crime, je parle d'une action affreuſe, dont le détail ſeul vous fera frémir ; vivement preſſée par le Marquis, ma rougeur, mon trouble, des yeux que l'idée du plaiſir égaroit, tout enfin trahiſſoit ma vertu pour ſervir mon amant, & déjà ſes ſoupirs, avant-coureurs de la volupté, lui traçoient ſon bonheur. D'*Ivieres*, vainqueur de ma réſiſtance, ne retardoit l'inſtant heureux que pour mieux en ſentir la délicateſſe ; peu d'hommes connoiſſent ce ſentiment, c'eſt le ſel de l'amour ; plus conſtant que le plaiſir que l'idée vulgaire y attache, il s'accroît avec lui, l'eſprit le nourrit, & ſouvent même la raiſon le ſoutient. Le Marquis aſſez ingénieux pour prévoir ce qui échape preſque toujours au

commun des hommes, se plaisoit à assaisonner son bonheur par des retardemens qu'il sembloit vouloir détruire même en les faisant naître ; l'instant qui alloit m'attacher inviolablement au Marquis, arrivoit, & nous étions déjà dans le parc ; occupé à me faire remarquer les merveilles de la Nature, d'*Ivieres* vouloit que toutes ses productions servissent à ses plaisirs, & les chants mélodieux des oiseaux, qui se mêloient à nos soupirs, nous invitoient à jouir incessamment du bonheur qu'ils célébroient ; couchés languissamment sur un gazon émaillé des fleurs les plus belles, nous insultions au papillon leger qui les parcouroit toutes sans se fixer à aucune : le Marquis livré tout entier aux charmes de la volupté qu'il alloit goûter, abandonnée moi-même à cette illusion enchanteresse, qui prévient la tendresse la plus vive, je me préparois à oublier dans les bras de mon amant, & mes malheurs passés, & les dangers de l'avenir, quand le sensible d'*Ivieres*, retardant encore l'instant ses plaisirs, exigea de ma complaisance que je lui découvrisse les particularités de mon Histoire, que la seule bienséance m'avoit mis dans le cas de lui cacher jusqu'ici. Se taire à son amant est une perfidie, j'aurois cru commettre un crime en ne satisfaisant pas le Marquis ; mais à peine eus-je avoué le lieu de ma naissance & mon nom, que d'*Ivieres* en fureur, se jettant sur son épée, voulut se poignarder à mes yeux : jugez de ma surprise ; d'où peut venir, cher amant, lui dis-je en

l'arrêtant, cet horrible dessein ? qui l'inspire ? mon, crime, répartit-il, & quel crime encore ? vous voyez dans votre frere le plus malheureux de tous les hommes : mon frere, juste ciel ! ah, que dites vous ? de grace éclaircissez ce mystére funeste ? demandez plutôt, repliqua-t il, qu'il reste enséveli pour jamais dans un oubli profond. La barbarie d'un pere dénaturé a tout fait ; exilé, vous ne l'ignorez pas, de la maison paternelle, à l'âge de cinq ans, j'ai été élevé dans une campagne jusqu'à quinze ; c'est à cette époque heureuse, jusqu'à ce jour, que j'allois devoir le plus grand des malheurs ; j'entre au service en qualité de soldat, la guerre portée en Allemagne me donne des occasions de me signaler, je prends prisonnier le Trésorier de l'Armée du *Prince Eugene*, quand, pressé de jouir de sa liberté & de sa fortune, cet homme me donna deux cens mille livres, partie en argent comptant, en pierreries, & le reste en lettres de change sur les Banquiers les plus accrédités de la Hollande : j'achete mon congé, & muni des passeports nécessaires, je prends la poste à dix lieues du camp, pour me rendre à *la Haye* ; je trouve mes Banquiers qui me compte de l'argent : je prends par *Breda* & par *Bruxelles*, la route de la *Flandre Françoise* ; jarrive à *Paris*, où je me fais appeller le Marquis d'*Ivieres*, j'y demeure quelques jours, de-là, je viens en *Bourgogne* pour me présenter à mon pere, & pour voir si ses entrailles se remueront en faveur d'un fils

fils qui ne demandant que des sentimens tendres, veut partager sa fortune avec lui, je vous trouve; vous sçavez le reste.

Ce discours que j'avois vingt fois interrompu par mes sanglots fut à peine achevé, que me jettant aux pieds de mon frere, je le priai de s'éloigner pour jamais d'une sœur malheureuse qui alloit être l'auteur de ses maux; qui, moi! s'écrioit le Chevalier de *Verbois*, nom funeste qu'il n'auroit jamais dû quitter; qui, moi, t'abandonner! Ah, connois mieux ton frere! cependant, reprenoit-il en m'arrosant de ses pleurs, puis je vivre avec vous sans crime; & le Ciel témoin de nos forfaits permettroit-il... eh, non, cessons de nous abuser! nous serions trop coupables pour vivre heureux ensemble; choisissez un asyle, je vous y ferai un sort aussi doux que votre état pourra le goûter, tandis que détestant ma vie, j'irai chercher la mort dans un climat étranger, où le destin ne me préparera pas sans doute de nouvelles disgraces dans de nouveaux forfaits; séparons-nous donc repris-je, séparons nous, Chevalier, puisque le Ciel le commande, & que privés pour toujours du plaisir de nous voir, nous puissions oublier jusqu'à l'amour qui nous sépare: l'Abbé *Lally* est un homme vertueux (c'étoit le Chanoine de *Langres* avec lequel mon frere étoit étroitement uni) il connoît la force de l'amitié; engagez le à me conduire dans un Couvent, où j'attendrai que la Cour de Rome, me pardonnant mes premiers écarts,

me permette de faire de nouveaux vœux dans le Monaſtere que vous choiſirez ; nous partîmes du *Val-de-Suzon* pour nous rendre à *Langres*, voyage imprudent qui me cauſa de nouveaux malheurs ; l'Abbé *Lally* fut dans notre confidence ; cet ami généreux ſe chargea d'obtenir ce que j'attendois de Rome, & mon frere qui lui laiſſa douze mille livres ſur ſa table, partit en lui remettant le Billet ſuivant.

Vous connoiſſez mon amour, cher ami, je pars pour le perdre de vue, n'oubliez jamais un malheureux, que pour donner tous vos ſoins à la tranquillité de ſa ſœur ; je vous laiſſe un fonds ſuffiſant pour la dot de Sophie, *ou pour une penſion viagere, en cas qu'elle vînt à ſortir du cloître. Adieu, puiſſe-t-elle m'oublier ! je ſens par mes agitations que ſon repos en dépend.*

L'Abbé me lut ce funeſte Billet ; je mêlai mes larmes à celles que mon frere avoit répandues en l'écrivant, & ſoumiſe abſolument aux ſages conſeils de *Lally*, je me déterminai à le ſuivre au Monaſtere des Urſulines de *Chaumont*, c'eſt l'aſyle que cet ami venoit de me deſtiner. Mon frere aîné qui depuis ma fuite de l'*Annonciade*, avoit placé des eſpions dans toute la *Bourgogne*, & dans les pays voiſins, n'avoit pas oublié *Langres* ; nous fûmes vendus, & j'étois à peine arrivée dans le parloir des Urſulines, que je fus arrêtée en vertu d'un ordre du Subdélégué de l'Intendant de Champagne ; mon frere étoit comme la premiere fois à la tête de la Maréchauſſée ;

l'Abbé eut beau le presser de se rendre aux desirs du Ciel qui m'apelloit dans ce Cloître, *Verbois* insensible me fit traîner dans une chaise, où il monta en ordonnant au Postillon de prendre la route de Paris ; mon frere inflexible refusa de m'entendre & de répondre aux questions intéressantes que je lui faisois, nous arrivâmes à Paris sans que j'eusse pu lui arracher une parole ; quelle cruauté ! étoit-ce celui du Chevalier ? Pardonne, ô Ciel, si je profere encore ce nom !

Nous descendîmes à la porte du *Bon-Pasteur*, & mon frere après avoir donné quelqu'argent à la Supérieure, me jetta un regard févere, & partit. Charmée d'être dans un Couvent, je me félicitois de mon sort, quand j'apris que le *Bon-Pasteur* étoit une maison de repentir où le libertinage & la débauche venoient recevoir le prix de leurs écarts. Indignée d'abord d'être confondue avec des femmes dissolues, je me rappellai l'horreur du crime auquel j'étois échapée, & je me trouvai trop heureuse encore : votre arrivée dans cette maison ne contribua pas peu à me tranquilliser, vous étiez innocente, & j'osai me raprocher de votre état ; quel que vif que fût l'intérêt que je pris à votre liberté, il fut un instant où je ne la vis pas sans inquiétude ; seule dans cette maison affreuse, j'allois me livrer à mon premier désespoir, quand vos bontés m'en arracherent ; vos conseils ont gravé dans mon cœur l'oubli d'une passion funeste, & ramenée à moi-même par

la raiſon, j'ai perdu de vue mes diſgraces pour n'être occupée que des vôtres : trop heureuſe, ſi en les partageant, je pouvois en adoucir l'amertume ; ſoulager vos malheurs, c'eſt effacer les miens.

Fin de l'Hiſtoire de Sophie.

Il y avoit déjà ſix mois que j'étois dans cette campagne, occupée à conſoler *Sophie*, qui de ſon côté faiſoit ſes efforts pour que je perdiſſe de vue le ſouvenir de mes malheurs, quand la mort de mon aïeul, le Baron de *Verman* me ramena à Dijon; *Sophie*, & mon fils qui touchoit à ſa cinquieme année, m'y ſuivirent ; ce fut à peu près dans ce tems que cette malheureuſe fille fût relevée des vœux que la violence & la crainte lui avoient arrachés. La ſucceſſion de M. de *Verman* ſubſtituée au petit Marquis de *Courmont*, m'engagea, comme tutrice de mon fils, dans un procès avec le Préſident de *Némival* qui ſe prétendoit auſſi héritier du Baron : l'affaire ne pouvant ſouffrir un accommodement, on plaida ; la cauſe qui devoit ſe réduire à la ſeule queſtion de ſçavoir ſi M. de *Verman* avoit pu ſubſtituer à mon fils ou non, fut embellie par le Défenſeur de M. *Némival*, & d'une ſimple queſtion de droit, ſon Avocat eut la témérité de vouloir paſſer à ma conduite ; quelqu'irréprochable qu'elle fût, l'Avocat du Préſident oſa l'attaquer ; travers odieux, qui me ſurprit moins que la patience des Juges ; l'affaire de mon fils devint bien-

tôt la mienne; forcée même, pour arrêter les ſoupçons du public, de me juſtifier ſur l'évenement qui avoit éloigné mon mari, je me vis obligée de ſoutenir un procès criminel dans une affaire civile, & qui m'étoit preſqu'étrangere. Triomphante de toutes les fauſſes accuſations qui m'étoient imputées, j'eus l'agrément d'humilier les défenſeurs de *Némival*, & de gagner le procès de mon fils. Certains Avocats, dans quelques Parlemens de France, croient n'acquérir une ſorte de célébrité, qu'en donnant un air de ſingularité à une cauſe ſimple; accoutumés à faire briller leur eſprit aux dépens de la réputation des Parties dont ils conteſtent les droits, ils penſent ne mériter un nom, qu'en mettant des perſonnalités injurieuſes dans les matieres qu'ils traitent. Paris, délivré aujourd'hui de ces hommes dangereux, eſt un modele que les Parlemens devroient imiter pour la gloire du Barreau, & l'honneur de l'humanité.

Je venois de choiſir pour mon fils un Précepteur habile, qui joignoit le ton de la bonne compagnie aux connoiſſances & aux mœurs, & je me diſpoſois à l'emmener à Iſſurtille, lorſqu'un évenement imprévu m'arrêta tout à coup; les Gazettes étrangeres que je liſois exactement depuis le départ de mon mari, m'aprirent un évenement ſiniſtre, auquel je manquai de ne pas ſurvivre; inſtant fatal vous réuniſſez toutes mes diſgraces dans un ſeul point de vue!

Les nouvelles d'Amſterdam, que je parcou-

rus, m'offrirent le nom du Comte ; ſurpriſe & agitée, je pris l'article qui le concernoit, & j'y lus ces mots que je baignai des larmes les plus ameres. *Le Comte de Courmont à qui le Châtelet avoit fait le procès, il y a près de deux ans, & qui s'étoit évadé, comme nous l'avons obſervé dans ſon tems, vient d'être arrêté à Thionville, & transféré à Paris où il doit avoir la tête tranchée.*

Ah, Ciel ! m'écriai-je, toute éplorée, mon époux ne vit plus, un Bourreau cruel vient de répandre un ſang qui ne devoit couler que pour le ſalut de l'État ? mais peut-être je m'abuſe, ſes Juges ſont équitables, ils le ſauveront ; allons, courons à lui, & tâchons, s'il en eſt tems encore, de faire triompher l'innocence, & de rendre un Guerrier à la Patrie, un Pere à mon Fils, & un Epoux à la plus infortunée de toutes les Femmes.

Sophie & le Précepteur du Marquis entrerent dans le même inſtant : la Gazette qu'ils trouverent à mes pieds ne leur laiſſa plus ignorer le ſujet de mon trouble ; l'eſpoir qu'ils ſe plaiſoient à nourrir dans le fond de mon ame, ne ſervoit qu'à me faire voir mon malheur de plus près ; nous partîmes dans le moment pour Paris, où j'allois ſans doute eſſuyer la plus funeſte des diſgraces.

Fin de la ſeconde Partie.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,
ET PUBLIÉS
Par M. DE CHEVRIER.

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
Deſp. Sat. des F.

TROISIEME PARTIE.

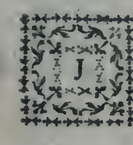


A AMSTERDAM;
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.
M. DCC. LXIII.



MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FEMME.

TROISIEME PARTIE.



Ugez, Madame, de l'horreur de ma ſituation, par l'impreſſion funeſte qu'elle fait en ce moment ſur vous-même, & repreſentez-vous une femme attachée à ſes devoirs, une épouſe vertueuſe, & une mere tendre, qui, tenant ſon enfant dans ſes bras, eſt forcée de quitter ſa Patrie, pour aller recevoir les derniers ſoupirs de ſon mari qui expire ſur un échaffaud, ou peut-être pour pleurer la perte d'un mortel vertueux qu'elle a conduit elle-même au ſuplice. En vain on voudra conſoler ma douleur, en me diſant que je ne ſuis point coupable : ſi l'infor-

tuné *Sanville* ne m'avoit point aimée, mon mari vivroit, & c'eſt cet amour malheureux qui eſt la cauſe de la mort de deux hommes; remords éternels vous ne ſortirez jamais de mon cœur!

J'arrivai à *Paris* dans ces réflexions dévorantes; l'empreſſement que j'avois de voler au Châtelet, pour voir s'il étoit tems encore de ſecourir le *Comte*, m'engagea à laiſſer ma voiture aux Barrieres de la porte S. Bernard, où les Gardes étoient occupés à viſiter mes effets; & je pris avec *Sophie* un carroſſe de place, à qui j'ordonnai d'aller au Grand-Châtelet; le Précepteur devoit, après la Viſite des Gardes, ſe rendre avec mon fils à notre Hôtel de la rue de Tournon. A peine avions-nous traverſé le Pont-Marie, que je vis avancer, par le quai de Peletier, une foule de peuples qui bordoient une charrette que des Gardes à cheval précédoient; l'impreſſion que ce ſpectacle funebre fit ſur moi, m'ôta l'uſage de mes ſens, & *Sophie*, qui n'avoit pu par elle-même me rapeller à la vie, me fit tranſporter dans le bureau des Coches d'*Auxerre*, c'étoit la maiſon la plus voiſine du lieu où je m'étois trouvée mal, les Commis quitterent la dureté attachée à leur état, & me donnerent tous les ſecours qui dépendirent d'eux. *Sophie* éplorée, à côté du lit ſur lequel on m'avoit placée, avoit eſſuyé vingt queſtions fatigantes ſur la cauſe de ma foibleſſe, mais cette diſcrette amie imagina quelques raiſons qui puſſent contenter les

gens chez lesquels nous étions. Mes yeux commençoient déjà à se rouvrir à la lumiere, quand un grand homme, que le tumulte de la populace avoit attiré à la porte du Bureau des Coches, entra dans la chambre où j'étois ; l'agitation & le trouble qui m'environnoient encore, ne me permirent pas de le connoître ; il prononça avec douleur quelques paroles qui furent entrecoupées par des sanglots ; l'intérêt pressant que cet inconnu sembloit prendre à ma situation, m'émut ; *Sophie*, toujours confondue dans ses pleurs, ne levoit les yeux que vers le Ciel. Je tirai, en tremblant, les rideaux qui n'étoient qu'entr'ouverts ; que vis-je ? ah Dieu ! Le Comte de *Courmont* aux pieds de mon lit ! je me levai avec précipitation, & me jettai dans ses bras, où je demeurai plus d'un quart d'heure, sans que nous proférassions une parole l'un & l'autre. *Sophie*, remise de sa premiere douleur, se mêla à nos embrassemens, & ne les rendit que plus tendres.

Le pathétique de cette reconnoissance toucha tous ceux qui étoient dans l'apartement ; malgré les caresses que nous nous prodiguions, on vit que nous étions époux ; cet attachement parut singulier, mais on ne l'admira pas moins.

Je renvoyai mon *fiacre* pour monter dans le carosse de mon mari, qui avoit repris notre premier Hôtel, nous ne fûmes pas plutôt placés, que je satisfis à l'impatience du *Comte*, en lui aprenant le malheureux sujet

du voyage le plus heureux, puiſque *Courmont*, condamné par le Châtelet, venoit d'être abſous par le Parlement, avec des dommages & intérêts conſidérables. Quel inſtant! cette réunion fut beaucoup plus tendre que les premiers jours de notre mariage; devoit-elle durer ſi peu?

Mon époux qui, depuis ſon départ de *France*, avoit paſſé en *Hollande*, & delà en *Angleterre*, étoit devenu amoureux fou de *Milady Robinſon*, femme d'un membre du Parlement de *Londres*; & le deſir impatient qu'il avoit de retourner dans cette Ville, le centre de la liberté, & la patrie des Arts, le détermina à m'engager à prendre la route de l'*Angleterre*, ſous prétexte que *Paris* devant me déplaire, il étoit charmé de profiter du congé que la Cour venoit de lui accorder, pour me faire voir *Londres*; mon fils m'étoit cher, & je ne pouvois me riſquer de lui faire paſſer la mer, ni de me ſéparer d'un objet ſi précieux; d'ailleurs le goût que j'avois conçu depuis quelque tems pour la ſolitude, fut la ſeconde excuſe que j'employai pour retenir *Courmont* en *France*; mon mari ceſſa de me preſſer, & déjà je me félicitois de retourner à *Iſſurtille*, quand un nouvel incident m'arracha l'eſtime de mon mari. Qu'une coquette, en proie aux agaceries de l'Univers, ſoit en bute aux mépris de ſon époux, cela eſt juſte; mais qu'une femme vertueuſe ſoit expoſée aux traits de la ſatyre, & que toujours innocente, on la juge

coupable, c'eſt le comble de l'infortune !

Madame *Quetel*, dont je croyois avoir le plaiſir de ne plus parler, venoit de renouer avec le Commandeur d'*Humicourt*, le *Neſtor* des hommes à bonnes fortunes de ſon ſiécle ; je l'ai peint dans la ſeconde Partie de mes Mémoires, & l'on verra ſon caractere juſtifié dans l'anecdote que je vais détailler. Incapable, comme je l'ai remarqué, d'être méchant de ſon propre mouvement, il n'offenſoit que quand ſon amour propre humilié l'y forçoit, ou que lorſqu'il s'y voyoit contraint par les perſuaſions de quelqu'un : ces deux motifs concourant contre moi, ſa vengeance n'en fut que plus à redouter. Madame *Quetel*, qui avoit eu dans ſa jeuneſſe des bontés pour le *Commandeur*, s'aviſa de lui faire des mines ; d'*Humicourt* y répondit en plaiſantant, & Madame *Quetel*, qui ne badinoit jamais ſur ces ſortes de matieres, l'enchaîna ſérieuſement ; ce retour fut l'époque d'un complot odieux, dont je devins la victime. Le *Commandeur*, à qui j'avois autrefois interdit ma preſence, s'en reſſouvint ; Madame *Quetel* qui me reprochoit de lui avoir enlevé le Préſident d'*Obricourt*, ne me pardonna pas ; voilà les deux ſujets de vengeance qui vont préparer une manœuvre dangereuſe.

D'*Humicourt* avoit le talent de peindre en mignature, & il en abuſoit preſque toujours, parce que l'uſage vouloit alors qu'on n'obtint une femme, qu'en lui ſacrifiant au moins

une coquette ; le sexe, par cette fausse politique, se perdoit nécessairement, une femme, abandonnée aujourd'hui, servoit le jour suivant de sacrifice à une nouvelle, & successivement la moitié du sexe devenoit la victime de l'autre.

Le *Commandeur* qui avoit eu l'audace de me peindre, en renouant avec Madame *Quetel*, lui avoit remis mon portrait, qu'elle sçavoit que je ne lui avois point donné ; le *Comte*, dans la seule vue de se dissiper sans doute, fit des prévenances à Madame *Quetel*, c'est-à-dire qu'il l'eut. Cette femme ne fit qu'autant de résistance qu'il en faut pour sauver une espece de réputation, en persuadant à un homme qu'on a quelqu'un, & qu'on n'est pas assez maussade pour vivre sans intrigues : ce quelqu'un existoit, si l'on prend les complaisances d'*Humicourt* pour un attachement réel. Quoiqu'il en soit le plaisir de faire une perfidie, égara l'indulgente *Quetel ;* & elle combattit assez la vraisemblance, pour se persuader qu'étant aimée du *Commandeur*, elle pouvoit lui être infidelle. *Courmont* fut sur les rangs, & cette femme, qui n'avoit pas eu souvent des adorateurs de cette espece, l'aprit à tout Paris, qui n'en voulut rien croire ; l'opinion commune alors, étoit que Madame *Quetel* vivoit dans la réforme, parce qu'elle avoit l'âge d'y entrer ; & le public fut assez méchant pour la croire vertueuse malgré elle. Des idées pareilles perdent sans ressources des femmes

femmes à prétention. Le *Comte*, assez assidu auprès de Madame *Quetel*, pour ne pas la désespérer sur un abandon total qui suivoit ordinairement après un commerce de huit jours, ne me parloit plus de m'expatrier, & dès le moment qu'il lui falloit quelqu'un qui eût l'air d'une maîtresse, j'aimois autant qu'il prît la *Quetel* qu'une autre plus raisonnable. Cette femme, à qui cela n'étoit pas si indifférent qu'à moi, avoit des raisons personnelles pour retenir le *Comte*, & elle crut n'y parvenir qu'en tâchant de m'avilir auprès de lui; mon portrait, dont elle étoit nantie, la servit dans cette circonstance. Un jour qu'étant sortie exprès de son cabinet de toilette, pour passer une robe dans une chambre voisine; elle avoit laissé une de ses boîtes ouverte, au dessus de laquelle on voyoit mon portrait: *Courmont*, qui cherchoit quelque chose sur la toilette; tomba malheureusement sur la mignature, & s'en saisit. La *Quetel*, qui joua la surprise, redemanda le portrait avec des instances affectées; mais le *Comte*, qui cherchoit à se tourmenter, lui jura qu'il ne la reverroit jamais, si elle n'avoit l'amitié de lui avouer par quel hazard le portrait se trouvoit chez elle. Madame *Quetel*, quittée mille fois, avoit une horreur toujours nouvelle pour les inconstances qu'on lui faisoit; la crainte de perdre *Courmont* lui fournit les moyens de le satisfaire, en lui racontant un conte préparé depuis long-tems entr'elle & le *Commandeur*, qu'elle eut soin de faire pas-

ſer pour le héros de l'aventure ; qui lui avoit ſacrifié mon portrait. A ces mots la rage rentra dans le cœur de mon mari ; & ne pouvant ſe perſuader qu'il y eût des gens aſſez ſcélérats pour perdre quelqu'un de ſang froid, il me crut coupable. La façon dont je m'étois juſtifiée ſur le paſſé, auroit bien dû lui épargner tout ſoupçon ſur les nouveaux écarts que l'on m'imputoit : un mari qui croit être offenſé, conſulte rarement la raiſon, la fureur eſt ſon guide, & le *Comte* dans ſes premiers tranſports, n'écouta qu'elle. La *Quetel* qui crut que le moyen qu'elle avoit mis en uſage pour conſerver *Courmont*, alloit l'en priver, tenta de le tranquilliſer, en lui faiſant preſent de ſon portrait, c'eſt la ſeule démarche qu'elle pouvoit faire ſans rougir, car la mignature repréſentoit une jolie femme ; & les yeux de l'homme prévenu le plus avantageuſement, ne devoient jamais y reconnoître Madame *Quetel.* Le *Comte* qui ignoroit que ſon amante avoit fait de ces cadeaux-là à tout *Paris*, fut flatté du preſent, & voulant l'embellir avec quelques diamans que je lui avois dit de me changer, il vola chez *Rondet ;* quelle fut ſa ſurpriſe de voir ce jouailler occupé à garnir de diamans un portrait qu'il reconnut pour être le mien ? *Rondet*, qui ignoroit qu'il parloit au mari de celle dont il tenoit la mignature entre les mains, s'amuſoit à lui en vanter les charmes, & le preſſoit de

convenir que le Comte de *Pusangé* étoit le mortel de France le plus heureux; point de plaisanterie, *Mons Rondet*, reprit *Courmont*; l'original de ce portrait me touche de près, & je me saisis de la copie, à l'égard des diamans je vous les remets. Mais, Monsieur, repartit le jouailler, vous me compromettez, & je perds la confiance des honnêtes gens, si vous n'avez la complaisance de me rendre un portrait dont je ne puis disposer, point de répliques, répondit mon mari, voilà mon nom & mon adresse, c'est à moi qu'il faudra s'adresser pour le ravoir; le *Comte* sortit ensuite, & gagna avec précipitation l'Hôtel. D'*Humicourt* & *Pusangé* étoient précisément avec moi, ils s'étoient introduits sous prétexte de rendre une visite au *Comte*, qui ne les eut pas plutôt aperçus, que me jettant un regard furieux, il les pria de sortir : le ton dur avec lequel il leur parla, jetta dans mon esprit des soupçons qui furent bientôt démêlés; d'*Humicourt* & *Pusangé* sortirent avec un faux ton de plaisanterie qu'un lâche emploie pour se sauver; *Sophie*, que mon mari pria de passer dans une piéce voisine, nous laissa seuls. Eh bien, Madame, me dit-il, avec cet air courroucé qui présageoit les plus grands malheurs, est-ce assez long-tems joindre l'outrage à l'outrage? & voulez-vous que, jouet perpétuel de votre coquetterie, j'essuie jusqu'au bout la perfidie la mieux marquée? Voici le troisieme coup que vous me portez, du

moins je veux ignorer les autres ; mais ce dernier eſt ſans replique ; connoiſſez-vous ce portrait ? Eſt-ce le mien, répondis-je ? eſt-ce le mien, reprit-il ; penſez-vous me ſéduire avec ce ton enfantin ? mais en ſupoſant que vous ayez l'adreſſe de vous tirer de ce premier pas, comment vous juſtifierez-vous ſur ce ſecond portrait que le Comte de *Puſangé* avoit remis à *Rondet*, des mains duquel je l'ai arraché.

Je vous crois, repartis-je, mais je vous proteſte, avec la ſincérité que vous me connoiſſez, que je n'ai jamais donné mon portrait à perſonne ; il eſt aiſé de reconnoître la main du Peintre, voyez-le, & vous ſçaurez que je n'ai jamais donné ordre qu'on me peignit ; propos en l'air, repartit *Courmont* toujours plus irrité, fuyez, Madame, ou craignez à mon retour une ſcene plus cruelle que celle du *Bon-Paſteur* : le Comte ſortit dans ces entrefaites, *Sophie*, que j'apellai dans ce moment pour ſçavoir quel parti la prudence vouloit que je priſſe dans une conjoncture auſſi délicate, ſeconda mes ſentimens, en m'affermiſſant dans la réſolution où j'étois de faire tête à l'orage, & d'attendre de ſang froid le retour du *Comte* ; cependant, diſois-je quelquefois à *Sophie*, *Courmont*, dans les accès violens de ſa fougue, ne prendra pas la précaution de chercher des éclairciſſemens que peut-être il ne trouveroit point, quand il voudroit les prendre, & je ſuis ſûre que, livré à ſa ſeule fureur,

il a pris ſur le champ la route de Marli, d'où il me ſemble déjà le voir revenir avec un ordre cruel, que ſa rage aura ſurpris de la Religion du Miniſtre : je vous plains, chere Comteſſe, reprenoit mon amie, mais que faire ? la fuite vous rendroit ſeule coupable; le tems vous a juſtifiée ſur deux accuſations auſſi importantes que celle ci, attendez tout de lui; l'innocence tranquille périr rarement : moi fuir, répondis-je, de tels ſentimens n'entrent point dans mon cœur, je ſçais quels ſoupçons un départ précipité jetteroit ſur moi : le Comte eſt vif; mais la vérité peut le ramener : cependant, continuois-je en tremblant, il m'a nommé *Puſangé*; ſi, victime d'un combat que je crains, il alloit perdre la vie, que deviendrois-je ? vous connoiſſez, chere *Sophie*, le cœur de votre amie, elle mourroit de déſeſpoir. Le Comte ne vient point, un preſſentiment ſecret m'annonce qu'il n'eſt plus ; non, Madame, répondit mon mari qui avoit entendu les derniers mots ; il vit, mais c'eſt pour adorer la plus infortunée & la plus vertneuſe de toutes les épouſes ; ah, ciel ! pourſuivoit il en ſerrant tendrement mes genoux, me pardonnerez vous ce dernier écart ; *Sophie* intéreſſez votre amie en ma faveur, & obtenez la grace d'un malheureux que des circonſtances ſingulieres ſe plaiſent de déchirer : quand vous parlez, repris-je, ai-je beſoin d'un autre intérêt pour me rendre ? la voix de mon cœur plus impérieuſe que celle

de l'amitié, vous abſout, trop heureuſe encore de vous retrouver dans mes bras : eſt-ce vous qui parlez, repartit *Courmont*, ah, Ciel ! que vos bontés me rendent coupable ! ne craignez plus adorable *Julie*, ni caprices, ni humeurs, je ne veux que vous idolâtrer, les circonſtances auront beau vous condamner, un époux raiſonnable, convaincu de la vertu de ſa femme, ſe deshonore par des éclairciſſemens ; ſoumis entiérement à vos ordres, nommez le climat où vous voulez vivre, tous les lieux où je ſerai avec vous, ſeront remplis de charmes pour moi ; la Bourgogne, la France, Paris même, tout odieux qu'il me paroiſſe... tous les pays me ſeront égaux, quand j'y vivrai avec ce que j'aime. Ce diſcours ſi tendre & ſi éloigné de l'affectation, m'intéreſſa au point, que je témoignai, par complaiſance, que la France m'ennuyoit, & je fis ſentir adroitement au Comte, que je ſortirois avec plaiſir du Royaume ; vous m'avez parlé, il y a quelques tems, lui dis je, de l'Angleterre, allons à Londres, nous n'y reſterons qu'autant que vous vous y amuſerez, connu dans cette ville, vous n'y aurez que des agrémens : que vous êtes obligeante, me répondit le Comte, j'accepte ce parti, pourvu que *Sophie* ne le déſaprouve point, vous l'aimez, & je ſerois au déſeſpoir de vous ſéparer d'elle. Mon amie qui n'avoit d'autres ſentimens que les miens, répondit à *Courmont*, comme je le deſirois, & nos arrangemens furent pris pour

un départ prochain. Le Comte me raconta alors la perfidie d'*Humicourt* & de *Pusangé*, que le Grand Prieur de France, informé de leur conduite odieuse, venoit de faire partir pour Malthe, exil trop gracieux pour des hommes aussi noirs. Flattée de quitter Paris, & d'aller respirer un air que mon mari aimoit, je me formois des idées de tranquillité que l'avenir ne troubla que trop; étoit-ce à moi de me livrer à un penchant dont je connoissois le vuide? & devois-je aimer véritablement, après les chagrins que l'ombre même de l'amour m'avoit causés?

Le peu de monde que je voyois depuis les noirceurs que j'avois essuyées dans la société, ne m'assujettissoit point à des devoirs pénibles; bornée presque à une seule Maison, je ne vivois guéres qu'avec Madame de *Querman*, c'étoit la femme de l'Intendant de M**, petite souveraine en B***, simple particuliere à Paris. Madame de *Querman* avoit préféré d'être ignorée dans la Capitale, à l'agrément d'avoir une Cour en Province, & elle passoit les trois quarts de l'année dans le centre des plaisirs bruyans; son mari étoit un de ces hommes essentiels, qui ont de se rendre l'art utile sans mérite, & nécessaire sans motifs; occupé sans cesse à saisir le bon ton qu'il n'avoit pu avoir dans un Présidial de Province, il avoit fait une fortune assez considérable dans la révolution des Billets de Banque, pour acheter une charge de Maître des Requêtes. C***

dut ſa fortune à ſon habileté à jouer au Billard ; *Querman* fut redevable de ſon avancement à la Paume dans laquelle il excelloit, & peut-être il auroit été plus loin, ſi la derniere contagion qui ravagea la Provence, ne l'eut attaché à un avenir brillant. Madame de *Querman* qui n'avoit pas même l'eſprit de mettre à profit la fortune de ſon mari, s'étoit perſuadée depuis long tems, que l'air de s'amuſer à Paris, qui n'eſt autre qu'un ennui maſqué, étoit préférable aux plaiſirs réels qu'on goûtoit en Province ; contente de vivre dans un tourbillon d'Inſectes illuſtres qu'elle ne connoiſſoit point, mais qu'elle croyoit fort agréables, parce qu'ils l'entretenoient de la chaſſe, & du coucher du Roi, auxquels ils ne s'étoient jamais trouvés, elle auroit volontiers paſſé ſes jours dans un ennui mortel avec des gens du bel air, pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grand Monde. L'Intendance qui la flattoit, quand elle n'étoit que Préſidente de Campagne, lui avoit paru inſipide ; auſſi-tôt qu'elle avoit joui des prérogatives qui y ſont attachées ; elle avoit la manie de la Cour où elle ne pouvoit figurer, & tout ce qui ne tenoit point à Verſailles étoit pour elle d'une mauſſaderie étonnante. Ridicule dans l'expreſſion, elle parloit le langage de la Cour, mais l'emploi bizarre qu'elle faiſoit des termes qu'elle ne rendoit jamais propres, formoit un jargon ſingulier, qui, en étourdiſſant les gens d'eſprit, lui acquéroit chez le Peu-

p'e

ple le titre de femme du bon ton ; & c'étoit pour elle l'éloge le plus délicieux ; expreſſion qui lui étoit ſi familiere, qu'elle l'apliquoit même au chagrin. Maîtreſſe en titre du Marquis de *Solmé*, dont elle étoit ſoupçonnée de connoître les créanciers, elle avoit un amant, comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigent ; n'aimant rien d'ailleurs que ce qui étoit attaché au bel uſage, elle portoit la manie des airs juſques dans ſes plaiſirs ſecrets, & ſes goûts raiſonnés devenoient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les aprouvoient point. On ſent bien, à ce portrait, qu'une femme de ce caractere, ne me convenoit pas, mais les beſoins de la vie ne nous permettent point toujours de vivre avec ceux qui nous conviennent ; fatalité dangereuſe qui entraîne ſouvent la perte de nos mœurs ! *Courmont* qui avoit quelques terres dans le *Bourbonnois*, que l'Intendant vouloit prendre pour ſervir aux chemins publics, fut obligé de s'adreſſer à lui ; leur connoiſſance commença par une querelle qu'ils eurent à propos des titres que les Intendans exigent, & que mon mari croyoit ne devoir point leur accorder. *Querman* revint d'une prétention chimérique, qui lui étoit perſonnelle, lors même qu'il ſembloit ne la ſoutenir que pour l'honneur de ſon corps, & il mit à couvert les terres du *Comte* ; ce procédé avec un homme qui n'avoit pas flatté ſon amour-propre, lui mérita l'eſtime & l'amitié de mon

mari, & pendant ce dernier séjour à *Paris*, nous vivions fort souvent avec l'Intendant. Le ton de Madame de *Querman* auroit paru révoltant à ceux qui n'auroient point été prévenus, mais il amusoit ceux qui la connoissoient, rien ne paroît extraordinaire dans quelqu'un qui est annoncé comme un personnage ridicule. L'Intendant d'ailleurs avoit avec sa femme un air aisé qui passe pour dignité chez les Grands, & pour sottise auprès du Peuple ; à propos de cela je me rapelle un trait qui m'amusa beaucoup.

Quelques jours avant notre départ pour Londres, nous soupions en famille chez Madame de *Querman*, je veux dire le Marquis de *Solmé*, l'Intendante, son mari, le *Comte* & moi ; *Querman* étoit monté sur un ton gai, qui le rendoit assez agréable à sa femme ; elle vouloit toujours s'étourdir sur le plaisir ; & comme s'il y avoit long-tems qu'ils ne s'étoient vus ; il lui demanda compte de ses amusemens, sans autre intérêt cependant que celui d'un ami qui y prend part. Madame de *Querman*, enchantée de voir que son mari imitoit la complaisance des gens de la Cour, lui fit un détail que je crus d'autant plus sincere, qu'il ne flattoit ni la vanité de l'Intendant, ni le goût de sa femme. *Querman* qui paroissoit s'intéresser à la santé de l'Intendante, lui demanda, d'un ton indifférent, à quelle heure elle étoit rentrée hier : à une heure, répondit-elle : à une heure, reprit *Querman* ; rien de si positif repartit

Solmé... si vous le croyez, repliqua froidement l'Intendant, tant pis pour vous, Marquis, car Madame n'est revenue qu'à trois heures.

L'Intendante feignit de rougir pour montrer qu'elle étoit infidelle, parce que le bon ton ne vouloit pas qu'une femme fût constante ; usage pernicieux qui a passé jusqu'au siecle où vous vivez. *Solmé* voulut jouer l'amant piqué ; mais à peine se ressouvint-il que son Tailleur devoit lui rendre une visite le lendemain matin, qu'il eut cet air empressé, que la vanité des femmes prend pour de l'amour, & qui n'est que bassesse dans ceux qui l'emploient.

Quelques amusantes que ces scenes fussent au premier aspect, elles ne pouvoient me plaire long-tems ; on a beau connoître Paris, il est difficile que quelqu'un à qui la vertu est chere, se familiarise avec le vice. Nos dispositions étoient faites ; mon fils venoit d'entrer à *Louis-le-Grand* sous la conduite d'un vieil Officier ruiné, qui, n'ayant pu obtenir le Gouvernement d'une Place, prit celui du jeune Marquis. Le Comte qui croyoit m'obliger en m'éloignant de Paris, pressa notre départ ; & nous prîmes avec *Sophie*, qui nous étoit trop chere pour nous en séparer, la route de la Flandre ; nous arrivâmes à Lille où nous séjournâmes quelque tems, c'est-là que j'étudiai l'esprit Flamand : je vis que cette Nation avoit cette grosse probité que je préfere à la politesse, moins adroits, &

aussi impolis que leurs voisins les *Hollandois*, ils veulent prendre machinalement le ton de rudesse que les *Anglois* ont moins par air que par vérité.

De Lille nous passâmes à Calais, où nous arrivâmes assez à tems pour être témoins d'une expérience qui, pour n'avoir pas réussi, n'en est pas moins digne d'éloges; on la devoit au génie & aux soins de M. le Marquis d'*Herouville*, nom célebre dans le Militaire; & j'avouerai avec quelque surprise, que j'ignore pourquoi le projet, dont je vais dire un mot, n'a pas été poussé à sa perfection.

L'Officier Général que je viens de citer, à qui l'on est redevable de quantité d'autres projets importans, avoit imaginé une machine au moyen de laquelle on pouvoit descendre dans la Mer, y voir ce qui étoit englouti, & le pêcher aisément; l'expérience, du moins celle que j'ai vue, se fit en petit, un Garde-Françoise se proposa pour descendre, il étoit prévenu qu'aussi-tôt que sa respiration s'affoibliroit, il n'avoit qu'à remuer un cordon qu'il tenoit à la main, & qui répondoit à une sonnette qui étoit hors de la mer, mais l'yvresse dans laquelle il étoit, & dont on ne s'étoit pas aperçu, l'empêcha de remuer le cordon, & il étoit mort quand on le retira; un homme de sang froid n'auroit pas couru ce danger; mais après cet exemple qui avoit intimidé un peuple foible, on ne poursuivit point l'expérience d'un projet sûr & réfléchi.

C'eſt à Calais que nous nous embarquâmes pour Douvres ; la mer qui avoit un peu agité *Sophie*, nous engagea à continuer notre route par terre, le lendemain nous arrivâmes à Cantorburi, l'Hôtel du Lion Verd fut l'Auberge que nous choiſimes ; le beſoin que nous avions de nous repoſer nous détermina à ſouper de bonne heure ; nous n'en étions pas encore au rôt, que notre Hôte vint nous demander la permiſſion de placer à notre table un Baron *Allemand* qui venoit d'arriver. Dans un pays où l'affabilité ne regne point, tous les Etrangers ſe croient de la même patrie ; le Comte ſe leva & fut lui-même au devant du Baron *de Vactouk* (on lui aprit que l'Allemand ſe nommoit ainſi) & le fit placer à côté de moi ; la converſation roula ſur la France : on a beau quitter à regret cet heureux climat, ceux qui le fuient reſſemblent aux Pélerins de la Mecque, leurs regards ſe tournent encore ſur le tombeau du Prophête, long-tems après qu'ils l'ont quitté. Le Baron parloit notre langue avec la pureté d'un Allemand de condition ; inſtruit de notre gouvernement, de nos uſages & de nos loix, il connoiſſoit la France mieux que ceux qui y étoient nés ; quoiqu'on verra dans peu que le prétendu Baron n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit être, on ne doit pas être étonné de voir un Allemand mieux informé de nos mœurs que nous-mêmes cette Nation ſçavante & polie ne voyage que pour s'éclairer, les François

qui courent le monde, n'ont d'autre objet que de ſe rendre ſinguliers, en tournant tout en ridicule.

L'*Album* d'un Allemand ſenſé eſt un livre Inſtructif; celui d'un François eſt un libelle ſcandaleux; l'un parle des mœurs, de Religions & des uſages des Peuples qu'il a vus; l'autre ne cite que des *Caillettes* qui ſe ſont deshonorées avec lui: quittons ces remarques, & revenons à *Vactouk*. Les yeux continuellement fixés ſur lui, j'y cherchois une reſſemblance que j'aurois peut-être trouvée, ſi, malgré la pureté avec laquelle il parloit, je n'avois démêlé un reſte d'accent Germanique, qu'on ne perd que lorſqu'on s'eſt adonné de bonne heure à la Langue Françoiſe; d'ailleurs *Vactouk* buvoit beaucoup, & celui pour lequel j'aurois voulu le prendre, ne connoiſſoit pas le vin; ces idées auxquelles mon repos même n'auroit pas voulu que je m'arrêtaſſe, diſparurent, & je me levai de table ſans avoir le moindre ſoupçon. Le Comte, qui avoit voyagé en Allemagne, crut obliger le Baron, en amenant la converſation ſur ſon pays; *Vactouk* parut peu inſtruit, & mon mari qui ne condamnoit pas aiſément, me dit après que l'Etranger fut retiré, qu'il le croyoit un de ces Aventuriers qui apuient une naiſſance imaginaire ſur beaucoup d'adreſſe & d'effronterie; je m'opoſai à ce ſentiment, & j'ignorois pourquoi; étoit-ce l'effet d'une indulgence naturelle attachée à mon ſexe? étoit-

ce. . . . . Ah, je n'en aprendrai que trop tôt le motif.

Nous nous couchâmes, & le lendemain nous partîmes pour Londres, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit; le Comte qui avoit fait quelques séjours dans cette Capitale de l'Angleterre, prit le même Hôtel qu'il avoit occupé précédemment, l'Etranger qui nous avoit suivi, sans que nous nous en aperçussions, se trouva logé avec nous; les soupçons du Comte augmenterent, & j'avoue que je commençai à pencher du côté de mon mari.

Vactouk vint le lendemain nous faire une visite; je ne sçais quels sentimens le froid avec lequel nous le reçûmes, lui inspira, mais nous fûmes quatre jours sans l'apercevoir, *Courmont* dont j'ignorois encore l'attachement pour la femme du Lord *Robinson*, dont j'ai dit un mot au commencement de cette derniere Partie de mes Mémoires, sortit sans nous; pendant les quatre premiers jours de notre arrivée, inquiet & rêveur, il raportoit dans sa maison une agitation qui paroissoit d'autant plus qu'il vouloit la cacher. *Sophie* qui l'aimoit, lui demanda la cause de son chagrin, il eut la foiblesse de lui confier sa passion pour une femme qui l'avoit abandonné, & mon amie qui connoissoit ma façon de penser, ne balança pas à me rendre cette confidence; c'étoit la seconde fois que j'entrois dans les secrets du Comte, & je me rapellois que c'étoit dans

le sein de son épouse, qu'il avoit déposé son amour pour la *Lecouvreur* ; mais je n'en avois point été effrayée, la passion d'un honnête homme pour une fille de spectacle, est un délire qui commence avec la nuit, & que le jour dissipe ; la circonstance gêneroit ces sortes de filles, parce qu'elle les empêcheroit de remplir les engagemens que leur état les oblige de prendre avec le Public. Le Comte docile abandonna la *Lecouvreur* qui s'en consola dans les bras d'un homme qui ne lui préparoit une nouvelle infidélité que pour l'amener à une consolation plus prompte ; on pense différemment avec ce qu'on est convenu d'apeller dans le monde, *une femme d'une certaine façon ;* ses caprices nous attachent à elle, & son infidélité ne nous rend que plus tendres; c'étoit-là la position du Comte : amant heureux de Mylady *Robinson*, il n'avoit quitté Londres qu'à regret, parce qu'il y laissoit une femme adorable, qui lui avoit juré une constance éternelle, qu'elle croyoit peut être lui garder alors, le Chevalier *Opton*, jeune Anglois, que j'aurai occasion de peindre ailleurs, étoit alors attaché à *Milady ;* & *Courmont* qui redoutoit un rival dangereux, s'étoit lié avec *Opton* qu'il vouloit rendre amoureux de *Sophie ;* le Chevalier devint sensible, mais pour qui ... pour une femme qui l'adoroit & qui a fait le malheur de ses jours.

Le Comte revenu de son premier trouble

me preſenta chez Milady *Robinſon*, & dans quelques autres maiſons où je trouvai autant de politeſſe & plus de décence qu'en France; l'Allemand que nous n'avions pas revu, revint ſur les rangs, & je ne fus jamais ſi étonnée que de me trouver à table à côté de lui, chez la Comteſſe *Cecile.* Mon mari qui n'avoit pas perdu ſes ſoupçons, prit le Comte en particulier, lui demanda s'il connoiſſoit cet Etranger : moins que vous reprit *Cecile*, mais aſſez pour l'eſtimer; ces paroles intéreſſerent *Courmont*, qui brûloit d'impatience de ſortir de table pour développer l'énigme de *Cecile*; ce moment arriva, mais *Miſſ Roberts* s'empara de *Vactouk*, & mon mari ne put ſe ſatisfaire; *Cecile* qu'il preſſa en vain ne voulut pas en dire davantage; l'Allemand ſortit avec *Miſſ Roberts* & quelques autres Dames, & le Comte qui alla joindre Milady *Robinſon*, nous laiſſa la liberté d'exécuter, la Comteſſe & moi, le projet que nous avions fait de nous promener ſur les bords de la Tamiſe; *Sophie* qui étoit indiſpoſée depuis quelques jours, ne ſortoit point de ſa chambre, notre promenade fut pouſſée juſqu'à l'entrée de la nuit; la Comteſſe que le ſerain avoit incommodée, ſe retira, & je me rendis à mon Hôtel. *Sophie* me remit une lettre ſur laquelle je ne vis ni timbre ni chiffre; le caractere qui me parut trop ſoutenu pour être celui d'une femme, me mit dans le cas de l'examiner de plus près: quel fut mon trouble en reconnoiſſant la

main du Chevalier de *Nalbour* ; indécise sur le parti que j'avois à prendre dans une circonstance aussi critique ; sans penser où *Nalbour* pouvoit être dans ce moment, je pris la résolution de remettre la Lettre cachetée à *Courmont* : réfléchissant après sur cette démarche, je la trouvai trop hazardée ; une femme prudente ne doit jamais compromettre son mari, c'est une fausse vertu que de confier à un époux les sentimens qu'on a pour nous, la sagesse n'a pas besoin de secours étrangers, elle se suffit à elle-même. Un parti plus raisonnable suivit cette premiere idée, & je brûlai la Lettre de *Nalbour* sans avoir la curiosité de la lire ; mon mari entra, moins ému, mais pas plus gai qu'à l'ordinaire ; il me demanda si je sçavois quel homme étoit masqué sous le Baron de *Vactouk*, & sans attendre ma réponse, il me nomma le Chevalier de *Nalbour* ; il y a une demi-heure, répondis-je, que ce secret n'en est presque plus un pour moi ; l'auriez-vous reconnu, demanda le Comte ? non, repliquai-je, mais j'ai dans l'idée que *Nalbour* vouloit lui-même s'ouvrir à moi, puisque je viens de brûler à l'instant une Lettre qu'il m'avoit adressée : eh, que disoit cette Lettre, repartit le Comte, brûlée sans avoir été lue : j'ignore ce qu'elle contient, repris-je, mais je vous conseille de voir *Nalbour*, & d'aporter les soins que votre amitié lui doit, pour le guérir d'une passion malheureuse. Le Comte accoutumé à me voir sincere, demanda au

Portier, si le Baron de *Vačtouk* étoit rentré; *Nalbour* qui l'entendit, le pria de monter; *Courmont* arriva dans la chambre de cet ami malheureux, qui lui parla en ces termes: » vous sçavez mon secret, il n'est plus tems » de me déguiser à vos yeux, ma maigreur, » mon habillement étranger, joint à l'ac» cent Allemand que j'ai toujours imité, » vous ont trompé à Cantorbury, & votre » erreur qui ne s'est point dissipée à Londres, » m'a fait hazarder cette après-midi une Let» tre à la Comtesse, à qui je dévoilois un » mystere qu'il étoit important que je vous » cachasse; ma Lettre est respectueuse; *Miss* » *Roberts*, avec laquelle nous avons dîné, l'a » dictée elle-même; j'ignore quelles im» pressions elle a pu faire sur le cœur de » Madame de *Courmont*, mais je sçais que » las d'être le jouet d'une passion que je dé» teste, & qui m'a tiré d'un asyle où je comp» tois trouver le bonheur qui me fuit, à la » veille de l'instant terrible qui devoit pour » jamais m'attacher à la retraite, l'image de » la Comtesse s'est presentée à mes yeux, telle » qu'ils la virent, quand, ne vous connoissant » pas encore, elle parut sensible; frapé de » ce tableau, j'ai perdu dans un instant les » fruits d'une année de méditation; je sor» tis de la Chartreuse, & après avoir rendu » à l'Envoyé de la Religion, la Croix que » je n'avois pas encore quittée, je partis pour » Dijon, où ayant apris ce que vous étiez » devenu, j'ai vendu tous mes biens pour

» venir vous joindre à Paris ; le jour de mon
» arrivée fut celui de votre départ ; mon la-
» quais qui m'avoit précédé, vous avoit re-
» trouvé à la rue de Tournon, où vous de-
» meuriez l'année precédente, & il avoit
» été informé assez à propos de votre dé-
» part, pour prendre, même sans que je lui
» ordonnasse, les mesures nécessaires à l'exé-
» cution du dessein que j'avois formé de
» vous suivre ; je vous rejoignis à Lille dans
» le tems même que vous y arriviez ; vo-
» tre voyage de Londres, qui n'étoit pas un
» mystere, ne me laissa pas douter que vous
» suiviez la route de Calais ; je pris les de-
» vants, & mon espoir ne fut point trompé,
» quand je vous reconnus tous les deux au
» moment de votre embarquement ; le Pa-
» quebot du Courier dans lequel j'entrai, ar-
» riva à Douvres une heure après le petit Bâ-
» timent sur lequel vous étiez montés ; je
» pris, ainsi que vous, la route de Cantorbu-
» ry, je vous suivis à Londres, où le Comte
» *Cecile* que j'avois connu à Naples me reçut
» avec beaucoup de considération : vous
» sçavez le reste de mon aventure, & vous
» me permettrez de vous la taire, à une cir-
» constance près, qui me flatte trop pour être
» ignorée ; je n'ai plus qu'un fond d'estime,
» de respect pour Madame de *Courmont* ;
» son amie depuis trois jours jouit de toute
» ma tendresse, accordez-la moi, Comte,
» ma Lettre la demandoit ; peut-être déter-
» miné à me la refuser, allez-vous penser

„ que c'eſt un prétexte dont je me ſers pour „ ſeconder mon amour en trahiſſant l'amitié : vous vous tromperez , & ſi vous „ m'examinez juſques dans mes écarts, vous „ verrez que je ſuis incapable d'une perfidie ; „ la raiſon m'a éclairé ſur une paſſion que „ rien ne pouvoit légitimer ; je me rends à „ ſa voix : mais l'amour qui me pourſuit, me „ livre à un nouvel objet, puiſſe-t-il me rendre plus heureux qu'avec la *Comteſſe*.

Mon époux prévenu pour *Nalbour*, en faveur de la ſincérité qu'il lui connoiſſoit, me l'amena , j'avoue que ſa preſence m'inſpira des ſentimens que j'aurois voulu ne point ſentir ; je craignois que des feux peut-être mal éteints , ne vinſſent jetter un nouveau trouble dans mon ame , & ne me rendiſſent plus malheureuſe encore que coupable ; je rougis à l'aſpect du *Chevalier*, & ſon émotion dont je voulois être la cauſe même en la redoutant m'inquiétoit, preſſentimens dangereux , s'ils euſſent été effectués , & mortifians , parce qu'ils ne l'étoient point ! *Nalbour* fut annoncé par le *Comte* tel qu'il l'avoit exigé en ſe déclarant pour *Sophie* ; l'aveu m'étonna ſans me faire naître des idées fauſſes ; je connoiſſois le caractere du *Chevalier*, & nul évenement ne pouvoit le déterminer à une fourberie ; il mépriſoit ces hommes odieux , qui croient qu'il eſt permis d'être faux pour être heureux , s'il eſt vrai qu'on puiſſe goûter le bonheur quand on ne le doit point à la délicateſſe. *Sophie*

preſſée par *Courmont* de ſe décider, répondit en fille aux inſtances qu'on lui faiſoit; c'eſt-à-dire qu'elle ſe défendit aſſez vivement, pour faire juger qu'elle deſiroit un engagement qu'on ne veut fuir que pour obéir à l'uſage. Devenue l'amie du ſeul amant qui m'avoit été cher juſqu'alors, j'avouerai que j'eus des combats ſecrets à eſſuyer pour voir de ſang froid *Nalbour* attaché à *Sophie*, qui me paroiſſoit l'aimer véritablement; quinze jours après cette premiere entrevue, le mariage de ces deux amans fut célébré dans la Chapelle de l'Ambaſſadeur de France, & *Sophie*, à qui mon amitié a toujours conſervé ce nom, fit le bonheur d'un époux digne d'elle; quel éloge pour *Nalbour*? quelle tranquillité pour moi? heureux inſtant que ne duriez-vous toujours!

Courmont rendit *Myladi Robinſon* infidelle; ou pour mieux dire, il la ramena à ſes premiers ſentimens, le Chevalier *Opton*, dont le cœur avoit prévenu l'inconſtance de *Mylady*, ſe conſola aiſément d'un abandon qu'il avoit préparé, & ſes vœux ſe tournerent vers moi; paſſion malheureuſe qui n'a porté que trop d'atteinte à un cœur vertueux!

Née tendre je m'étois plus d'une fois laiſſée emporter par ces mouvemens impétueux qui régnent ſur un cœur; ſi juſqu'ici mes devoirs n'en avoient pas été altérés, j'avois toujours à craindre qu'habituée dans une paſſion qui me plaiſoit, je n'oubliaſſe des ſentimens qui ne ſont impérieux que ſur une

ame maîtresse d'elle-même, & devois-je espérer cette douce situation avec l'homme le plus aimable ?

Opton, indépendamment d'une figure avantageuse, étoit fait pour plaire ; assez heureux pour joindre aux vertus de sa Nation les talens agréables de la nôtre, il n'avoit ni la fierté Angloise, ni la fatuité d'un François ; sçavant quoiqu'homme de condition, poli malgré les avantages qu'il réunissoit, il avoit un caractere égal ; son humeur variée selon les circonstances, étoit toujours accommodée aux personnes, & la supériorité de son mérite, ne jettoit point sur ses manieres cette dureté si commune aux hommes à prétentions ; tel est le vainqueur que j'avois à redouter : prévenue pour le *Chevalier* avant de le connoître, je ne l'aimai que trop quand il se montra à mes yeux avec les qualités estimables dont il étoit rempli.

Courmont incessamment occupé par son amour pour *Mylady Robinson*, laissoit un champ ouvert à son ami, car *Opton* étoit très-fort le sien, & j'ai toujours remarqué depuis que ces amis-là deviennent amans dangereux. *Sophie*, à qui j'avois caché mon goût pour le *Chevalier*, s'en défia, & sa complaisance voulut l'aprouver ; mais l'illusion qui m'occupoit, ne régnoit que sur mes propres sentimens, & je ne m'aveuglois pas sur les suffrages de l'amitié : *Opton*, livré tout entier à son penchant, ne s'étoit que trop aperçu des impressions qu'il faisoit sur moi ; mais assez dé-

licat pour ne pas desirer un de ces triomphes prompts qui, en avilissant le goût, ne servent qu'à l'étendre, il ne faisoit parler que le sentiment, & je ne sçais si cette façon d'aimer ne subjugue pas plus aisément une honnête femme, que ces détours adroits que les hommes emprèssés ne mettent en usage que lorsqu'ils se défient d'eux. La figure arrête les regards d'une coquette, & des mots suffisent pour assurer sa défaite, mais il faut d'autres armes pour vaincre quelqu'un qui sçait penser, & si la résistance est plus longue, le triomphe n'en est que plus durable & plus flatteur.

Il y avoit près de trois mois que je voyois le *Chevalier*; ma sincérité n'avoit pu lui cacher que sa société m'étoit chere; & dire à un amant qu'on se plaît à s'entretenir avec lui, n'est-ce pas lui persuader qu'on l'aime; je crois même que je portai les choses jusqu'à avouer à *Opton* que je *l'estimois*, mot usé dont les femmes sont toujours les dupes, parce qu'il décéle une passion qu'elles croient voiler. Tranquille cependant, malgré qu'on se crût aimé, je n'avois eu à essuyer aucune de ces attaques violentes dont le cœur peut se défier, même en les souhaitant; j'osois me flatter quelquefois que le *Chevalier*, à qui la vertu étoit chere, sçavoit la considérer jusques dans son amante, & je me sçavois bon gré de m'être attachée à un homme assez respectable pour estimer une femme qui l'aimoit. Le printems arriva, c'est

le temps où *Londres* eſt preſque déſert ; l'odeur dangereuſe du charbon qui infecte cette Ville, contraint tous les gens aiſés de ſe retirer à la campagne. Mon mari qui avoit projetté de paſſer la belle ſaiſon dans la maiſon de *Milady*, m'en loua une à trois milles de *Londres*, ſituée ſur les bords de la *Tamiſe*, elle formoit le plus joli coup d'œil ; *Sophie* & ſon époux qui m'y accompagnerent me mirent dans le cas d'inviter *Opton* à y venir avec nous, mais le *Comte* qui l'avoit prévenu, m'avoit ſauvé une politeſſe embarraſſante dans la poſition où je me trouvois ; nous partîmes tous les quatre. Ce fut-là que le *Chevalier* ſe perſuadant que mon amour étant au comble, il ne s'agiſſoit plus que de couronner le ſien ; plus vif & plus empreſſé qu'il n'avoit paru juſques-là, il fallut connoître toute la force du devoir pour pouvoir lui réſiſter. Cent fois prête de me rendre, j'en deſirois l'inſtant, mais la réfléxion qui le précédoit venant heureuſement à mon ſecours, diſſipoit des idées ſéduiſantes, pour ne rien dire de plus, *Opton*, qui n'ignoroit pas qu'un amant qui par impatience quitte l'objet qui l'avoit fixé, n'eſt pas digne d'en être aimé, avoit penſé qu'il devroit à l'importunité le bonheur de me fléchir, & abandonné abſolument à cette idée, il redoubla ſes inſtances, & il n'en devint que plus malheureux ; ſi les obſtacles irritent la paſſion, les refus d'une amante produiſent un effet tout opoſé, & las de ne rien ob-

tenir, fatigué d'efpérer, l'homme le plus épris quitte bientôt l'objet qui l'avoit enchanté. Voilà le caractere général des hommes, mais le *Chevalier* ne leur reffembloit que par leurs vertus. Senfible & conftant tout à la fois, il fçavoit refpecter fes goûts, & celle qui les lui avoit infpirés, & fi depuis mes refus réitérés je l'avois vu encore quelquefois emporté au-delà de lui-même, ce n'étoit que dans ces inftans de délire rarement dangereux pour une femme qui réfifte.

Mylord *Robinfon*, qui s'étoit acquis les vœux de fes concitoyens, & l'eftime de fon Maître, venoit d'être nommé Ambaffadeur en Hollande ; *Mylady* qui fut obligée d'accompagner fon mari à *la Haye*, laiffa le *Comte* dans une fituation accablante, qui me le ramena. Je ne fus pas furprife de le retrouver entre mes bras, il m'avoit accoutumée à le confoler des infidélités qu'on lui faifoit ; fon féjour à la campagne dura peu, & le prétexte d'une Tragédie nouvelle le conduifit à Londres, d'où il revient quelques jours après avec *Miff Otwai*, coufine du Chevalier *Opton*, qu'il avoit connue à fon premier voyage d'*Angleterre* ; *Miff Otwai* confervoit dans le printems de fon âge toutes les graces de la jeuneffe ; coquette par goût, elle aimoit à plaire, & toujours fenfible, elle ne plaifoit pas long-tems. *Courmont*, jadis enchaîné à fon char, venoit de rentrer dans fes fers, *Miff Otwai* s'en aplaudiffoit, & ofoit

même quelquefois en ma présence le menacer de ses mépris, s'il redevenoit infidele; cette premiere singularité m'auroit frapée sans doute, si, prévenue sur le caractere de cette femme, je n'en avois attendu bien d'autres bizarreries. Persuadée que son cousin m'aimoit, elle voulut agir en parente, & ne pouvant le servir efficacement elle-même, elle eut recours à mon mari, qu'elle pria de me presser de rendre le *Chevalier* heureux? le *Comte* eut la foiblesse de donner sa parole, & la lâcheté de la tenir; c'est alors que cessant de reconnoître mon mari dans *Courmont*, je ne voyois plus en lui qu'un monstre odieux, digne de toute mon horreur; quand j'ose encore me rappeller que le *Comte* oubliant son honneur & le mien, me vantoit Opton comme *un galant homme auquel il souhaitoit que je m'attachasse*.. Des pleurs répondirent seuls à ce discours injurieux; mais *Courmont*, devenu insensible, me quitta en me pressant de *m'arranger*; toujours plus indignée de ce nouveau propos, j'avois pris le dessein de retourner dans ma patrie, sous le prétexte d'y veiller à la santé de mon fils qui venoit d'être attaqué de la petite vérole, & je l'aurois sûrement exécuté, si le *Chevalier*, dans le sein duquel je déposai mes chagrins, ne m'eut sauvé le danger en s'éloignant. *Miss Otwai*, que je ne voyois plus qu'avec indignation, s'apperçut de mes dédains, & ce fut pour ne pas y être exposée plus long-tems, qu'elle prit la route de

Cantorburi, où mon époux l'accompagna. La derniere ſcene que *Courmont* avoit faite, m'avoit aliénée contre lui, & je le voyos partir ſans regret : un mari jaloux ; diſois-je, eſt un tyran qui cherche le ſuplice de ſes jours, dans les chagrins de ſon épouſe ; mais quelque dangereux que ſoit cet homme, n'eſt-il pas préférable à un lâche complaiſant qui veut établir la honte de ſa femme ſur les débris de ſon honneur ? Ah Ciel ! continuai-je, il eſt donc de ces maris indignes, qui, non contens de laiſſer à leurs épouſes une liberté dont elles abuſent, s'aviliſſent encore par de vils conſeils qui offenſent la probité & la décence. Quand je me rappellois quel étoit le *Comte* en *France*, & quel je le voyois en *Angleterre*, je ne pouvois me perſuader qu'il fût le même homme ; ſeule avec *Sophie* & *Nalbour* qui l'aimoit toujours plus tendrement, je trouvai dans ces deux amis les conſolations dont ma ſituation avoit beſoin ; ſenſible à l'outrage que mon mari m'avoit fait, plus encore qu'à l'abſence du *Chevalier*, j'attendois avec inquiétude qu'un caprice arrachant *Courmont* des bras de *Miſſ-Otwai*, le ramenât en France : devois-je prévoir, en faiſant ces vœux, que le *Comte* ne reverroit jamais ſa patrie ? *Opton* inſtruit du départ du *Comte* pour *Cantorburi*, me fit demander par *Nalbour* la permiſſion de revenir à la campagne ; je balançai ſur le parti que j'avois à prendre, mais balance-t-on longtems avec l'amour ? J'écrivis moi-même au

Chevalier que je le verrois avec plaiſir. Un de mes gens que je chargeai de cette lettre, fut à peine parti, que réfléchiſſant ſur la démarche que je venois de faire, j'envoyai un coureur pour donner contre-ordre au laquais qui alloit à Londres, mais il n'étoit plus tems, & le Chevalier étoit à mes pieds avant le retour du coureur. Irrité de le voir malgré mes ordres que je croyois d'abord qui lui étoient parvenus, je ne lui parlai qu'après qu'il ſe fut juſtifié, mais que lui dis-je, ô Ciel! Je portai l'épouvante dans ſon cœur deſolé, & je le réduiſis à un deſeſpoir funeſte, en lui ordonnant de retourner ſur le champ à la Ville. Vous me défendez de vous voir, dit *Opton*, eſt-ce ainſi qu'on traite un galant homme qu'on eſtime? Oui, repris-je, quand l'amour ſe joint à ce premier ſentiment, & qu'on veut remplir ſes devoirs... devoirs cruels, repartit le Chevalier, n'êtes-vous faits que pour accabler un malheureux! *Sophie* qui s'intéreſſoit envain au ſort d'*Opton*, ne put me fléchir, & il fut contraint de retourner à Londres. J'ignore ſi cette action prendra chez les femmes, mais je ſçais que c'eſt celle de ma vie qui m'a le plus coûté: le Chevalier étoit aimable, vertueux, je l'adorois, & maîtreſſe de le voir, j'ai pu l'éloigner; concevra-t-on ce ſacrifice? je ne ſçais s'il eſt commun, mais je ſens encore qu'il eſt pénible. *Opton* abſent ne rendit pas mon ame plus tranquille, ſon image ſans ceſſe preſente à mes yeux,

me préſentoit le plus aimable des mortels ; & je ne pouvois le voir ſans rougir, je veux dire ſans ſentir cette émotion qui trouble l'ame même en l'agitant.

Le Chevalier éloigné de ſon amante, régnoit toujours auprès d'elle ; *Sophie* dépoſitaire de ſes ſecrets, me juroit pour lui un amour éternel : ſenſible aux vœux d'*Opton*, mais attachée inviolablement à mes devoirs, j'aurois été fâchée qu'il ne m'aimât pas, lors même que je proteſtois que je ne répondrois jamais à ſa flamme ; étoit-ce vanité ? non, ce ſentiment m'auroit rendu fauſſe, & j'aurois été humiliée en affectant de paroître ce que je n'étois point ; l'inclination faiſoit tout, mais la raiſon lui commandoit. L'hyver me ramena à la Ville dans le tems même qu'une affaire de famille obligea *Nalbour* de ſe rendre en Bourgogne ; jamais ſéparation ne fut ſi tendre, jamais elle ne m'arracha plus de larmes ; ſans époux, ſans amis, que devenir dans un climat étranger, où je n'avois pour reſſource que la ſociété d'un homme que j'aimois aſſez pour le craindre ?

Philoſophe au ſein de Londres, je m'attachai à connoître les Auteurs ; l'étude que j'avois faite, à la campagne, de la Langue Angloiſe, m'avoit miſe dans le cas de lire tous les Ouvrages qui avoient paru dans cette Langue qui étoit à peine connue en France. Ces tems d'ignorance ne ſont plus ; on ne voit par-tout que des eſpeces d'Auteurs qui ſe piquent d'entendre l'Anglois qu'ils

traduisent dans leur Langue qu'ils ne sçavent pas parler. Considérez chez le Peuple des Littérateurs, comme des hommes extraordinaires, on est convenu d'avoir pour eux cette vénération ridicule, dont jouissent tous les êtres étrangers : quelques François se sont établis une sorte de réputation sur le prétendu mérite d'une traduction ; admis dans le sanctuaire des Muses, ils ont bientôt oublié qu'ils ne devoient leur gloire qu'à un Maître de Langue. L'Auteur qui publie mes Mémoires, a parlé des traductions dans un Ouvrage qui vient de paroître *, & lorsqu'il a dit qu'il y avoit peu de mérite à traduire, il n'a pas prétendu qu'on devoit dénigrer tous les ouvrages qui sont portés d'une Langue dans une autre. Un Traducteur doit tenir dans la Littérature dans le rang qu'un Colporteur dans la Librairie ; un homme qui n'a pas le talent de penser, mérite toujours quelques égards pour nous faire apercevoir ce que les autres ont imaginé. ¶

Le Chevalier que je ne voyois plus chez moi, n'en étoit devenu que plus amoureux,

* Essai historique sur la maniere de juger des hommes.

¶ On ne prétend, encore un coup, parler ici que de ces hommes qui ne sçavent que traduire, tel qu'étoit *Dacier* ; ceux qui pensent & qui traduisent avec choix, méritent des éloges. On estime *M. l'Abbé Prevost*, *M. de la Place*, & quelques autres.

mais obligé d'expier l'imprudence de mon mari, il vivoit malheureux, parce qu'il étoit éloigné de l'objet de ſa flamme. Mylady *Sidney*, dont j'avois fait la connoiſſance à la campagne, tenoit maiſon, & *Opton* qui lui étoit attaché par une amitié très-étroite, ne la quittoit point, ſur-tout depuis ma liaiſon avec Mylady *Sydney* : convaincu de mon amour pour lui, il ne pouvoit concevoir comment je lui réſiſtois, & plus étonné encore du refus que je faiſois de le recevoir, il voulut éprouver mon caractere, en feignant de tourner ſes vœux vers Mylady *Sidney* : celle-ci qui étoit d'intelligence avec le Chevalier, joua la tendreſſe, & mon cœur timide fut la dupe de ce projet : je devins jalouſe, & je juſtifiai par-là que le caprice & la legéreté n'avoient eu aucune part aux ſentimens dont j'étois pénétrée pour *Opton*. Mylady qui étoit ſon amie, on ne peut davantage, écrivoit au Chevalier qui répondoit fort tendrement, & ces lettres me parvenoient par un artifice groſſier dont j'étois toujours la victime : le véritable amour eſt crédule, celui qui eſt défiant eſt moins ſincere. *Opton* qui ne manqua pas de s'apercevoir de mes inquiétudes, ne travailla qu'à les augmenter ; de concert avec Mylady, ils ſe faiſoient un plaiſir de mes agitations ; j'avois beau vouloir excuſer le Chevalier ſur les dédains & les mépris affectés que je n'avois ceſſé de lui marquer depuis ſon départ de ma campagne, une femme piquée n'excuſe rien, outragée même,

même, lorsqu'elle offense, elle veut punir quand elle a des torts; ces idées qui m'emportoient, me firent une illusion si pressante, qu'elles me livrerent à une démarche dont je devois rougir : le penseriez-vous, Madame, ou pour mieux dire, pourrez-vous en douter, quand vous connoîtrez le cœur humain? J'écrivis à *Opton* que je priai avec aigreur de se rendre chez moi à la réception de mon billet.

Le Chevalier qui ne put douter que son manége avec Mylady *Sidney* n'avoit fait effet, obéit promptement à mes ordres : j'étois à ma toilette quand il entra, mes femmes qui virent mon trouble, se retirerent, & seule avec *Opton* je lui ordonnai de sortir. Le Chevalier, consterné de ce propos, étoit déjà à la porte de mon cabinet, lorsqu'abandonnée à des transports furieux, je le rapellai : je ne sçai que trop, lui dis-je, pourquoi vous me fuyez, perfide! ce n'étoit pas assez de m'abandonner dans le tems que vous me deveniez le plus cher, dans le tems où régnant en Souverain sur mon cœur, vous pouviez faire le bonheur de ma vie, du moins en ne me méprisant pas; ce premier outrage ne suffisoit point à vos projets, il falloit joindre la barbarie à l'ingratitude, en me sacrifiant à une femme que vous n'avez sans doute aimée que pour mettre le comble aux malheurs de ma vie : allez, fuyez une amante trop insultée pour vous pardonner; essayez de vous justifier,

ce ſeroit vous rendre plus coupable encore.

Le Chevalier, dont l'étonnement augmentoit à chaque mot, ne put tenir à un propos que j'avois la foibleſſe de croire juſte alors, & en me demandant ſi c'étoit bien à lui que mon diſcours s'adreſſoit, il ne fit qu'aigrir ma douleur : oſez-vous, continuai-je toujours ſur un ton de reproche, qui, tout injuſte qu'il eſt, flatte ceux contre leſquels on l'emploie ; oſez-vous bien, ingrat, douter de la perfidie la plus affreuſe, & Mylady *Sidney*... mais, quand il ſeroit vrai, repartit *Opton*, que j'aimaſſe *Mylady*, quels reproches ſeriez-vous en droit de m'en faire, vous qui m'avez défendu juſqu'au plaiſir de vous voir chez vous? on n'eſt inconſtant que lorſqu'on eſt aimé, ai-je jamais pu l'être? Et oui, repris-je, en adouciſſant ma voix, & en jettant ſur le Chevalier un regard de tendreſſe qui n'exprimoit que mieux les ſentimens de mon cœur ; oui, *Opton*, vous êtes aimé. Ah, Ciel! s'écria le Chevalier, hors de lui-même, rien n'eſt comparable au plaiſir que cet aveu me fait ; de grace, adorable Comteſſe, daignez le répéter encore? *Opton* à mes genoux jouiſſoit de la douceur de s'entendre dire qu'il étoit aimé, & cette déclaration, qu'il attendoit peu dans ce moment, mettoit le comble à ſes vœux : trop heureux alors de ſe renfermer dans les bornes d'un ſentiment délicat, *Opton* ne deſiroit que l'agrément de reſter à mes pieds, & je

n'en étois que plus à mon aiſe ; il y a des circonſtances critiques qu'une femme ſurmonte ſouvent moins par ſa propre vertu, que par la timidité ou la mal-adreſſe d'un amant. *Opton* étoit encore à mes genoux, lorſque mon mari entra, le Chevalier que ce contre-tems embarraſſoit, voulut ſe lever, mais le Comte courant à lui, exigea qu'il ſe tînt en place, & nous forçant de reſter tous les deux dans l'attitude où nous étions, il demanda à Miſſ *Otwai*, qui le ſuivoit, ſi la poſition n'étoit pas charmante. Après ce préliminaire, *Courmont* me félicita ſur ma verſion : d'honneur, dit-il, le Chevalier eſt auſſi aimable qu'un François, & vous avez bien fait de l'écouter : Miſſ *Otwai* mêla ſes impertinences à ce propos indécent, & je devins le jouet de ces deux étourdis. *Opton*, que les mauvaiſes plaiſanteries de mon mari avoient excédé, ſortit ; celui-ci voulut le retenir par de nouvelles railleries ; le Chevalier indigné regarda fiérement mon mari, & les choſes auroient été ſans doute portées plus loin, ſi un de mes regards n'eût arrêté *Opton* qui rentra dans ſon caractere, & prit congé de nous avec une politeſſe tranquille, qui ne laiſſa pas même des ſoupçons. Seule avec Miſſ *Otwai* & *Courmont*, je n'en fus pas mieux, les bons mots recommencerent, & je me vis pour le reſte de la journée en butte à des propos odieux.

On ſervit peu de tems après, & la con-

verſation roula ſur *Cantorburi*, dont on ne ceſſa de nous vanter les charmes : la prudente Miſſ *Otwai* n'oublia pas ſur-tout ceux qu'elle avoit goûtés avec le Comte ; il eſt des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais, diſoit Miſſ *Otwai*, que toute eſclave que je ſois des plaiſirs, je n'en goûte plus depuis près de huit jours, & à moins que mon imagination ne me fourniſſe dans peu quelques nouveaux amuſemens, je prendrai congé de vous. Ce compliment, qui ne flattoit pas beaucoup *Courmont*, ne fit que l'égayer, & après un déluge de bons mots ſur une matiere qui paroiſſoit n'avoir été placée là que pour faire briller l'eſprit du couple amoureux, on ſe retira.

Miſſ *Otwai* à qui il ne manquoit, pour ſe perdre entiérement, que de rendre ſes idées publiques, fit inſérer dans les Gazettes cet avis.

» Miſſ *Otwai* a trente-ſix ans, & les hom-
» mes qui ne ſont pas prévenus, ne lui en
» donneroient que vingt-cinq ; elle a de l'a-
» grément dans la converſation, & mille
» autres qualités fort eſtimables, dont il
» n'eſt pas queſtion de parler ici ; avec tous
» ces avantages Miſſ *Otwai* s'ennuie, par-
» ce qu'elle croit avoir épuiſé tous les plai-
» ſirs ; elle promet 100 Guinées au premier
» étranger dont les idées vives pourront
» imaginer quelques amuſemens ſinguliers ;

» si l'inventeur est citoyen, elle lui donne » sa main : cette annonce est un contrat en » forme. »

Je reconnus Miss *Otwai* à ce trait de folie ; mais ce qui le suivit jetta plus de surprise dans mon cœur ; huit jours se passerent sans qu'elle eût trouvé ce qu'elle desiroit ; ce n'est pas qu'il ne se presentât un grand nombre de gens qui prétendoient récréer les sens de Miss *Otwai*, en lui faisant goûter des agrémens dont l'idée même lui avoit été inconnue jusqu'alors : des Poëtes emphasés venoient lui reciter des Tragédies extraordinaires, où des Princesses Grecques disputoient de poumons pour faire ronfler des vers durs, aussi étrangers à leur situation qu'aux mœurs de leurs siecles. Miss *Otwai* qui ne trouvoit dans ces tirades que l'ennui de l'uniformité, congédioit les Poëtes, & ne faisoit pas un accueil plus favorable à tous les autres originaux qui avoient osé se persuader qu'ils l'amuseroient. Certaine d'avoir tout vu, Miss *Otwai* écrivit à *Courmont* le Billet suivant.

J'ai assez vécu, Monsieur le Comte, *consultez votre cœur, & soyez Anglais ; Adieu.*

Je pris ce second Billet pour un nouveau trait de folie, mais je ne pensois point qu'il pût annoncer celle qui arriva ; le Comte vola chez son amante, il la trouva tranquille dans un fauteuil, elle lisoit Pope, & montrant à *Courmont* la coupe empoisonnée dont elle venoit de s'abreuver, elle atten-

doit son dernier moment avec ce calme qu'on ne doit jamais attendre d'une femme, & sur-tout de celle qui n'a connu que les plaisirs ; le Comte, attendri de ce spectacle, & remué par les sollicitations de Miss *Otwai*, demanda une autre coupe, qu'elle eut la cruauté de lui presenter elle-même ; *Courmont* prit le poison des mains de son amante, & l'avala en la serrant entre ses bras ; quel courage ! ne peut-on être grand que dans le crime ? Miss *Otwai* avoit préparé elle-même les breuvages, & elle sçavoit l'instant auquel ils devoient faire leur effet. Le Comte qui pensa alors à son fils, & j'ose dire à moi-même, m'envoya prier, par un Laquais de son amante, de venir le joindre sans perdre un instant ; des idées odieuses se presenterent alors à mon esprit, & j'allois congédier le domestique, quand il m'apprit que mon époux se trouvoit mal ; toutes mes répugnances cesserent à ce mot, & je volai chez Miss *Otwai* ; que vis-je ? hélas ! quel spectacle effrayant se presenta à mes yeux ! cette femme expirante tenoit mon mari entre ses bras, & conjuroit le Ciel de retarder l'instant de sa mort, pour avoir le plaisir de rendre le dernier soupir avec le Comte ; jugez de mon émotion à ce discours : tremblante aux genoux de mon mari, je l'interrogeois en vain sur la cause de la pâleur qui couvroit son visage ; tranquille dans le sein de mes douleurs, il me refusoit jusqu'aux plaisirs de soulager ses maux ; & j'aurois peut-être ignoré que

le poiſon alloit l'arracher d'entre mes bras, ſi Miſſ *Otwai*, elle-même, n'avoit pris ſoin de m'en inſtruire en expirant. Toute aux deſirs de ſauver mon mari, j'ordonnai qu'on m'aportât du contrepoiſon; ſoins ſuperflus, me dit le Comte, qui pouvoit à peine s'exprimer, tout eſt fini pour moi, ayez ſoin de mon fils, & jurez à ce moment, ſi vous voulez que je meure ſans regrets, que vous ne vous remarierez jamais; de tels ſermens, lui répondis-je, en pleurant, m'offenſent; je ne veux rien vous jurer, mais je vous promets de vous obéir: l'antidote arriva à l'inſtant, mais le Comte l'avoit prévu, il n'étoit plus tems, & il expira en me ſerrant d'une main, & portant l'autre ſur celles de Miſſ *Otwai*, dont il prononça encore le nom. J'avoue que la douleur dont je fus agitée en ce moment funeſte, ne put dérober des réflexions, qui, pour être communes à mon état, n'en étoient pas moins étrangeres à la ſituation horrible où je me trouvois; je connoiſſois aſſez mon cœur pour me juger d'après lui, & je ne pouvois penſer qu'une coquette, je dis moins, qu'une maîtreſſe put jouir de ce délire qui, ſoumettant tout à ſes deſirs, fait un eſclave d'un amant.

Courmont mouroit pour Miſſ *Otwai*, qui aimoit trop pour être attachée à un homme qui l'adoroit; & moi ... ne croyez pas, Madame, que je vais me louer, mais devois-je être ſacrifiée à une Maîtreſſe? Eh, quelle Maîtreſſe encore!

Ces premieres idées ſuſpendirent la violence de ma douleur, mais elles ne la différerent pas ; j'oubliai mes reſſentimens pour n'écouter que mes regrets, & je pleurai mon mari, comme ſi j'avois été moi-même la cauſe de ſa mort.

Les domeſtiques de Miſſ *Otwai*, témoins de mes larmes & de la cataſtrophe qui venoit de les occaſionner, me forcerent, par leurs inſtances & par leurs perſécutions, de retourner chez moi. Mon époux qu'on avoit dérobé à mes regards, étoit placé dans un cabinet voiſin de l'apartement où l'aventure venoit d'arriver ; j'y volai, & ſerrant ſon ombre entre mes bras, je lui dis toutes ces choſes tendres que le chagrin inſpire à une ame ſenſible. Hélas ! que dans ce moment funeſte j'euſſe été heureuſe, ſi en immolant ma vie j'avois pu ſauver la ſienne !

Rentrée dans mon Hôtel, j'apellai *Sophie :* mais cette tendre amie n'y étoit plus, le Ciel avoit ſemblé ne l'avoir arrachée de mes bras que pour me punir. *Bernon* fit des efforts imaginables pour me conſoler ; mais avec un cœur ſenſible on ne revient pas aiſément d'une impreſſion violente : le Comte, mort dans les champs de la gloire, auroit été pour moi un objet de regrets ; que devoit-il être en s'aſſaſſinant lui-même à mes yeux, & pour qui ?... nouvelle douleur qui naît d'une réflexion accablante. A peine fus-je remiſe un peu des premiers momens de ma ſituation, que j'écrivis à l'Ambaſſadeur de

France l'hiſtoire affreuſe dont je venois d'être le triſte témoin & la malheureuſe victime. Ce Miniſtre ne m'avoit pas encore répondu, quand une troupe d'Archers inveſtit ma maiſon : deux d'entr'eux monterent, & me prierent de les ſuivre ; la réſiſtance eſt vaine, d'ailleurs étois-je capable d'en faire? J'obéis & je fus conduite dans les priſons les plus affreuſes ; ce n'étoit pas aſſez d'avoir perdu mon mari, il falloit encore qu'on ajoutât à ma douleur, en m'imputant cette perte. Le Miniſtre, dont je viens de parler, ne fut pas plutôt inſtruit de ma détention, qu'il me reclama ; mais on lui répondit que l'affaire étant portée par devant les Juges ordinaires, c'étoit à ce Tribunal à prononcer ſur mon ſort. Cette réponſe annonçoit une procédure criminelle dont je vis bientôt les aprêts ; on m'interrogea, on entendit des témoins ; & prête à être condamnée, j'ignore ſous quels prétextes, l'Ambaſſadeur m'écrivit que malgré mon innocence dont il étoit perſuadé, des témoins dépoſoient contre moi, & qu'idépendamment de ſes ſollicitations, j'aurois été la victime de cette affaire, ſi le Chevalier *Opton*, dont l'apui étoit recommandable, ne s'étoit vivement intéreſſé pour moi, & que je ne devois qu'à ſes ſoins la liberté qu'on alloit me rendre. Je finiſſois la lecture de cette lettre, quand *Opton* entra dans la priſon ; touché de la ſituation d'une femme dont il connoiſſoit l'innocence, il ne put retenir ſes larmes. Quoi,

lui dis-je, n'étois-je pas aſſez infortunée de vous aimer, falloit-il encore que je vous fuſſe attachée par les nœuds puiſſans de la reconnoiſſance ? Vous ne me deviez rien, reprit le Chevalier en me donnant la main, venez embraſſer Mylady *Sidney* qui vient vous chercher elle même : où donc eſt-elle repartis-je ? en diſant ces mots j'aperçus Mylady qui m'attendoit dans la cour de la priſon, je volai à elle, & après les embraſſemens les plus tendres, nous montâmes en Carroſſe, & nous prîmes le chemin de mon Hôtel. Mon mari à qui je n'avois pas même pu rendre les derniers devoirs, m'inquiétoit ; mais je fus bientôt raſſurée par Mylady qui m'aprit que le Chevalier avoit rempli mes propres obligations avec un ſoin exact. Londres qui me devenoit odieux, & plus que tout cela l'intérêt de mon fils, me rapelloit en France; *Opton*, que des raiſons, qu'on imagine aiſément, ne m'avoient pas permis de recevoir chez moi, me voyoit tous les jours chez Mylady *Sidney* qui me preſſoit en vain de me rendre aux deſirs du Chevalier, en lui accordant ma main. Liée par une parole que je regardois comme ſacrée, moins encore que par l'attachement que j'avois pour un fils aimable que je voulois faire régner ſeule dans mon cœur, je triomphai pendant aſſez long-tems de moi-même ; mais une ame tendre & ſenſible tient-elle contre l'amour uni à la reconnoiſſance ? Les empreſſemens du Chevalier, ſon nom, ſon mérite,

les sollicitations de Mylady *Sidney* me forcerent... eh, non, ma passion pour *Opton* fit tout, & j'osai devenir infidelle à mes sermens & à mon fils, en lui faisant espérer que je m'unirois à lui, si-tôt que je serois dégagée d'une quantité d'affaires domestiques qui m'obligeoient de partir à l'instant pour Paris. *Opton*, sans me consulter, remercia le Parlement, & donna au Roi sa démission d'une Charge qu'il avoit à la Cour; le projet du Chevalier étoit de me suivre en France, où plus tranquille qu'à Londres, il vouloit attendre que j'effectuasse ma promesse; mais la bienséance, peut être un motif plus puissant; mon devoir qui me rapelloit à moi-même, ne me permit point de condescendre aux desirs d'*Opton*, & je lui ordonné de demeurer en Angleterre jusqu'à ce que je lui écrivisse de se rendre à Paris ou en Bourgogne. Le Chevalier étoit trop amoureux pour me croire sincere, il pensa que mes refus actuels n'étoient qu'une défaite qui éloignoit pour toujours la parole que je lui avois donnée, & après m'avoir prodigué tous ces noms outrageans dont l'amour n'est jamais irrité, il me déclara qu'il vouloit absolument m'accompagner; je tâchai de lui prouver, par des raisons convaincantes, combien cette démarche indécente jetteroit de ridicule sur moi en Angleterre & en France. *Opton* aveuglé par sa passion ne voulut pas se rendre à mes raisons, & je fus contrainte de le menacer de mon indignation, s'il me suivoit:

ordres cruels que vous allez peſer à mon cœur ! je partis les yeux baignés de larmes ; Mylady *Sidney*, dans le ſein de laquelle je les épanchois, ne voulut point ſe faire honneur de mes pleurs, elle s'aperçut bien que le Chevalier me les arrachoit : momens funeſtes, de quelle ſéparation ne fûtes-vous pas témoins ! *Opton* tremblant cédoit à ſa douleur ; & me preſſoit de révoquer un ordre barbare ; la voix de mon devoir plus puiſſante alors que celle de l'amour me rendit inſenſible, & je partis avec ma femme de chambre & deux laquais.

Arrivée le même ſoir à Cantorburi, je deſcendis dans l'Auberge où j'avois couché en allant à Londres. Livrée entierement à mes maux, je ne voulus point de témoins de mes regrets, & je ſoupai ſeule ; l'envie que j'avois de partir à la pointe du jour me mit dans le cas de me retirer de bonne heure Il y avoit près de deux heures que, preſſée par la fatigue, je jouiſſois du repos, quand éveillée tout-à coup par *Bernon* qui couchoit auprès de moi, je ne vis que des flammes, & je n'entendis que des cris ; la maiſon même où nous étions, embraſée par un incendie qui venoit de conſumer celle qui la touchoit, nous menaçoit d'une mort prochaine. *Bernon* crioit en vain, chacun occupé pour ſoi-même ne ſongeoit qu'à ſe parer d'un danger qui de minute en minute devenoit plus évident. Déjà la flamme dévorante avoit gagné les poutres de mon apartement ;

Bernon que la fumée alloit ſuffoquer, ouvrit une fenêtre au bas de laquelle elle voulut ſauter malgré mes prieres ; mais cette pauvre fille, victime de ſa crainte, expira en tombant : il ne me reſtoit plus que la porte ; mais le feu qui perçoit à travers une cloiſon, ne me laiſſa pas douter que le péril portoit du côté même où je croyois l'éviter ; quels inſtans ! la crainte, le déſeſpoir régnant abſolument ſur mes ſens, alloient peut-être me forcer à prévenir le moment horrible ; lorſque je vis briſer la porte de ma chambre par un homme qui m'arracha à une mort certaine, en me portant entre ſes bras à travers les flammes qui couvroient nos têtes. Arrivée dans une maiſon voiſine, je tombai dans un évanouiſſement occaſionné ſans doute par la crainte qui m'avoit ſaiſie ; des femmes qui m'environnoient me ſecoururent aſſez à propos pour me faire revenir promptement, & mes premiers ſoins, après avoir récupéré la connoiſſance, furent de demander quel étoit mon libérateur : occupé maintenant, me répondit-on, à ſauver vos effets expoſés au pillage qui ſuit ordinairement un incendie, il paroîtra bientôt. Ah, Ciel ! m'écriai-je, montrez-moi ce mortel vertueux, & que devenant l'objet de la reconnoiſſance la plus vive, il puiſſe connoître à quel point je ſuis ſenſible à l'action la plus généreuſe : ah, Chevalier ! me diſois-je tout bas, c'eſt à vous que je

devtois ce dernier bienfait, si j'avois permis que vous m'accompagnassiez... A peine eus-je achevé de proferer ces mots, qu'*Opton* entra ; voilà, Madame, me dit-on, en me le montrant, voilà votre libérateur : quoi, Chevalier, m'écriai-je, ne m'avez-vous désobéi que pour me sauver ! *Opton* en serrant tendrement mes mains, vouloit se justifier de n'avoir pas suivi mes ordres, en tâchant de me persuader qu'un pressentiment secret sur les dangers de ce voyage, l'avoit forcé à me suivre malgré moi ; me permettrez-vous, dit-il en finissant, de vous accompagner jusqu'à Paris ? Ah, Chevalier! repris-je, quel moment choisissez-vous pour me faire une demande si contraire à mon devoir ?... Respectez-moi assez, continuai-je, après quelques minutes de réflexion, pour ne point me presser ; je vous dois trop pour pouvoir vous refuser une grace qui n'auroit que les aparences contr'elle ; mais ne me mettez pas dans le cas de vous accorder ce que je vous dois. Quoi, ma chere Comtesse, répartit *Opton*, serez-vous toujours injuste pour moi ? & pousserez-vous la cruauté jusqu'à me refuser de respirer le même air que vous ?... Vaincue à la fin par des raisons trop puissantes pour tenir long-tems contre moi, je permis au Chevalier de venir en France ; mais j'y joignis une condition qui lui parut dure, quoique la décence l'exigeât ; je voulus qu'il retournât à Londres, d'où il ne partiroit qu'après avoir reçu une lettre

que je promis de lui écrire à mon arrivée à Douvres ; *Opton* m'obéit avec des regrets qui me le rendirent encore plus cher. Je lui écrivis effectivement en arrivant dans cette Ville, mais ma lettre qui étoit moins un billet amoureux, qu'un gage de ma parole, étoit conçue de façon à éloigner le Chevalier, s'il avoit été moins amoureux. De Douvres je passai à Calais où je fis rendre les derniers devoirs à l'infortunée *Bernon* que j'avois transportée avec moi, & après deux jours de marche j'arrivai à Paris.

Mon fils jouit de mes premiers transports ; fruit précieux d'un nœud sacré, image d'un homme à qui j'étois encore attachée par une parole respectable, & plus que tout celà, l'objet de la tendresse la plus vive : le jeune Marquis réunit tous les soins de ma vie ; il touchoit alors sa septieme année, c'est le tems heureux où la voix de l'honneur & l'amour de la gloire doivent entrer dans le cœur, quand le Ciel qui fait tout ne les y a pas placés. Je rapellai mon fils auprès de moi, & je substituai des livres utiles au fatras de Latin dont on commençoit de lui meubler l'esprit. Le Ministre de la Guerre qui n'avoit pas perdu de vue les services de mon mari, accorda à son fils un Régiment d'Infanterie, à la tête duquel il marcha à l'âge de quatorze ans : sans me faire illusion sur son mérite, j'ose dire qu'il joignoit alors au courage qui lui étoit héréditaire, des ta-

lens qu'on ne peut pas même ſoupçonner dans un enfant de cet âge.

Opton arriva huit jours après moi ; abſent, je le deſirois ; mais à peine je le vis, que j'aurois voulu qu'il fut encore à Londres. L'Ambaſſadeur d'Angleterre me le preſenta ; cet arrangement dont nous étions convenus, ménageoit les bienſéances, ſur leſquelles je conviendrai qu'on n'eſt pas abſolument en garde à Paris. Le Chevalier ne fut pas long-tems ſans me parler de ſon amour ; ſa fortune étoit brillante, & le Miniſtre de la Cour de Londres qui lui étoit attaché par les liens du ſang, vint lui-même apuyer les prétentions de ſon Parent : recommandations inutiles, *Opton* pouvoit ſur mon cœur plus que perſonne ; mais mon devoir étoit plus puiſſant que mon amant : je réſiſtai long-tems ſans en annoncer le motif ; mais le Chevalier, qui devenoit de jour en jour plus preſſant, imaginant des prétextes qui m'offenſoient, m'arracha enfin la cauſe de mes refus. Malgré l'idée avantageuſe qu'il avoit de moi, il ne put ſe perſuader qu'eſclave d'une parole biſarre, je fuſſe capable de lui ſacrifier mes vœux & mes plaiſirs : vous avez beau, me diſoit le Chevalier, m'opoſer un ferment, eſt-il juſte, & quand il le feroit, en eſt-il que l'amour & la vertu unies ne puiſſent violer ? parlez-moi ſans fard, une autre paſſion ne vous tient-elle pas aſſervie ? Vous aimiez, dit-on, avant d'avoir épouſé

époufé le Comte ; rendue à vous-même, n'avez-vous pas repris vos premiers fers ? Ne me cachez rien, je vous aime affez pour vous facrifier jufqu'à ma tendreffe ; quelqu'infortuné que je fois éloigné de vous, j'oublierai mes malheurs quand je fçaurai que vous êtes heureufe ; un amant moins fenfible, ne pouvant vous fubjuguer par la force de fa paffion, emploieroit peut-être pour vous vaincre des motifs de convenance que l'intérêt ne fait valoir que pour deshonorer l'amour : je vous ai facrifié mon rang & une partie de ma fortune, mais je rougirois de devoir votre main à des confidérations auffi minces.... eh bien, chere Comteffe, continuoit le Chevalier, en fe jettant à mes genoux, vous laifferez-vous toucher, & votre amant pourra-t-il efpérer de vous être attaché par des nœuds éternels ? Voilà mon efpoir, vous le fçavez, tout autre fentiment feroit un outrage, & mon cœur en eft incapable ; vous ne répondez point, je le vois, ma difgrace, exprimée par votre filence, eft au comble, & il ne me refte qu'à rejoindre ma trifte Patrie.... Emue de ce difcours, vingt fois je vis voler mon cœur au-devant du parjure, & vingt fois je jouis du plaifir flatteur de triompher : victoire cruelle, que vous coûtez à une ame fenfible !

Ce n'étoit pas affez que mon devoir me forçât de tourmenter un homme que j'adorois, il falloit qu'il ajoutât encore à cette injuftice la douleur d'avoir dérangé fa for-

tune. *Opton* en quittant Londres avoit ſacrifié ſon rang, comme je l'ai déjà remarqué; & obligé par mes rigueurs de retourner en Angleterre, il ſe trouvoit iſolé dans une Cour brillante où il avoit repreſenté autrefois avec dignité : un favori qui abandonne la Cour eſt bientôt oublié; en vain veut-il reparoître, ſa fortune paſſée en d'autres mains ne lui laiſſe que le regret de voir que l'eſtime ne ſuit pas toujours la vertu, & Citoyen inutile dans un Pays où il s'étoit acquis de la conſidération, ceux mêmes qu'il a élevés ne le regardent qu'avec cette baſſe indifférence que la ſtupide grandeur affecte pour humilier le mérite modeſte. Ces idées qui m'occupoient, étoient bientôt écartées par un ſentiment plus tendre, & je me reprochois quelquefois de m'être arrêtée à des conſidérations qui étoient étrangeres à l'amour. Plus *Opton* me preſſoit de couronner ſes feux, plus mon cœur ſenſible étoit forcé de combattre les obſtacles qu'un funeſte devoir lui opoſoit : diſpoſé à chaque inſtant à retourner dans ſa patrie, je ſemblois l'arrêter près de moi, même en lui ôtant juſqu'aux reſſources de l'eſpoir : aſcendant cruel, qui, en formant mon ſuplice, faiſoit le malheur du ſeul homme que je croyois digne d'être heureux. Cependant j'allois enlever au Chevalier juſqu'au plaiſir de me voir, parce que, diſpoſée à retourner en *Bourgogne*, j'étois conſtamment déterminée à ne pas lui permettre de m'y accompagner, & cette ſé-

paration, que je retardois par des raisons qu'on devine aisément, me préparoit un combat violent plus encore à redouter pour moi que pour *Opton*. L'Intendante de Moulins arriva alors à Paris ; les premieres obligations que j'avois eues à M. de *Querman* pouvoient renaître, & j'étois charmée d'avoir pour cette femme cette sorte de considération qu'on attribue à l'amitié, & qui n'est que l'effet du ménagement. Madame de *Querman* me prévint, & son goût pour la Cour l'attacha bientôt au *Chevalier*, non qu'elle lui trouvât l'air courtisan, mais parce qu'on l'avoit prévenue qu'il l'avoit eu long-tems.

Je vis avec quelque plaisir le goût que l'Intendante avoit pour *Opton*, & peut-être mon cœur n'en ressentit pas moins de la résistance qu'il fit. Le *Chevalier*, en proie aux agaceries de Madame de *Querman*, fut bientôt livré à de nouvelles prévenances, & Madame de *Moreval*, la femme de France la plus aguerrie, établit ses prétentions. *Opton*, qui détestoit tout ce qui tenoit aux apprêts de la coquetterie, ne fut pas plus sensible aux mines de celle-ci, qu'il l'avoit été aux grimaces de l'autre. Madame de *Moreval*, qui avoit l'honneur de se respecter seule, exigeoit des ménagemens de ceux-mêmes avec qui elle s'étoit deshonorée ; une figure indécente & hardie, des yeux audacieux, & le maintien d'une fille du monde pour laquelle on la prenoit souvent, ne lui

avoient pas ôté un air de dignité qu'elle avoit une envie ſi forte d'acquérir, qu'elle le gardoit même au ſein du plaiſir : indécente avec un faux ton de vertu, elle vouloit qu'on jugeât de ſa conduite par ſa naiſſance, & elle avoit la manie de ſe croire prodigieuſement noble ; complaiſante cependant malgré ſa vanité elle étoit accoutumée à faire des avances qui ne lui réuſſiſſoient pas toujours ; rebut d'un petit Poëte ſubalterne, elle s'étoit attachée à un nombre de perſonnages ſinguliers, que le lendemain avoit rendus inconſtans, & fatiguée ſans doute de médirent de la légéreté des François, elle avoit cru trouver dans *Opton* des ſentimens épurés qu'elles n'étoit en état d'inſpirer à perſonne ; piquée d'eſſuyer des dédains avec leſquels l'uſage auroit dû la familiariſer, elle réſolut de ſe venger du *Chevalier*. Madame de *Moreval* étoit d'une bêtiſe équivoque ; qui ne la rendoit que plus à craindre ; ſon mari d'ailleurs qui ſe joignoit ordinairement à ſes vengeances, puniſſoit par des petites ſatyres le mépris qu'on avoit pour ſa femme : Poëte de condition, il ſçavoit faire une épigramme, une ſatyre auſſi mauſſadement que perſonne ; telles étoient les armes qu'il employoit de ſang froid ; le délire, qui le travailloit ſouvent, l'emportoit au-delà de ſon caractére, & il devenoit brave dès qu'il ne ſe connoiſſoit plus, ſi on peut appeller bravoure un ſentiment que la raiſon & l'honneur n'éclairent point. La *Moreval*, qui s'étoit plainte

à ſon mari des dédains d'*Opton*, lui fit partager ſon reſſentiment ; aſſez mépriſable pour afficher ſa honte, il cherchoit le comble du deshonneur dans le libertinage de ſa femme qu'il avoit la baſſeſſe d'apuyer. C'eſt dans ces ſentimens odieux que *Moreval* alla joindre *Opton*, ſon début fut un mêlange de baſſeſſe & de grandeur, qui n'émut point l'Anglois ; piqué de voir ſa démarche ſans effet, il devint furieux, je veux dire qu'il montra du courage ; les propos s'échauffé-rent, & *Moreval* exigea que le *Chevalier* lui rendit raiſon de la conduite qu'il venoit de tenir, en ne répondant point aux agaceries de ſa femme. *Opton*, qui n'étoit pas encore aſſez au fait de *Paris*, pour avoir vu des maris de cette eſpece, crut que *Moreval* plaiſantoit, & continuant ſur le ton badin, il alloit l'éconduire à force de raillerie, quand celui-ci, emporté par un mouvement impétueux, mit l'épée à la main, & déjà *Opton* avoit repouſſé deux coups, lorſque ſon valet de chambre, attiré par le bruit des lames, entra ; la querelle, ſuſpendue par l'arrivée de ce domeſtique, fut renvoyée à l'entrée de la nuit, & les deux Champions ſe donnérent un rendez-vous : le *Chevalier*, vainqueur ou battu, alloit ſe perdre, ſi le délire de *Moreval*, qui n'avoit ordinairement qu'un premier accès, n'eût arrêté ſon courage en le faiſant rentrer dans ſa ſituation accoutumée ; cette premiere action fut ſuivie d'une auſſi cou-

pable encore ; Madame de *Moreval*, instruite du rendez-vous, fit avertir un Exempt des Maréchaux de France, & *Opton* fut arrêté, tandis que son prudent adversaire louoit bassement dans les foyers toutes les miséres publiques que le mauvais goût des Grands aprouvoit. Je fus informée le lendemain à la pointe du jour de la détention du Chevalier, & j'avoue que je me sentis indignée contre lui, quand j'apris que c'étoit avec *Moreval* qu'il s'étoit battu ; car n'étant point prévenue sur tout ce qui s'étoit passé, & ne connoissant pas encore le caractere de son ennemi, je crus naturellement que celui-ci, offensé des bontés que sa femme avoit pour *Opton*, avoit voulu en tirer raison de l'amant à qui elle les prodiguoit ; une sorte de jalousie, plus encore que mon devoir, excita en moi un dépit dont les suites furent funestes au Chevalier. Madame de *Querman*, qu'une fête publique apelloit en Bourbonnois, me proposa d'aller passer quelques mois à Moulins ; étourdie sur la conduite d'*Opton*, j'acceptai l'offre sans balancer : je conviendrai même que *Sophie*, qui devoit s'y rendre, n'eût aucune part à ma résolution ; livrée entiérement à ma colere, je n'écoutai qu'elle. Une Lettre qu'*Opton* m'écrivit du Fort-l'Evêque, à l'instant de mon départ, ne fit qu'irriter mon dépit, & je la lui renvoyai sans la décacheter : conduite cruelle dont j'avoue que j'ai rougi plus d'une

fois : qu'étoit donc devenue alors cette ame ſenſible & généreuſe que vous m'avez connue juſqu'ici? Aſſez barbare pour refuſer des ſecours à un mortel vertueux, j'eus l'inhumanité de le juger ſur un ſeul trait, & d'oublier, en le condamnant, tout ce que ſon amour, ſa conſtance & ſa générosité avoient fait pour moi; c'eſt ſous ces injuſtes auſpices que j'arrivai à Moulins. Madame de *Querman* entra en petite Souveraine dans ſa Généralité; haranguée par tous les Maires des Villes du Bourbonnois où nous avions paſſé, elle avoit reçu ces honneurs avec une indifférence dont je ne pus m'empêcher de lui demander la cauſe; Paris, Paris, Madame, me répondit-elle, il n'y a que lui ſeul où une honnête femme puiſſe vivre, & vous en conviendrez quand vous aurez un peu goûté de ces gens-ci. Madame la Préſidente, Madame l'Elue entrerent alors; empreſſées d'embraſſer l'Intendante qui les repouſſa avec une froideur qu'elles prirent pour de la politeſſe; elles s'aſſirent, dirent aſſez mauſſadement des choſes fort raiſonnables, & après avoir ſagement ennuyé la compagnie, elles eurent la complaiſance de prendre congé d'elle. Des Petits-Maîtres, preſqu'auſſi agréables, remplacérent les femmes qui venoient de ſortir, & nous parlerent de Paris avec tant de fauſſeté, que nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu que le Luxembourg & les auberges.

Dégagée de la fadeur de ces visites, l'Intendante m'annonça que la Noblesse que nous verrions le lendemain seroit plus ridicule encore; & j'avoue malgré moi, que je fus forcé de donner dans toutes ses idées. Nous allions nous mettre à table, Monsieur, Madame de *Querman* & moi, quand on annonça le Baron de *Nercé*; c'étoit un petit homme d'une figure commune, qui partageoit ses jours entre la finance & l'épée, & qui, toujours chargé de dentelles & d'odeurs, parloit méthodiquement de *Barrême*, & de *Puissegur*; au froid de l'Intendante, & aux caresses réïtérées du mari, je jugeai que le petit *Nercé*, étoit l'amant de quartier de Madame de *Querman*, & je ne me trompai pas.

L'Intendante, sans estimer beaucoup le Baron, n'en disoit rien, & son silence, sur un homme de Province, étoit la marque d'une considération particuliere; *Nercé* faisoit l'ame de notre société, & je pense qu'il étoit le moins ridicule de ceux qui la composoient. Je reçus deux jours après mon arrivée à Moulins, une Lettre du Duc d'*Amerville*, avec lequel j'étois toujours dans une relation intime, il m'aprenoit les détails & les suites de l'affaire du Chevalier, avec M*oreval*, & me marquoit qu'*Opton* ayant obtenu sa liberté, n'attendoit qu'un mot pour voler à mes pieds; je répondis au Duc, que le Chevalier m'étoit cher par lui-même,

même, & par les ſervices qu'il m'avoit rendus ; mais que déterminée à ne me remarier jamais, je ne pourrois le voir ſans nous rendre malheureux l'un par l'autre ; j'ignore quel effet cette Lettre fit ſur le cœur d'*Opton*, mais je ſçais que d'*Amerville*, qui continuoit à m'écrire, ne m'en parla plus : ce ſilence que je n'oſai le forcer de rompre, m'agitoit preſqu'autant que l'idée du Chevalier ; il eſt peu de climats où je n'euſſe plu ; ce mot n'eſt pas un éloge, pour peu qu'on connoiſſe les hommes. Preſque toujours délicats ſans ſentiment, amoureux ſans tendreſſe, leur penchant n'a que les aparences de la vertu.

Le Comte de *Selmont* revenu de ſon Régiment, pour paſſer la belle ſaiſon dans ſa Province, me vit à l'Intendance, & bientôt il contribua à me faire oublier le Chevalier, en portant dans mon cœur les feux dont il étoit embraſé lui-même ; cette paſſion que j'ai toujours regardée comme une foibleſſe indigne de moi, puiſqu'elle me faiſoit abandonner un mortel aimable, digne de régner ſur mon ame par toutes les qualités eſtimables qui touchent une femme ſenſée, cette paſſion, diſois je, eſt un travers de mon cœur, que je n'ai que trop abhorrée : ce n'eſt pas que *Selmont* ne méritât quelque conſidération ; bien fait & ſpirituel, il n'avoit contre lui que cette modeſtie ſtupide plus aſſommante qu'une vanité immodérée; ſe

défiant inceſſamment de lui, il cachoit ſous un maintien gauche & un ton humilié, les graces de ſon eſprit, & les vertus de ſon caractere; attaché par pareſſe à une femme qu'il n'aimoit pas, & qui ne méritoit effectivement ni ſon eſtime ni ſon cœur, il falloit qu'un mouvement extraordinaire l'entraînât vers un autre objet, & j'avois ſans doute inſpiré ce ſentiment au Comte de *Selmont*. Madame de *Querman*, qui n'étoit jalouſe que pour avoir le plaiſir de tracaſſer, voulut jetter un ridicule ſur l'amour du Comte, & ſans le petit Baron de *Nercé*, je ne doute point que les choſes n'euſſent été plus loin; cet amant avoit des droits inconteſtables ſur le cœur de l'Intendante, & il s'en ſervit pour mettre fin à ſes mauvaiſes plaiſanteries. Madame de *Selmont* ne fut pas ſi facile à contenir, le caractere de ſon mari la ſervoit contre lui-même; plus ſes diſſipations étoient grandes, plus elle vouloit en impoſer au Comte, & il ſembloit que l'autorité qu'elle exerçoit ſur lui, ne provenoit que de l'excès de ſa coquetterie; les manéges les plus uſés, ceux mêmes qu'elle frondoit, étoient toujours employés avec ſuccès; c'étoit dans les bras de *Selmont* qu'elle dénigroit les femmes, qui, voulant éblouir leurs maris, les embraſſent au moment même qu'elles leur deviennent infidelles, vieilles ruſes dont je vois encore des dupes. Incapable d'attachement & d'eſtime, elle n'excu-

soit ses foiblesses que sur le caprice, & c'étoit la femme du Royaume qui en avoit le plus ; chaque jour marquoit une fantaisie nouvelle, souvent même son caractere étoit si bisarre, qu'elle avoit jusqu'à deux caprices en vingt-quatre heures, mais jamais le même homme n'en étoit l'objet. Jalouse malgré les fantaisies qu'elle avouoit souvent ne compter pour rien, Madame de *Selmont* trouva mauvais que son mari m'aimât, & pour troubler une passion qui ne l'alarmoit que par vanité, elle souleva contre moi une femme de ses amies qui joignoit au titre de bel esprit une réputation de méchanceté, qu'une fatalité malheureuse attache presque toujours aux talens. Madame de *Rinsac* (c'est le nom de cette femme auteur) ne s'unit avec la Comtesse que dans le dessein de me perdre ; cette indigne action ne dépendoit heureusement ni des brigues de l'une, ni des ouvrages de l'autre ; & je vis, sans émotion, un tas de lâches épigrammes bassement cousues dans une espece de Roman qu'un vieux Abbé, galant par humeur presqu'autant que par état, avoit composé pour donner à la vieille Madame de *Rinsac* un air de célébrité qu'elle avoit la fureur d'acquérir : c'étoit le siecle des femmes qui, entichées de la manie du bel esprit, vouloient être Auteurs ; différentes de celles que nous comptons aujourd'hui dans la République des Lettres, ce n'étoit point par des ouvrages célebres

qu'elles desiroient que leurs noms passassent à la postérité ; contentes d'êtres craintes, elles préféroient la réputation d'un esprit dangereux à celle d'un bon esprit, & l'estime n'étoit pour elles qu'un hors d'œuvre qu'elles ne se donnoient pas même la peine de connoître : moins offensée que surprise d'un ouvrage odieux, dont l'oprobre rejaillissoit sur son Auteur, je ne laissai pas que d'adopter une idée imprudente, qui m'offroit un moyen de mortifier Madame de *Rinsac* & la Comtesse de *Selmont* qui l'animoit.

Le Chevalier de *Lamure* se presenta à propos pour me venger ; c'étoit une espece de Gentilhomme qui établissoir son patrimoine sur les persécutions qu'il faisoit aux honnêtes gens : du service, qu'il avoit quitté par des raisons qu'il avoit la discrétion de taire, il entra dans le centre des Muses ; Etranger, au milieu de l'Europe qu'il avoit parcourue, comme dans le sein de sa patrie qui le désavouoit, il s'étoit retiré en Bourbonnois, sous le prétexte d'une brouillerie qu'il avoit eue avec la Police, qu'il n'a pu apaiser qu'en la servant ; il travailloit à déchirer quantité d'honnêtes gens qu'il haïssoit par représailles : pardon, Madame, si je confiai le soin de ma vengeance à un homme aussi odieux : le Chevalier de *Lamure* me vendit, à un prix assez raisonnable, une Brochure scandaleuse contre mes deux ennemies, & victimes de sa rage, ou pour mieux dire de

mon imprudence, elles déſerterent la Province pour fuir à Paris où elles ſe flatterent que l'ouvrage de *Lamure* ne parviendroit point ; mais quelle fut leur erreur, quand elles aprirent que le livre qui les deshonoroit étoit à la dix-huitieme édition ; l'Auteur le diſoit du moins ainſi dans les Cafés de Paris ; où il s'étoit rendu pour jouir des fruits de ſa méchanceté. Madame de *Rinſac* ſuſpendit ſon reſſentiment contre moi, pour ne le faire agir que contre le Fripier littéraire que j'avois eu la foibleſſe, pour ne pas dire la lâcheté d'employer ; déterminée à laiſſer tomber l'orage ſur le ſeul Chevalier de *Lamure*, elles prieres un de leurs amis de les venger par les belles voies, mais le Chevaler s'écuſa ſur ſon état, & on l'en crut ; ſeconde époque de ſa honte qui n'a pas même fini avec ſes jours.

Révoltée contre moi-même du procédé que j'avois eu avec des femmes qui ne méritoient que du mépris, j'allois quitter Moulins ; lorſque *Sophie* y arriva avec ſon époux ; tendre entrevue qui rendit à mon ame, du moins pour un tems, ſa premiere tranquillité. *Opton*, qui commençoit à ne m'occuper que foiblement, auroit ſans doute aidé au calme que j'attendois, ſi le Comte de *Selmont* ne m'eût intéreſſée. Privé de ſa femme qu'une vengeance indicrete lui avoit enlevée, & tout à ſa paſſion il devenoit de jour en jour plus à craindre ; peut-être même au-

roit-il réuſſi, ſi dans des inſtans où il ne devoit être occupé que de moi, le nom du Chevalier *Opton* ne lui eût échapé, le Comte qui l'avoit un peu connu à *Paris* le louoit même quelquefois, & inquiéte d'un éloge dont la vérité ne m'affectoit plus, j'attribuois les louanges de *Selmont*, moins encore à la bonté de ſon caractére, qu'à la mal-adreſſe qui lui étoit propre, & je le voyois ſouvent le ſeul auteur des réſiſtances qu'il me reprochoit. Deux mois ſe paſſérent dans cet état; *Sophie* épuiſée par une fievre qui la minoit depuis quelque tems, trouva ſon tombeau dans le lieu même où elle venoit chercher les plaiſirs : la connoiſſance que vous avez de mon cœur, doit vous faire juger des regrets que cette tendre amie me laiſſa; premier malheur qui fut ſuivi des alarmes les plus vives. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir *Selmont* à combattre, *Nalbour* reprit ſon ancienne chaîne, & rapellant à mon cœur l'amour le plus pur, il exigea que je lui permiſſe au moins de m'aimer toujours. Figurez-vous la ſituation d'une femme ſenſible, & occupée dans le même tems par trois hommes généreux & aimables; *Selmont* d'un côté, *Nalbour* de l'autre, *Opton* qui venoit encore diſſiper les idées que les deux autres faiſoient naître dans mon cœur, quelle poſition! il faut y être pour en ſentir le poids.

Selmont dont je connoiſſois la bonne foi, obtint ſans beaucoup de peine un rendez-

vous qu'il exigeoit de ma complaiſance ; une affaire importante qu'il avoit à me communiquer, ſervit de motif à cette entrevue. *Nalbour*, dont je ne voulois pas irriter la jalouſie, ne fut point informé de la converſation que je devois avoir, parce qu'il l'auroit ſurement attribuée à une cauſe bien différente de celle qui m'avoit fait conſentir à voir le Comte. *Dupont*, ma nouvelle femme de chambre, fut ſeule prévenue ; cette fille, ſur les ordres que je lui avois donnés, devoit introduire *Selmont* à l'entrée de la nuit dans mon apartement ; averti de ſe trouver à la porte du jardin, c'eſt-là que ma femme de chambre avoit été le chercher ; démarche toujours haſardée malgré le but louable qui la fait naître. *Dupont*, qui précédoit de quelques pas, vint prendre *Selmont* qu'elle m'annonça ; mais que vis-je ? *Opton* dans ma chambre fut bientôt ſuivi d'un homme déguiſé que *Dupont* n'avoit pas aperçu, & que je ne connoiſſois point : quel deſtin, lui dis-je froidement, vous conduit ici ? L'amour, reprit-il, & l'amour le plus violent ; depuis ma ſortie du Fort-l'Evêque j'ai vainement eſſayé de vous oublier, mon penchant plus fort que la raiſon m'a égaré ; eſclave de vos charmes, moins encore que d'une paſſion malheureuſe que je traîne malgré moi, je viens vous engager de rompre un ſerment frivole que tout vous oblige à violer ; que votre bouche prononce mon arrêt, je l'at-

tends avec impatience, trop heureux ſi je l'entends ſans me plaindre. Avant de répondre, repris-je, à un diſcours qui m'étonne, aprenez moi de grace l'évenement qui vous amene près de moi : *Selmont* auroit-il... le Comte, repartit le Chevalier, a ſervi un ami généreux ; lié avec lui à Paris, il a été inſtruit en Province, j'ignore par quelle voie, des malheurs qui m'accabloient, & c'eſt dans la ſeule vue de les diſſiper ; qu'il a obtenu le rendez-vous dont ſon amitié me fait profiter aujourd'hui. Le Comte eſt obligeant, repliquai-je, mais de pareils ſervices m'irritent, & les employer, c'en m'offenſer ; je ſçais, & je me ferai un plaiſir de répéter, ſans ceſſe, combien je vous dois, mais la reconnoiſſance eſt un devoir qui ne me permet pas de violer un autre devoir plus ſacré encore ; jouiſſez de tous les ſentimens que je puis donner ſans remords à un homme vertueux, mais n'eſpérez point ma main : sûr de l'obtenir, ſi elle dépendoit de moi, vous devez juger par ce denier ſentiment combien un refus involontaire doit me couter. Plus d'alarmes, Madame, répondit vivement le Chevalier, vos ſermens ſont nuls, & vous devez en croire Monſieur l'Abbé, continua-t-il, en me montrant l'inconnu qui étoit entré avec lui ; il vient exprès pour vous en dégager, en nous uniſſant par des nœuds éternels : vous m'opoſerez en vain la différence de Religion,

cet obſtacle eſt prévu, & vous ſçaurez ... que je n'opoſe que ma volonté, repliquai-je [avec indignation ; de quel droit Monſieur l'Abbé vient-il ici pour nous unir ? quel droit avez-vous vous-même ſur un cœur qui ne reconnoît de loix que celles de la délicateſſe & de la vertu ? ſortez, ou dans ce moment une ſcène éclatante vous éloignera d'ici : ah, Chevalier! pourſuivis-je en le regardant avec une pitié tendre, étoit-ce à vous que je devois parler ainſi, & voulez-vous même qu'en vous eſtimant je vous haïſſe ? Je ne veux, reprit *Opton* en tremblant, que ſuivre un aſcendant qui m'emporte au-delà de moi-même ; vos ſermens vont être rompus, M. l'Abbé me l'a promis, c'eſt ſous ces auſpices que je vous épouſe ; trop heureux ſi votre cœur, d'intelligence avec le mien, n'attend pas un mouvement de violence pour ſe déterminer. Qu'oſez-vous dire, repris-je hors de moi-même, la vertu ne craint point la force, & ſi M. l'Abbé profanoit jamais ſon caractere en nous uniſſant, je vous regarderois l'un & l'autre comme des monſtres odieux. Je ne ſçais que trop, repartit *Opton*, juſqu'à quel point vous allez me déteſter ; mais le ſort en eſt jetté, & la fatalité de mon ſort eſt telle, que j'aime mieux mourir chargé de haine, mais votre époux, que de vivre honoré de votre eſtimé, & privé du plaiſir de vous poſ-

séder ; allons, Madame, ajouta l'Abbé, en étalant les marques de son caractere, je vais vous dégager d'un serment indiscret ; & libre, enfin, je finirai cette cérémonie auguste, en vous liant au Chevalier. Interdite d'un propos aussi révoltant, j'allois sonner ma femme de chambre pour qu'elle avertît quelqu'un, quand *Opton* égaré me prît par le bras, & me contraignît de me mettre à genoux ; étoit-ce bien-là cet Anglois poli, complaisant & respectueux, que j'avois aimé à Londres, & qui me sauvant des flammes à Cantorburi, avoit joint de nouveaux sentimens à ceux qu'il m'avoit inspirés : je résistai en vain ; à genoux aux pieds de l'Abbé, je reçus l'anneau fatal des mains d'*Opton*, tandis qu'on prononçoit des paroles que mon étonnement, ma frayeur & mes larmes ne me permirent pas d'entendre.

Cette cérémonie fut à peine achevée, qu'*Opton* se leva & sortit avec l'Abbé, en me remettant un billet dont voici l'adresse & le contenu.

LE CHEVALIER ISAAC OPTON, A MADAME OPTON, SA FEMME.

Mes vœux sont remplis ; je suis votre époux ; mais hélas, à quel titre ? j'en frémis,

& c'est pour vous rendre la liberté que je vais me priver du jour ; adieu , épouse adorable, n'oubliez jamais que je meurs pour vous.

A peine j'eus achevé la lecture de ce funeste billet , que je courus vers le jardin , par où le Chevalier s'étoit retiré : cruel amant , disois je , en le cherchant , veux-tu me donner la mort en t'arrachant à la vie ? ne meurs point , *Opton* , & vis pour une femme à qui tu seras toujours cher. Seroit-il possible , ô Ciel ! s'écria le *Chevalier* , en se jettant à mes genoux ? ah , *Selmont* venez jouir de mon bonheur ; & voyez enfin la *Comtesse* , regarder sans mépris un époux qui l'adore ; *Selmont* parut , mais trop irritée contre lui , pour lui parler , je m'adressai à *Opton :* quelques foibles , répondis-je , que soient les nœuds qui semblent nous lier ; je veux avant tout qu'ils soient rompus , c'est à ce seul prix que je pourrai vous voir encore ; mais je vous jure une haine éternelle , s'ils ne sont brisés dans l'instant. Je vous obéis , Madame , reprit le *Chevalier* , en se donnant deux coups de poignard , & je meurs content , puisque vous vivez sans inquiétude .... A ces mots barbares , je tombai évanouie ; *Selmont* voulut en vain porter des secours à son ami , baigné dans son sang : le corps d'*Opton* n'étoit plus qu'une ombre dégoûtante , sur laquelle les traits affreux d'une mort cruelle étoient gravés ; spectacle horrible ! pourquoi mes

yeux en furent-ils les temoins ? pourquoi malheureux *Selmont* en fûtes-vous l'auteur ? votre coupable amitié vient de perdre le plus vertueux des hommes ; ah , cher *Opton*, que ne puis-je expirer dans tes bras , & te montrer , en mourant avec toi , que je puis te ſacrifier tout , excepté la vertu ! *Selmont* que je ne voulus point entendre , tranſporta lui-même dans une rue écartée le cadavre de l'ami que ſa funeſte complaiſance venoit d'immoler ; & j'appris le lendemain matin que *Nalbour* venoit d'être arrêté comme acteur du combat ſingulier dans lequel le *Chevalier* avoit été tué ; c'étoit un bruit populaire que le Juge avoit fauſſement ſaiſi.

En eſt-ce aſſez , grand Dieu ! & puis-je après des coups auſſi funeſtes reſter encore dans la ſociété ? Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les diſgraces que l'amour & la jalouſie peuvent cauſer , mes mœurs ne m'ont point ſauvé des malheurs du ſiécle ; vertueuſe , j'ai eſſuié tous les maux : aurois-je été plus infortunée ſi j'avois été criminelle ?

Sanville, mon époux, *Opton* & *Pervaux* , tous lâches qu'ils fuſſent, ſe préſentoient ſanglans à mes yeux , & ſembloient , par des regards où la rage étoit peinte , me redemander leur ſang que j'avois fait répandre ; mon innocence ne m'évita aucuns de ces remords cruels qui déchirent les coupables ,

& toujours en proie à des regrets cuiſans: je formai la réſolution d'aller les enſévelir au fond d'une ſombre retraite, où ſeule avec *Dupont*, je n'aurois ni femmes à haïr, ni amans à immoler.

L'Intendante s'intéreſſa pour *Nalbour*, & ſon innocence fut forcée de recevoir un pardon qu'on ne donne qu'aux criminels. Indigné de l'injuſtice des hommes, *Nalbour* ſe retira pour la ſeconde fois à la Chartreuſe de Paris, où je penſe qu'il eſt encore. Je n'avois pas beſoin que cet ami me traçât la route que j'avois à prendre ; la douleur & la raiſon m'avoient ſeules inſpiré la réſolution que je ſuivis ; je quittai Moulins, & je me rendis en Bourgogne, où je ne reſtai qu'autant de tems qu'il en falloit pour régler mes affaires, & delà, je pris la route de la Breſſe, Province obſcure, où je me ſuis flatté d'être ignorée. La terre de Châtelet, dont je venois de faire l'acquiſition à Dijon, fut le lieu de ma retraite; deſert affreux que mon goût a changé en une ſolitude agréable, & mon fils eſt venu embellir juſqu'au moment cruel qui m'a ſéparée de cet unique objet de mes vœux ; coup terrible, ſera-ce le dernier que le deſtin ennemi a réſolu de me porter!

Il y a quinze ans que retirée à Châtelet, te coule des jours heureux; puiſſe le Ciel, témoin de mes ſentimens, maintenir toujours au fond de mon cœur ce dégoût d'un

monde où la vertu confondue avec le crime, eſt ſouvent expoſée à des dangers plus grands !

F I N.

